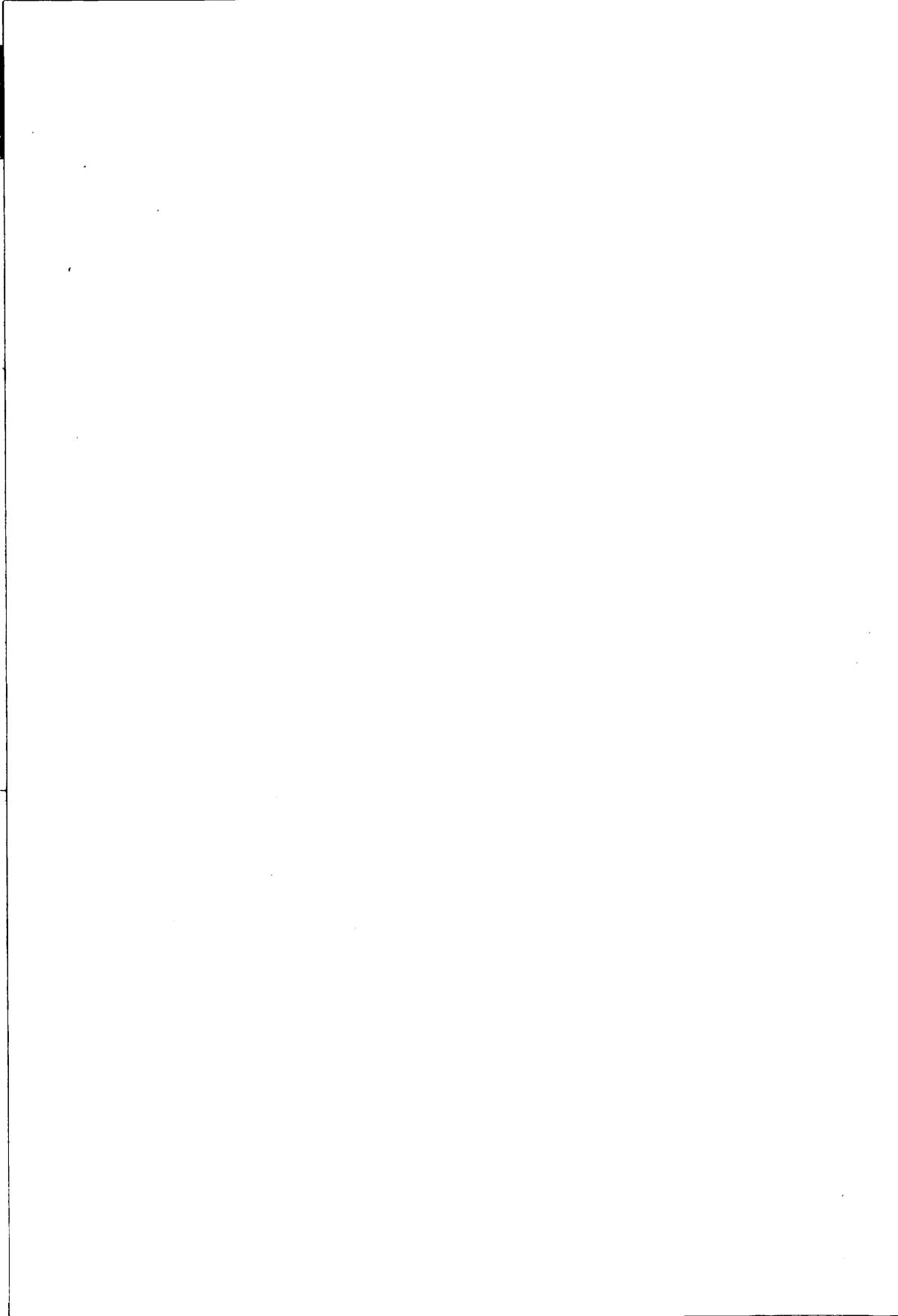


Littérature et histoire
La Hongrie des XVI^e—XVIII^e siècles



Imre SZABICS

Université Loránd Eötvös de Budapest

Bálint Balassi et la lyrique troubadouresque

« Par sa vie, par sa culture, c'est un homme de la Renaissance; par la fraîcheur de son inspiration, par la variété rythmique de ses poèmes, il nous rappelle les meilleurs de nos troubadours », constate avec justesse et perspicacité Jean-Luc Moreau à propos de Bálint Balassi dans la préface de l'édition bilingue des poèmes choisis du premier grand poète lyrique hongrois de langue hongroise.¹

En effet, plus de quatre siècles séparent la floraison de la lyrique des troubadours "classiques" et la poésie unique et inégalable de Bálint Balassi qui exprima dans son œuvre poétique les sentiments et pensées d'un grand seigneur hongrois de la Renaissance, exposé aux vicissitudes et aux désordres d'une époque particulièrement mouvementée et d'un pays extrêmement délabré. Cependant, alors que Bálint Balassi a parfaitement assimilé, grâce à son précepteur Péter Bornemisza et à ses études à Nuremberg et à Padoue, l'esprit ouvert des meilleurs humanistes et leur mentalité affranchie de tout préjugé et de tout dogme scolastique, on retrouve dans la plupart de ses poèmes la représentation de l'Amour et de la Femme idéalisés et glorifiés par — peu s'en faut — les mêmes images, les mêmes motifs et procédés poétiques qu'avaient employés les illustres troubadours du XII^e siècle.

*

Les spécialistes de la littérature hongroise ancienne débattent depuis longtemps de l'existence ou de la non-existence d'une poésie courtoise et chevaleresque dans la Hongrie médiévale. Bien que les troubadours — Peire Vidal, Gaucelm Faidit — et les *Minnesänger* qui ont séjourné dans le royaume de Hongrie à l'époque médiévale² ne semblent pas avoir laissé de traces dans la poésie hongroise du Moyen-Âge et de la Renaissance, Rabán Gerézdi suppose qu'une riche lyrique amoureuse avait précédé les

¹ *Bálint Balassi, Poèmes choisis/Balassi Bálint Válogatott versei*, traduits par Ladislas Gara, versifiés par Lucien Feuillade, préface de Jean-Luc Moreau, Balassi Kiadó, Budapest, 1994, 15.

² Sur ce sujet, voir Sándor Eckhardt, « Trubadúrok Magyarországon », *Irodalomtudományi Közlemények*, 1961, 129-131; Zoltán Falvy, *Mediterranean Culture and Troubadour Music*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1986, 74-75; Imre Szabics. « La fonction poétique des motifs de voyage dans la poésie française et occitane du Moyen-Âge », *Écrire le voyage*, réd. par György Tverdota, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1994, 115-124.

chansons d'amour mûres et raffinées de Bálint Balassi. Il appuie sa thèse, entre autres, sur les chants d'amour présentés à la cour du roi Mathias Corvin et évoqués par l'historiographe du roi, Galeotto Marzio, et en particulier sur les variantes "courtoises" des *virágének* ("chants floraux"), destinées à faire l'éloge, au moyen de métaphores constituées par les "fleurs de l'amour" (rose, lis, violette), de la beauté et des grâces des jeunes filles nobles et des dames de cour.³

Balassi a donc puisé, continue Gerézdi, à cette source naturelle et toute fraîche des *virágének* (*cantilena de amricula*) pour combler de métaphores "florales" extrêmement riches et raffinées ses nombreuses amantes aussi bien que les hautes dames "inaccessibles" (Anna Losonczy) à qui il exprimait ses hommages dans ses poésies.⁴ Outre les "chants floraux", étudiés pour la première fois, en 1541, par János Sylvester, Bálint Balassi a pu s'appuyer aussi sur les poèmes amoureux italiens pétrarquistes ou pétrarquisans ainsi que sur les idées néo-platoniciennes de l'amour, transmises d'Italie en Hongrie par son précurseur humaniste et poète de langue latine, Janus Pannonius.

En réalité, on ne pourrait pas comprendre l'essence et la profondeur de la lyrique amoureuse de Bálint Balassi sans y apercevoir l'aspiration permanente à l'amour de la Femme idéalisée, unique et inaccessible, identifiée le plus souvent avec cet amour même qui était source de tout bonheur et de toute bonté pour le poète amoureux. Or, cette tradition poétique pétrarquiste que l'on retrouve dans la plupart des poésies amoureuses de Balassi avait déjà été présente, sous une forme « vulgarisée et populaire », dans les chants d'amour hongrois précédant la lyrique de notre poète.⁵ On sait combien les rapports intellectuels, artistiques et poétiques étaient étroits, développés et féconds entre l'Italie et la Hongrie à l'époque de l'humanisme non seulement sous le roi Mathias, mais aussi dans les décennies qui suivirent son règne.

En fin de compte, Balassi a pu connaître la conception pétrarquiste ou pétrarquisante de l'amour aussi bien pendant son séjour à Padoue, en faisant connaissance avec la lyrique d'amour italienne de l'époque, qu'en Hongrie, en lisant ou en entendant les versions "populaires" des chansons d'amour pétrarquistes.

La lyrique amoureuse de Pétrarque, de Dante ou de Guido Guinicelli, poètes du *dolce stil nuovo*, et le pétrarquisme peuvent constituer, en effet, le chaînon reliant la lyrique troubadouresque et la poésie d'amour du poète hongrois du XVI^e siècle. Les poètes italiens du *dolce stil nuovo*, Pétrarque en particulier, n'ont pas seulement continué la conception de l'amour et la tradition poétique des meilleurs troubadours, pour qui ils avaient un profond respect: ce sont eux qui ont élevé au suprême degré l'idéalisation et la spiritualisation de l'amour transcendant pour la Dame unique et inaccessible.⁶

*

³ *A magyar világi líra kezdetei*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1962, 266-303.

⁴ *Ibid.*, 277-282.

⁵ Cf. *Balassi Bálint Összes versei és Szép magyar Komédiája*, éd. Sándor Eckhardt, postface Tibor Klaniczay, Budapest, Magyar Helikon, 1961, 218.

⁶ Cf. Imre Szabics, *A trubadúrok költészete*, Budapest, Balassi Kiadó, 1995, 33.

Dans ce qui suit, nous nous proposons d'établir et d'analyser les affinités à la fois ontologiques et typologiques entre la conception de l'amour de Balassi et celle de la lyrique troubadouresque à l'aide des motifs-clefs communs aux deux poésies d'amour.

Motifs floraux. — Dans les portraits de femme conventionnels (*descriptio puellae*), les troubadours comparent ou identifient métaphoriquement leur *domna* le plus souvent à la rose et à la fleur blanche du lis ou de l'aubépine. (Ces fleurs, en particulier la fleur blanche du lis et de l'aubépine, symbolisaient la pureté et l'innocence de l'âme humaine pour les gens du Moyen-Âge.)

Voici comment Arnaut de Marueilh décrit, dans son épître amoureuse, la beauté du visage de sa dame en mettant l'accent sur la couleur blanche de son teint par des répétitions:

Las vostras belas sauras cris,
E'l vostre fron pus blanc que lis,
Los vostres uelhs vairs e rizens,
E'l nas qu'es dreitz e be sezens,
La fassa fresca de colors,
Blanca, vermelha pus que flors,
.....

*Blanca com neus ni flors d'espina, (53-62)*⁷

... vos beaux cheveux blonds et votre front plus blanc que lis, vos yeux gris et rieurs, votre nez droit et bien fait, le teint frais de votre visage, blanc et plus vermeil que fleur (...), blanc comme neige ou fleur d'aubépine, ... — Trad. P. Bec.

Guiraut de Bornelh se sert de la rose fraîchement éclose pour créer une comparaison hyperbolique, susceptible de relever la beauté gracieuse du corps de sa *domna*:

Tant es sos cors gais et isneus
E complitz de belas colors
Qu'anc de rosier no nasquet flors
Plus fresca ni de nulhs brondeus;

*(Quan lo freitz e'l glatz e la neus, 14-17)*⁸

Son corps est si gracieux et si vif, si riche en belles couleurs, que jamais ne naquit fleur plus fraîche, de rosier ou d'autre plante. — Trad. P. Bec.

Ce même topique de la fleur fraîchement éclose du rosier se retrouve dans le portrait que Raimon de Miraval peint, dans sa chanson d'amour, de sa dame:

Ja non cre qu'ab lieis parei
Beutatz d'atra domna mais,

⁷ *Les Saluts d'amour du troubadour Arnaut de Marueilh*, éd. P. Bec, Toulouse, Privat, 1961, 71.

⁸ *Sämtliche Lieder des trobadors Giraut de Bornelh*, éd. A. Kolsen, Halle, 1909, 58.

Que flors de rosier quan nais
Non es plus fresca de lei,

(*Bel m'es qu'ieu chant e coindei, 37-40*)⁹

Je ne crois pas que la beauté d'une autre dame puisse égaler la sienne, car la fleur du rosier, quand elle éclôt, n'est pas plus fraîche qu'elle; — Trad. P. Bec.

Comme nous l'avons dit plus haut, Bálint Balassi avait continué et enrichi la tradition des *virágének* ("chants floraux") en identifiant ses dames aimées avec des fleurs, dans la plupart des cas, avec des roses, des lis et des giroflées (ces dernières étant aussi caractéristiques de la flore de Hongrie que l'aubépine de celle de Provence). La rose rouge, le lis blanc et la giroflée blanche ou jaune se rencontrent donc avec autant de fréquence dans les chansons d'amour du cycle de Julia que dans celui de Célia. Il est à remarquer qu'à la différence des troubadours, Balassi a tendance à accumuler plusieurs sortes de fleurs dans la même image poétique:

Én drágalátos palotám,
Jó illatú, piros rózsám,
Gyönyörű szép kis violám,
Élj sokáig, szép Juliám !

(*Hogy Juliára talála, így köszöne néki:*)¹⁰

*Tu es mon palais précieux,
Ma douce giroflée, ma belle,
Et mon parfum, ô fleur des cieux.
Julia, sois ma rose éternelle !*¹¹

A Paradicsomba
termett szép új rózsa
dicsőséges orcája,

(*Juliát hasonlítja a szerelemhez, ...*)

*Son visage étincelle
Comme rose nouvelle
Qui vient d'éclorre au paradis;*

⁹ *Les Poésies du troubadour Raimon de Miraval*, éd. L.T. Topsfield, Paris, 1971, 301-309.

¹⁰ *Balassi Bálint Versei*, texte établi et annoté par Péter Kőszeghy et Géza Szentmártoni Szabó, Balassi Kiadó, Budapest, 1993, 80. Nous citons les extraits des poésies de Balassi d'après cette édition.

¹¹ Traduit par L. Feuillade, in *Bálint Balassi, Poèmes choisis, éd. cit.*, 40. Nous publions les versions françaises des autres poèmes cités de Balassi également dans la traduction de L. Feuillade.

Il n'est pas surprenant de voir que le poète présente à l'aide des mêmes topiques floraux la beauté de Célia, son dernier amour, qui est en proie à la douleur pour avoir perdu son frère:

Mint tavasz harmatja,
reggel ha áztatja
szépen jól nem nyílt rózsát,

.....
Mint szép liliomszál,
ha félbemetszve áll,
fejét földhöz bocsátja,

(*Kiben az kesergő Céliáról ír*)

*Au printemps la rosée
Doucement va poser
Ses pleurs sur la rose inclinée.*

.....
*Comme un lys élané,
Qu'une main a brisé
Cède à son destin misérable,*

Motifs fauniques. — Avant de passer aux *motifs fauniques* proprement dits, nous présentons une véritable célébration de la nature printanière reverdie dans laquelle le poète de la Renaissance reprend et enrichit de couleurs individuelles le topique conventionnel du "début printanier" des troubadours:

Széllyel tündökleni nem lát-d-é ez földet
gyönyörű virágokkal ?
Mezők illatoznak jó szagú rózsákkal,
sokszínű violákkal,
Berkek, hegyek, völgyek mindenütt zöngenek
sokféle madárszókkal.

(*Ejusdem generis*)

*Vois avec quel bonheur
Resplendissent les fleurs
En tous les endroits de la terre.
Les roses parfumées,
Les tendres giroflées
Enbaument des prairies entières.
Par les monts et les champs
Et les bois on entend
Des oiseaux les si doux concerts.*

Si la *rose* est la fleur intimement liée à l'amour dans la lyrique amoureuse, pour ce qui est de la faune, c'est sans doute le *rossignol* qui est l'oiseau symbolique par excellence de l'amour dans les poèmes amoureux du Moyen-Âge et de la Renaissance. Aussi cet oiseau-symbole se retrouve-t-il dans la majorité des *cançons* troubadouresques et dans nombreux poèmes d'amour de Bálint Balassi.

Le motif du *rossignol* et de son chant est particulièrement fréquent dans les "début printaniers" des chansons d'amour de Bernart de Ventadorn, le plus grand troubadour du *joy* et de la *fin'amor*, et il peut être associé à sa joie d'amour aussi bien qu'à sa douleur ou à sa nostalgie d'amour:

Quan l'erba fresch' e'lh folha par
E la flors boton' el verjan,
E'l rossinhol autet e clar
Leva sa votz e mou son chan,
Joi ai de lui, e joi ai de la flor
E joi de me e de midons major;

(*Quan l'erba fresch' e'lh folha par, 1-6*)¹²

Lorsque l'herbe fraîche et les feuilles paraissent, que la fleur bourgeonne sur la branche, et que le rossignol élève sa voix haute et claire et entonne son chant, j'ai joie de lui, et j'ai joie de la fleur, et joie de moi-même et plus grande encore, de ma dame;
— Trad. M. Lazar.

Voici comment le troubadour varie le même motif, avec l'introduction du thème du rossignol "sauvage":

La doussa votz ai auzida
Del rossinholet sauvatge,
Et es m'ins el cor salhida
Si que tot lo cossirer
E'ls mals trachz qu'Amors me dona,
M'adoussa e m'assazona.

(*La doussa votz ai auzida, 1-6*)

J'ai entendu la douce voix du rossignolet sauvage et elle m'est entrée au fond du cœur, si bien qu'elle adoucit et apaise les soucis et les tourments qu'amour me donne.
— Trad. P. Bec.

Le même motif du "rossignolet sauvage" revient avec la même fonction poétique dans la chanson célèbre d'un autre troubadour du Limousin, Gaucelm Faidit, qui se console du cœur volage de sa dame en écoutant le doux chant du "rossignolet salvatge":

¹² Bernard de Ventadorn, *Chansons d'amour*, éd. M. Lazar, Paris, Klincksieck, 1966, 137-139.

Lo rossignolet salvatge
ai auzit, que s'esbaudeja,
per amor en son lengatge,
e-m fai si morir d'enveja,
car lieis cui desir
non vei ni remir
e no-l volgr' ogan auzir -

(*Lo rossignolet salvatge, 1-7*)¹³

J'ai entendu le rossignol sauvage dire en sa langue la joie qui lui vient de son amour, et il me fait ainsi mourir d'envie, et je ne voudrais pas l'entendre cette année, car je ne vois ni ne contemple celle que je désire. — Trad. J. Mouzat.

Chez Balassi, le motif du chant joyeux du rossignol constitue souvent, *mutatis mutandis*, l'antithèse poétique de son état d'âme plein de douleur à cause de l'amour inassouvi qu'il éprouve pour sa Julia inaccessible.

Te, szép fülemile,
zöld ágak közibe
mondod el énekedet,
De vizont az ellen
az én veszett fejem
mond keserves verseket,
Kiket bánatjában
szerelem lángjában
szép Juliáról szerzett.

(*A fülemilének szől - Altera inventio, 1*)

*O mon beau rossignol,
J'écoute tes paroles
Au milieu des vertes ramées,
Et moi, pendant ce temps,
C'est de vers déchirants
Que mon cœur est comme enragé.
Ce poème de flamme,
Des chagrins de mon âme,
Pour Julia je l'ai composé.*

Dans ce même poème, il oppose le vol libre de l'oiseau aux "fers" dans lesquels l'amour le retient prisonnier:

¹³ *Les Poèmes de Gaucelm Faidit, troubadour du XII^e siècle*, éd. J. Mouzat, Paris, Nizet, 1965.

Te szabad vagy, repülsz,
hol akarod, szállsz, ülsz,
nem úgy, mint én e vasban.

*Quand je suis dans les fers,
Toi tu parcours les airs
Ou prends ton repos à ton gré.*

Identification de l'Amour et de la femme aimée. — Dans la plupart des *cansos* de la lyrique occitane, les troubadours non seulement mettent au même niveau l'Amour tout-puissant et leur *domna*, mais ils les identifient même en les faisant apparaître dans une unité indissoluble. À titre d'exemple, nous citons un extrait de l'une des chansons d'amour de Peire Vidal dans lequel le troubadour toulousain met à la même hauteur, à l'aide d'une épanaphore, l'Amour irrésistible et sa dame dont la beauté naturelle signifie une "valeur morale parfaite" pour le poète:

Mas vencutz es cui Amors apodera;
Apoderatz fui quan ma don'aic vista,
Quan negun'autr'ab lieis no s'aparelha
De gaug entier ab proeza complida.

(*XLI, 31-34*)¹⁴

Mais celui qui est pris par l'Amour est vaincu; moi, je fus pris quand j'eus vu ma dame, car aucune autre ne lui ressemble en mérite complet joint à une valeur morale parfaite. — Trad. J. Anglade.

Balassi identifie de même l'Amour et la dame aimée (Anna Losonczy) dans plusieurs poèmes du cycle de Julia, et il ne les évoque séparément que pour accentuer davantage l'effet redoublé qu'ils exercent sur lui:

Szerelem s Julia egymás mellett állva
reám szikráznak vala,
Gerjeszt mind a kettő, mert mindenike lő,
nagy mindenik hatalma,
Egyik szép szemével, másik nagy szemével
erejét rám támaszta.

(*Hogy Juliának s nem az Szerelemnek adta meg magát*)

Julia et l'Amour peuvent s'identifier à tel point qu'il est permis de parler de leur consubstantialité dans le poème *Juliát hasonlítja a szerelemhez, ... (Le poète compare Julia à l'amour...)*, qui est aussi le poème de l'amour inassouvi pour une femme inaccessible:

¹⁴ Peire Vidal, *Poesie I-II*, éd. D'Arco S. Avalle, Milan-Naples, 1960.

Julia az lelkem,
mikoron szól nékem,
Szerelem beszél vélem,
Julia ha rám néz,
azonnal eszem vész,
mert Szerelem néz éngem,
Julia hol alszik,
még az is úgy tetszik,
hogy ott nyugszik Szerelem.

*Julia mon âme tendre,
Lorsque je peux l'entendre,
C'est l'Amour qui parle avec moi.
Un seul de ses regards,
Et mon esprit s'égaré,
C'est encore l'Amour qui me voit.
Où Julia se dispose
Au sommeil, tu reposes,
Cupidon, sous le même toit.*

La soumission à la dame aimée (obediensa) est une attitude troubadouresque qui revient constamment dans les *cançons* occitanes depuis Guillaume IX d'Aquitaine jusqu'aux derniers troubadours du XIII^e siècle. On retrouve cette attitude poétique chez Balassi aussi, surtout dans les poésies du cycle de Julia.

Juliámra hogy találék,
Örömben így köszönék,
Térdet-fejet néki hajté,
Kin ő csak almosolyodék.
(Hogy Juliára talála, így köszöne néki)

*A genoux je fis mon hommage.
Elle, devant moi, sans rien dire,
M'offrit alors de son visage,
Miroir de ma joie, son sourire.*

Öszvekulcsolt kézzel, hajlott térdel-fővel
Juliámnak könyörgék,
Midőn jóvoltától, mint istenasszonytól,
kegyelmet reménlenék,
(Cupidónak való könyörgés, ...)

L'inaccessibilité de la femme aimée. — Certaines chansons d'amour de Balassi, adressées à Julia, rappellent à la fois "l'amour lointain" de Jaufré Rudel et la transcendance spiritualisée des *domnas* des troubadours tardifs et des poètes italiens du *dolce*

stil nuovo. Ainsi Julia peut-elle apparaître pour notre poète sous une forme ambiguë: il ne sait décider si elle est un "ange" ou un être humain sous la figure d'une ange:

Egy kegyes képében az gyászöltözetben
vallyon angyal tűnék-é ?
Vagy ember magzatja angyalábrázatba
szemeimnek tetszék-é ?
Angyal-é vagy ember, aki ezen ment el,
lelkem de immár övé.

(Immár hogy az Cupido mutatására megsaldítja Juliát, ...)

Plus loin, il tient Julia pour une "fée", ou plutôt pour "Diane chasseresse", et, à la fin du poème, accomplissant une gradation parfaite, il identifie sa dame inaccessible à une "déesse":

De ne adja Isten, hogy ez ilyen légyen,
ez bizony inkább tündér,
Vagy vadász Diana, vagy istenasszonya
szívemnek, amit felvér,
.....
Egy kapu közében juték elejében
vidám szép Juliának,
Hertelen hogy látám, előszer alítám
őt lenni angyalnak,
Azért ő utába így szólék utána,
mint istenasszonyomnak.

Le caractère incertain, insaisissable et fugitif de la figure de Julia — elle apparaît tantôt comme un "ange", tantôt comme une "fée", tantôt comme une "déesse" mythologique ou mystique — peut ne pas traduire seulement son inaccessibilité pour le poète. Outre sa nature transcendante, elle apparaît aussi dans l'imagination poétique de Balassi comme l'incarnation d'un être surnaturel, comme une véritable déesse spirituelle et désincarnée. Sur ce point, en évoquant le caractère fugitif de l'amour et de la femme aimée, le poète hongrois rejoint de nouveau les troubadours qui chantent l' "amour lointain" qu'ils éprouvent pour une dame jamais vue, imaginaire. Et tout comme aux troubadours, cette "femme-déesse" insaisissable et fugitive lui paraît beaucoup plus "réelle" et beaucoup plus importante qu'une femme véritable, accessible, car, à l'opposé de celle-ci, c'est elle qui enflamme son amour et son imagination et lui inspire les sentiments amoureux les plus profonds et les formes poétiques susceptibles d'exprimer cet amour transcendant pour une Femme spiritualisée et idéalisée. Comme les troubadours tardifs ou les poètes du *dolce stil nuovo*, dans quelques pièces du cycle de Julia, en offrant ses hommages poétiques à la Dame unique et incorporelle, Bálint Balassi semble glorifier et absolutiser plutôt l'*Amour* que l'objet de son amour, la femme concrète et réelle.

Dolga mind egyenlő,
Szerellemmel egy ő,
Csak erkölcse különböz,
Kegyese a Szerelem,
s Julia kegyetlen,
éngem halálra üldöz,
Szerelem mely édes,
Julia oly mérges,
mert éngem csak ver földhöz.

*(Juliát hasonlítja a Szerelemhez, ...)*¹⁵

*D'amour en vérité
Elle a l'identité
Mais aucunement la vertu.
Amour est charité
Et Julia cruauté,
Elle me torture et me tue.
Amour n'est que douceur,
De Julia la fureur
Ne me veut qu'à terre et vaincu.*

¹⁵ Bálint Balassi, *Poèmes choisis*, éd. cit., 59.

Ilona KOVÁCS

Université des Sciences Économiques de Budapest

Exil et littérature

La période 1711-1735 dans l'œuvre de François II Rákóczi

L'ensemble de l'activité politique et littéraire de François II Rákóczi (1676-1735), à travers ses exils successifs avant, pendant et après la guerre d'indépendance menée contre les Habsbourg (1703-1711) permet d'analyser la situation emblématique de l'exilé, par rapport à la littérature. Dans son cas, on est même amené à supposer qu'à l'origine de toutes ses tentatives d'écriture, il y a le bannissement, voire le sentiment d'exclusion qui le suit comme une fatalité dès l'enfance. Pour lui, c'est l'exil qui a engendré l'écriture, qui le pousse à chercher un échappatoire dans la littérature. Dès le début, sa situation très particulière lui a imposé des contraintes tout d'abord dans le choix des langues, mais les mêmes contraintes ont aussi déterminé les sujets et le caractère apologétique de ses œuvres, c'est-à-dire la finalité de ses écrits.

Il est inévitable d'établir un parallèle sommaire entre les œuvres littéraires de Rákóczi et la poésie dite de vagabondage ("bujdosó költészet") de la littérature hongroise des XVII^e-XVIII^e siècles. Celle-ci est étroitement liée au personnage du "prince des exilés" et outre cela, il faut voir que la même déchirure, le même conflit existentiel inspirent tous ces auteurs, anonymes ou connus. Les points communs sont faciles à énumérer; mais plus significatives sont les différences qui les distinguent. Dans l'ensemble, la poésie de vagabondage relève du folklore, elle se rattache à des événements concrets par des allusions explicites, bien que dans les transformations qui s'opèrent dans le processus de la folklorisation, les événements et les personnages soient interchangeableables, ce qui ne facilite pas la tâche de l'historien de la littérature. C'est notamment autour de Rákóczi que s'est transmise et fixée la production poétique antérieure, telle celle de Thököly, beau-père du prince, chef des révoltes kouroutz à la fin du XVII^e siècle.¹ Les œuvres de Rákóczi, écrites en prose, suivent des modèles littéraires identifiables (p. ex. Saint-Augustin, Bossuet, puis Nicole et d'autres jansénistes), elles tentent de généraliser les expériences vécues sous forme de mémoires ou de méditations sur l'Écriture Sainte. Il est ainsi clair que ces deux courants, également nourris par des sentiments et des idées d'exilés, appartiennent à des catégories bien distinctes quoique reliées par des liens étroits.

Il convient aussi de mentionner à ce propos un essai philosophique datant de 1936 qui s'est proposé d'ériger en modèle le caractère et la mentalité d'exilé en vue de construire le mythe national du Hongrois sur cette base. Il s'agit du livre de Lajos

¹ Cf. *A kuruc küzdelmek költészete* (La poésie des luttes kouroutz), publ. par Imre Varga, Akadémiai Kiadó, Budapest, 1977, surtout les n° 8-78 et 88-243.

Prohászka, *Le pèlerin et l'exilé (A vándor és a bujdosó)*, Budapest, 1936), écrit sous l'influence de Dilthey et ayant suscité des polémiques sans fin que je n'ai pas l'intention de trancher ici.

Sans vouloir donc analyser les vagues successives d'émigrés dans l'histoire de la Hongrie du XVII^e siècle à nos jours, je me contenterai de constater que, dans le sort de Rákóczi, son destin personnel et le destin collectif s'unissent pour l'ériger en symbole de la fidélité à la cause et de l'exil volontaire, exil certes imposé mais assumé tel un acte consenti par un fidèle se soumettant à la volonté de Dieu.

En me référant aux catégories établies par Jacques Mounier dans son introduction à l'ouvrage collectif sur *Exil et littérature*², je dois préciser que le cas de Rákóczi est tellement complexe qu'il correspond simultanément à plusieurs variantes. Jacques Mounier distingue des exils subis et volontaires, il parle d'exilés de l'extérieur et de l'intérieur, d'exils culturels, d'exils physiques et métaphysiques et en dernier lieu, d'exils métaphoriques. La biographie de Rákóczi fournit des exemples de toutes les combinaisons possibles, étant donné qu'il s'est trouvé confronté à ce type de conflits dès l'âge de 12 ans. Je prendrai, suivant le classement de J. Mounier, trois moments décisifs de sa vie pour mettre en relief la complexité des exils qu'il a vécus.

Le premier exemple remonte au temps de sa jeunesse: la méfiance de la cour de Vienne à l'égard de toute sa famille l'ayant empêché de se ranger parmi les fidèles sujets de l'empereur, l'a conduit, par des hasards surprenants, à entrer en contact avec un ministre de Louis XIV. Cette tentative de conspiration fait long feu — son émissaire est un espion au service de la cour de Vienne —, il est condamné à mort et aurait été exécuté sans l'évasion qui se présentait pour lui alors comme la nécessité absolue, impérative. Ce n'est pas la première fois qu'il est obligé de vivre hors de son pays, mais c'est une expérience d'exil subi, imposé, incontournable.

La guerre d'indépendance s'achevant en 1711 par le traité de Szatmár, signé en son absence par Sándor Károlyi, l'un de ses généraux, Rákóczi choisit l'exil, mais dans des circonstances douloureuses. Avant de prendre sa décision il doit s'interroger sur son refus de tout compromis, même raisonnable, pendant les dernières années d'une guerre, pourtant désastreuses, et cette intransigeance revêt un caractère volontaire, voire arbitraire. Il est incontestable que dans ce cas, c'est lui-même qui a fait une série de choix, lesquels, à la longue, ne pouvaient aboutir qu'à l'exil et, au bout du chemin, à la mort en terre étrangère.

Si la décision voulue et acceptée en 1711 présente encore les traits caractéristiques de l'exil à la fois volontaire et involontaire, la dernière étape de ses pérégrinations que constitue son départ de France en 1717, ne peut être qualifiée autrement que comme un acte décisif dont il ne mesurait sans doute pas la portée tragique, mais dont la responsabilité lui incombe entièrement. Après avoir passé six ans en France, séduit par de vagues promesses mal transmises par son envoyé et trompé surtout par ses propres illusions de pouvoir recommencer la guerre avec l'aide des Turcs, il s'embarque à Marseille pour la Turquie, d'où il ne lui sera jamais possible de regagner l'Europe et

² *Exil et littérature*, ouvrage coll. publié par Jacques Mounier, Ellug, 1986. (Équipe de recherche sur le voyage, Université de Grenoble III.)

où il trouvera la mort en 1735, aussi totalement isolé de son pays que du monde chrétien.

Ces trois étapes qui le font passer de l'exil imposé à l'exil consenti, voire choisi, auront des répercussions bien différentes sur son activité littéraire. La première évasion de son cachot de Wiener-Neustadt, suivie d'un séjour en Pologne, ainsi que d'autres événements douloureux de sa jeunesse, comme la première séparation violente d'avec sa mère ou ses études chez les Jésuites de Neuhaus, seront rapportés dans le registre des récits de voyage de la *Confession d'un pécheur*³; les exils consentis, choisis, engendreront une écriture particulière, des œuvres à la fois théologiques et politiques où la finalité de l'écriture tend à se fondre dans le sentiment religieux et où l'ambition littéraire n'est jamais dominante. À partir de 1711, son statut d'exilé qu'il n'a toujours pas accepté comme définitif, se double d'une émigration vers l'intérieur, d'une introspection de plus en plus profondément mystique. La méditation religieuse prend une telle ampleur pendant son séjour chez les Camaldules de Grosbois en France⁴ qu'on peut parler d'une véritable conversion faisant de lui un grand mystique vers la fin de sa vie. Il est même probable que sans ce renouvellement de sa vie spirituelle, il n'aurait pas écrit d'œuvres qu'on puisse classer parmi les œuvres littéraires, bien que cette classification soit plus que contestable, tant leur finalité que leur source d'inspiration sont difficiles à cerner!

Avant de clore cette introduction, j'aimerais illustrer l'expérience d'exil culturel qu'il a vécue dans son isolement total en Turquie, par l'exemple antithétique de César de Saussure, l'un des secrétaires français qu'il avait à son service pendant ses dernières années de bannissement à Rodostó.⁵ On constate ainsi, grâce aux *Lettres de voyages*⁶, que Saussure, lui, a fait de ses pérégrinations un récit vivant, plein de verve, parsemé d'anecdotes et de descriptions des coutumes des pays parcourus. Les œuvres de Rákóczi, en comparaison, bien que rédigées lors de l'exil turc, ne trahissent par aucun détail pittoresque les conditions de leur genèse, abstraction faite des parties décrivant fidèlement les habitudes et la vie quotidienne de la petite colonie hongroise. Cette caractéristique de Rákóczi écrivain, enlève beaucoup au plaisir que trouve le lecteur à ses écrits et montre bien qu'à la fin de sa vie, il est passé aussi par l'expérience de l'exil culturel, suivant la définition de J. Mounier.

³ *Confessio peccatoris: Principis Francisci II. Rákóczi Confessiones et Aspiraciones Principis Christiani*. Kiadja az MTA Történelmi Bizottsága, Budapest, 1876.

⁴ Le séjour à Grosbois, sans compter quelques visites avant 1715, se situe entre 1715 et 1717.

⁵ *Lettres et voyages de César de Saussure en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Portugal, en Malte, en Turquie et en France, de faits historiques curieux, amusants et de diverses aventures arrivés à l'auteur*, publ. par Kálmán Thaly, Budapest, 1909. La publication de Thaly est bilingue, le titre hongrois est: *César de Saussure törökországi leveliből. De Saussure Cézárnak II. Rákóczi Ferenc fejedelem udvari nemesének törökországi levelei 1730-39-ből és följegyzései 1740-ből*. Le volume contient tous les extraits importants qui se rapportent à l'exil de Rákóczi. Un nouveau choix de textes, trad. par László Antal est sous presse aux éditions Európa.

⁶ V. ci-dessus. L'introduction de Kálmán Thaly attire également l'attention sur les qualités littéraires des *Lettres* de Saussure.

Rákóczi a donc vécu de nombreuses formes d'exil avant de passer lui-même dans la légende (ce qui équivaut à une forme d'exil métaphorique), puisque son personnage représentant tous les traits de l'émigré et de l'exilé, voire de l'apatride, est devenu le symbole d'un destin collectif qui, pour certaines couches sociales peu favorisées, constituait un bagage commun de malheurs séculaires.

Rákóczi, comme figure symbolique de l'apatride, a déjà été amplement analysé, discuté et commenté du point de vue de l'historiographie, mais l'aspect politique et diplomatique de sa carrière ne nous intéresse guère ici. Par contre, son comportement particulier, par rapport aux langues littéraires et les sinuosités de son itinéraire d'écrivain forgé par les malheurs sont les deux domaines que je me propose d'analyser maintenant.

Apatride au royaume des langues

Rákóczi se montre un véritable exilé dans le domaine des langues, car il s'est exprimé successivement en plusieurs langues sans se familiariser avec aucune, ce qui est surprenant s'agissant d'un écrivain. Au cours de sa carrière, il a eu accès à trois langues littéraires; l'importance de chacune varie selon les objectifs politiques, religieux ou littéraires de l'œuvre en question. Ces trois langues, le hongrois, sa langue maternelle, le latin, sa langue "paternelle" et le français, comme langue de la diplomatie ou plutôt comme celle de l'Europe chrétienne, ont inspiré et véhiculé des messages divers suivant les différents types d'activité de sa carrière politique et littéraire. À mon avis, ses hésitations entre ces trois langues et l'usage simultané de deux d'entre elles (de latin et de français) à certaines époques de sa vie sont porteuses de sens et révèlent une face cachée de son personnage.

Le hongrois mérite bien la distinction de langue maternelle, car il l'avait appris avec sa mère, Ilona Zrínyi, et l'avait utilisé dans son enfance avec une aisance naturelle. Selon un témoignage,⁷ il avait tenu un discours public en hongrois dans la forteresse de Munkács quand il avait dix ans. La privation de ce moyen d'expression, deux ans après, dut être d'autant plus douloureuse qu'elle signifiait une séparation d'avec sa mère, après la reddition de Munkács. Séparé d'elle et de sa sœur, lors de ses études faites en latin chez les Jésuites, il vivra tout jeune un premier exil linguistique qui amènera une détérioration sensible de sa connaissance du hongrois. Bientôt, il aura du mal à s'exprimer correctement en hongrois dans ses lettres,⁸ et son hongrois tombera dans l'oubli jusqu'à un renouveau éblouissant de la langue maternelle entraîné et provoqué par la guerre d'indépendance. Pendant cette période agitée, il utilise très largement le hongrois dans les échanges quotidiens tout aussi bien que dans les pamphlets, prières, discours rédigés et souvent prononcés, évidemment en hongrois. Le rôle des secrétaires (avant tout celui de Pál Ráday pendant le soulèvement) est indubitable

⁷ Pour les études de hongrois du jeune Rákóczi, v. Béla Köpeczi, *Döntés elött* (Avant la décision), Budapest, Akadémiai Kiadó, 1982, 35.

⁸ Cf. Béla Köpeczi, *op. cit.*, 58, la lettre en question est publiée en fac-similé dans le premier tome de la grande biographie de Sándor Márki (II. Rákóczi Ferenc. I-III, 1907, 1909, 1910).

dans ce travail, bien que leur contribution et les dimensions de leur apport restent, par la nature des choses, difficiles à définir. Il est toutefois incontestable que le hongrois renaît, et par écrit et oralement, dans les activités politiques de Rákóczi à cette époque, puis s'éclipse au fur et à mesure que tout espoir de retour au pays se révèle fallacieux. Dans la carrière de Rákóczi, la fortune du hongrois décrit une courbe étroitement liée aux espoirs et aux possibilités d'action immédiate dans le domaine de la politique et symbolise donc un rattachement au pays natal.

Le latin apparaît tout naturellement chez Rákóczi comme la langue des études, d'abord à l'âge de six ans avec son précepteur Badini, puis chez les Jésuites, pour s'établir comme la langue de la pratique et de la méditation religieuses. Il rédigera deux de ses œuvres uniquement en latin (la *Confessio peccatoris* et une méditation *Meditationes anni 1723*)⁹ Même s'il n'a jamais été parfaitement maîtrisé, le latin se montre ainsi clairement lié à la foi et au repentir, donc aux œuvres d'inspiration religieuse.

Quant aux autres langues dont le français, leur fonction est plus compliquée, puisque Rákóczi avait commencé à en apprendre plusieurs (notamment l'italien, l'espagnol, l'allemand et le français) lors de son premier séjour à Vienne et de ses voyages de jeunesse, mais il n'y a que le français qui ait acquis une importance particulière dans son œuvre. Aussi l'usage du français pose-t-il des problèmes complexes et difficiles à interpréter. Sa première tentative d'étude du français (lors du premier séjour imposé à Vienne¹⁰) n'a rien donné, certainement faute de motivation suffisante. La deuxième tentative sera autrement réussie, car c'est avec l'aide et presque sous la dictée du capitaine Longueval, espion de la cour de Vienne, qu'il rédigera sa première lettre en français destinée à Barbezieux, mais communiquée par Longueval aux autorités viennoises avant qu'elle n'arrive en France.¹¹ Cette aventure vaudra à son auteur une arrestation et une condamnation à mort, comme la suite de l'histoire nous l'apprend. Après l'évasion de la prison pour un premier exil en Pologne, Rákóczi reviendra en Hongrie pour mener la guerre, période d'activité politique fiévreuse (1703-1711) au cours de laquelle le français apparaît dans la correspondance diplomatique du prince, mais relégué derrière le hongrois et le latin. Ce sont les exils successifs en France (1711-1717) et en Turquie (1717-1735) qui verront l'apogée du français dans les écrits de Rákóczi. Toute sa correspondance avec la comtesse Sieniawska,¹² ainsi que toute une partie de son courrier, à partir de 1711, se faisait en français. À côté de ses lettres diplomatiques, deux œuvres ont été rédigées exclusivement dans cette langue: les *Mémoires*¹³ et les *Réflexions*,¹⁴ tandis que plusieurs autres ont été écrits parallèlement

⁹ Cf. *Confessio*, et *Meditatio anni 1723*, le manuscrit est conservé à la bibliothèque Municipale de Troyes, l'édition critique est sous presse aux Éditions Académiques (Akadémiai Kiadó).

¹⁰ Cf. Köpeczi, *op. cit.*, 76-77.

¹¹ Cf. *Confession*, éd. cit., 162-163.

¹² Cette correspondance est inédite.

¹³ *Mémoires: Mémoires du Prince François II Rákóczi sur la guerre de Hongrie depuis 1703 jusqu'à sa fin*, avec une postface et des commentaires de Béla Köpeczi, texte établi et appareil critique par Ilona Kovács. Budapest, Akadémiai Kiadó, 1978.

¹⁴ *Réflexions: Réflexions sur les principes de la vie civile et de la politesse d'un chrétien. Testament politique et moral de François II Rákóczi*, Budapest, Akadémiai Kiadó, 1984, 13-89.

en latin et en français, comme le *Tractatus de potestate — Traité de la puissance*¹⁵, les *Aspirationes principis christiani — Aspirations d'un prince chrétien*¹⁶ et les *Meditationes super Scripturam Sacram — Méditations sur l'Écriture Sainte*¹⁷.

L'existence de ces textes parallèles est assez troublante, voire énigmatique. Sur la base d'un collationnement minutieux et après des examens approfondis, je pense pouvoir avancer que, dans les trois cas, le prince est l'auteur des deux versions du même texte. Néanmoins, le dédoublement des textes reste difficile à expliquer. À mon avis, il voulait les rédiger simultanément dans les deux langues (bien que la priorité chronologique du texte latin soit à peu près certaine dans tous les cas), car si le latin était attaché au genre religieux, il n'en reste pas moins vrai qu'il utilisait aussi le français pour pouvoir communiquer dans une langue vivante avec une chrétienté de plus en plus éloignée géographiquement, mais de plus en plus proche de son cœur, dans son exil intérieur, aggravé par sa retraite en Turquie. Les arguments qu'il cite lui-même en faveur du français sont doubles, et éloquents: c'est la langue commune avec ses deux fils (qui ignoraient le hongrois et le latin), c'est aussi la langue vivante de communication avec l'Europe, étant celle de la diplomatie. On peut ajouter à tout cela que l'activité des secrétaires français a également pu jouer un certain rôle et que certains de ses modèles littéraires étaient français.

Pour définir le rapport de ces trois langues utilisées tantôt successivement, tantôt simultanément, on est réduit à des conjectures. À mon avis, au lieu d'un plurilinguisme ou multilinguisme, on a affaire ici à un phénomène douloureux: cet auteur, apatride dans la réalité, était tout aussi apatride dans le domaine des langues. Le hongrois, langue maternelle refoulée, oubliée, s'estompait et se perdait au fil du temps, à mesure que tout espoir politique s'éloignait. Le latin, jamais totalement maîtrisé, était lié à une pratique religieuse méditative et n'était pas apte à devenir une forme d'expression littéraire adéquate, ne serait-ce d'ailleurs que faute d'ambition littéraire de l'auteur. Enfin en français, bien que celui-ci fût langue de communication avec la famille et la chrétienté, mais l'une demeurant bien lointaine et l'autre s'éloignant toujours plus, il ne cherchait pas non plus à atteindre un degré de perfection: pour Rákóczi, il ne symbolisait ou n'incarnait qu'un lien avec le monde civilisé et il ne l'avait pas investi d'ambitions purement littéraires.¹⁸ Là aussi, une fois de plus, le fait de pouvoir exprimer ce qu'il avait à dire aux chrétiens de son temps et éventuellement à la postérité, lui suffisait amplement.

Le drame du plurilinguisme chez Rákóczi, c'est que le vagabondage entre les langues correspond tout à fait à son existence tourmentée, tissée d'exils, interrompue seulement par quelques périodes d'activité politique intense (sur les 59 années de sa

¹⁵ *Tractatus de potestate — Traité de la puissance*, le texte intégral est publié dans le même volume que celui des *Réflexions*, cf. le *Testament* ci-dessus.

¹⁶ *Aspirationes — Aspirations*, l'édition critique a été publiée, dans la série Archivum Rákócziánium, Balassi Kiadó, Budapest, 1994.

¹⁷ *Méditationes — Méditations*, l'édition critique est préparée pour la série Archivum Rákócziánium, chez le même éditeur cf. la note 16, ci-dessus.

¹⁸ Cf. mon article sur *l'Interprétation des intentions de l'auteur* (« Az írói szándék értelmezése Rákóczi műveiben », *Irodalom, történelem, folklór*, Debrecen, 1992), 25-31.

vie, il a passé 32 ans en terre étrangère); et de même que la réclusion est à l'origine de l'écriture sadienne, le sentiment d'exclusion est le motif principal (en plus de l'examen de conscience) qui a engendré les œuvres "para-littéraires" chez le prince Rákóczi.

Un repentir en quête de salut dans l'écriture

Si c'est l'exil et l'exclusion dans le sens le plus large qui font de Rákóczi un écrivain, il ne sera jamais un écrivain comme les autres, puisqu'il est à la recherche d'un salut que la littérature en tant que telle n'est pas en mesure d'assurer. En tout cas, ce grand mystique confond plus d'une fois confession et écriture: il regarde l'écriture avec l'œil d'un repentir et son statut d'apatride en littérature lui impose de nombreuses contraintes. Celles-ci sont relatives notamment aux thèmes, au public et même à la finalité des écrits qui se trouvent définis par les aspirations religieuses et politiques de l'auteur.

Les thèmes incontournables pour lui proviennent de sa volonté apologétique qui le pousse à chercher partout des justifications à ses actions passées, d'abord dans la Bible, mais aussi dans l'histoire de la Hongrie et même de l'humanité tout entière. Le caractère de méditation religieuse est également déterminant, révélé par le ton de confession qui constitue le registre de base de toutes ses œuvres. Sans prétendre à l'exhaustivité, mentionnons encore le côté juridique des méditations et réflexions bibliques du prince: tout cela découle d'un conflit fondamental, le fait qu'il était à la fois seigneur et prince et qu'il avait cependant pris la direction d'une révolte menée contre les Habsbourg. Cette contradiction grave qui le tourmentera toute sa vie ne pouvait trouver d'autre solution religieuse que celle du repentir se soumettant aux décrets irréfragables de la Providence.

Quant au public auquel pensait Rákóczi en écrivant ses textes, il me semble que pour le définir, il faille recourir au sous-titre de son célèbre pamphlet *Recrudescunt*, sous-titre qui a aussi valeur de recommandation: "Universis Orbis Christiani Principibus et Republicis... À tous les Princes et à toutes les Républiques du Monde Chrétien... A keresztyén világ minden fejedelmének és republikájának..."¹⁹ Sommaire-ment, il s'agit là de l'opinion publique du monde civilisé, de l'Europe en quelque sorte. Mais cette tentative de définir le public souhaité ou imaginé par l'auteur se heurte à plusieurs obstacles. Tout d'abord, il n'existe que très peu de preuves qui témoigneraient de l'ambition du Prince de publier ses œuvres de son vivant! Ainsi ne peut-on citer que quelques lettres portant témoignage de son désir de montrer certains de ses manuscrits à tel ou tel diplomate français, mais interpréter ces allusions plutôt vagues et qui, de plus, n'ont abouti à aucun projet d'édition, serait trop osé. Ensuite, dans les œuvres apparemment politiques (ou de destination politique), il faut prendre en considération un paradoxe, notamment le fait qu'elles présentent une vision négative ou parfois injustement dramatisée des faits et que, par conséquent, elles constituent tout le contraire de ce qu'on pourrait appeler des œuvres de propagande politique! Je n'irais

¹⁹ *Ibid.*, et *Réflexions*, éd. cit., 258-260.

pas jusqu'à qualifier de masochiste la version de la guerre d'Indépendance racontée dans les *Mémoires*, mais le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il est très critique par rapport à tout, à son propre rôle aussi bien qu'à celui de ses généraux et de ses troupes. L'un des motifs permanents du récit est par exemple la débandade générale des troupes qu'il déplore amèrement,²⁰ l'incompétence des chefs militaires²¹ et l'alcoolisme perpétuel des soldats!²²

Au lieu de pousser plus loin l'énumération d'exemples pour le moins troublants, constatons que ce n'est pas un auteur d'ouvrages d'apologie politique qui parle dans les *Mémoires* et les autres écrits, mais un pécheur repentant qui examine sa conscience devant la Vérité Éternelle.

Un pécheur devant la Providence

L'Épître dédicatoire des *Mémoires*, épître qui s'adresse à la Vérité Éternelle, nous guide vers les véritables fins de cette écriture. S'il est vrai que le prince Rákóczi est un homme politique avant toute chose, il n'est pas moins sûr qu'au moment où il écrit, il ne se considère plus comme le chef militaire et diplomatique des révoltés, mais qu'il se recueille en tant que pénitent. Ce ton de repentir consubstantiel à l'examen de conscience caractérise toutes ses œuvres: j'ose donc avancer l'hypothèse selon laquelle il s'adresse plutôt à la Providence et à l'opinion chrétienne contemporaine ou posthume qu'à un public concret susceptible de l'aider à redevenir prince de Transylvanie. Qu'il s'agisse d'écrits d'inspiration religieuse directe (comme la *Confession* ou les *Aspirations*) ou d'écrits apparemment destinés à l'opinion publique contemporaine (comme les *Mémoires*), il n'y a qu'une nuance subtile qui les distingue: dans le premier cas, il s'adresse directement à Dieu pour examiner sa conscience, dans le second, il parle de ses actions politiques, publiques, mais toujours devant la Providence, dans la même optique de la confession! C'est la raison pour laquelle, à mon avis, en réexaminant la guerre d'Indépendance, il considérera l'échec non plus comme le résultat d'erreurs de toutes sortes combinées avec des malheurs provenant de la politique extérieure, mais comme le jugement de la Providence le condamnant à l'exil. Si c'est toujours le bilan de ses activités politiques qui fait l'objet des *Mémoires*, ce n'est plus dans l'esprit pragmatique d'un homme public, mais dans toute l'humiliation d'une âme en quête de salut éternel devant son Créateur.

Ainsi les deux œuvres magistrales de Rákóczi, la *Confession* et les *Mémoires*, constituent d'après moi les deux faces d'une même et unique médaille, celle de la confession; qu'il ait voulu publier ou non ses écrits de son vivant, ceci reste discutable, demeurent toutefois le fait que la publication de ses ouvrages est posthume et sa volonté attestée par plusieurs documents (dont le *Testament*) était de ne les faire publier

²⁰ *Mémoires*, éd. cit., 25, 27, 29, etc.

²¹ *Ibid.*, 66, « J'avouerai donc que j'étais un aveugle qui conduisois des aveugles... »

²² *Ibid.*, 78.

qu'après sa mort;²³ l'essentiel est sûrement qu'il n'envisage et ne vise aucun public existant, mais il écrit pour les chrétiens de tous les temps, sous le regard de la Providence, de cette Vérité Éternelle.

Au lieu d'avancer quelques conclusions toujours discutables, je préfère formuler quelques paradoxes qui caractérisent cet auteur très particulier qu'est le prince Rákóczi. À travers son personnage légendaire, on peut entrevoir une situation foncièrement tragique où un homme politique, confronté à l'échec et contraint à l'émigration, devient écrivain dans l'exil: mais, tout en devenant écrivain, il agit contre ses propres intérêts politiques immédiats, l'auteur de confessions prenant l'avantage sur l'auteur de mémoires politiques. Ensuite, Rákóczi incarne un type d'écrivain pour qui la parole est vitale, porteuse de salut dans une retraite à la fois forcée et consentie, et qui ne cherchera pourtant jamais à maîtriser les langues, le style et les moyens d'expression purement littéraires, qui se contente donc de s'exprimer de façon utilitaire et non littéraire. L'analyse minutieuse de ses manuscrits révèle indubitablement l'absence de toute ambition esthétique proprement dite, fait étrange s'agissant de littérature! Ses manuscrits le montrent comme un auteur qui, arrivé à un certain degré de compétence, n'aspire plus à perfectionner son style. Ce paradoxe s'ajoute à un autre, tout aussi fondamental, notamment au fait que c'est un auteur qui s'exprime en trois langues dont aucune n'est vraiment sa langue maternelle et dont il ne maîtrise aucune dans l'absolu. Sans multiplier les paradoxes, pourtant nombreux, disons pour terminer que Rákóczi est un auteur chez qui le déracinement caractérise tous les domaines. Il cherche désespérément à exprimer ses convictions et à communiquer ses confessions, mais sans savoir se servir de la littérature; il produit donc des œuvres qui ne seraient probablement jamais nées sans la déchirure des exils, mais qui, par leur caractère mutilé et imparfait disent indirectement le malheur de vivre loin de son pays, avec le fardeau d'une conscience qu'il faut examiner devant les hommes et la Providence et la perspective de mourir en terre étrangère.

²³ Cf. le récit de Saussure sur le manuscrit des *Mémoires* (Saussure, *op. cit.*, 290) selon lequel le prince a fait présent du texte à Molitard « sous la promesse qu'on ne les feroit point imprimer sa vie durant ».

Les figures du narrateur et du destinataire dans l'œuvre philosophique de György Bessenyei

« Tu peux voir que je laisse mes pensées se succéder sans aucun ordre, sans aucun système, et que rien de ce que je vais dire des différents sujets n'est définitif. Je ne me propose pas de l'instruire, je voudrais seulement inciter le lecteur, en lui montrant des vérités à moitié découvertes, à poursuivre ma réflexion. »

(INYM,¹ 350).

« Je ne cesse pas de te rappeler que je n'écris pas à des gens cultivés mais à des lecteurs incultes, à mes amis nobles qui ont besoin de mes explications »

(RVD I. 246).

Les deux pensées citées en épigraphe proviennent des ouvrages philosophiques de György Bessenyei, et représentent les deux périodes de sa vie qui sont fondamentalement différentes. Dans la première, il s'adresse au lecteur cultivé et dans la deuxième au lecteur inculte; mais toutes les deux témoignent du besoin continu du narrateur d'avoir devant lui un destinataire dès l'acte d'écriture. Il fonde cet acte sur une convention qui le relie à son lecteur: « Si tu trouves ma manière d'écrire convenable, je sais que tu me liras; si non, tu abandonnes la lecture: je ne serai pas à ta charge, ni toi à la mienne: notre pacte est conclu » (RVD, I. 74). Son destinataire ne peut point être identifié à des personnes réelles, évoquées dans l'introduction: souverains, mécènes, amis philosophes. Cet interlocuteur est un personnage fictif, témoin de la naissance des œuvres, avec des pensées souvent identiques à celles du narrateur; c'est lui qui lui permet de réaliser un dialogue, ou bien de mettre en évidence ses objectifs. Ce personnage du texte peut être considéré comme le dédoublement d'un narrateur qui hésite dans ses pensées, et qui réalise, grâce à ce personnage, un dialogue avec lui-même.

La réflexion dialoguée caractérise d'ailleurs presque tous les ouvrages philosophiques de Bessenyei: les pensées divergentes peuvent être également présentées par des personnages ou par des chapitres différents d'un livre, par des lettres fictives où l'une répond à l'autre, ou par la réunion du texte original et de sa traduction ainsi que d'un commentaire sur le texte traduit. Le dédoublement du narrateur prend une forme particulièrement intéressante dans son dialogue "Bessenyei György és a lelke" (Gy. B. et son esprit) où l'esprit essaie de convaincre l'écrivain de l'utilité de son travail. Le narrateur incertain a donc besoin d'un interlocuteur dont la réflexion ressemble à la

¹ La liste des abréviations utilisées est présentée en fin d'article.

sienne: ce dernier est une fiction indispensable dans le difficile moment de l'écriture (AH, 262-284).

Ce destinataire nous fait penser au concept du "lecteur idéal" dans la théorie de l'effet esthétique de Wolfgang Iser qui voit dans ce type de lecteur "une fiction", "une construction pure", une figure qui "devrait avoir le même code que l'auteur".² Cette conception sur le rôle du narrateur et le lien entre le narrateur et le destinataire ressemble à celle de Diderot que les critiques considèrent comme « un aspect de la stratégie persuasive » et comme « une communication de trompe-l'œil » dans lequel le destinataire n'est qu'une « illusion ».³

Les ouvrages de György Bessenyei sont marqués par l'existence continue du destinataire qui peut adopter différentes figures. Le narrateur est également mis en scène, il est partout présent, et sa figure nous révèle, surtout dans les ouvrages de maturité, le caractère, les sentiments, la méthode de réflexion, les circonstances de la vie de l'écrivain. Ces figures se ressemblent: le narrateur crée un destinataire qui lui convient.

Dans notre analyse nous présenterons les caractéristiques et les transformations de ces deux figures à travers les ouvrages philosophiques et les paratextes des œuvres fictives de György Bessenyei.

*

Avant de faire l'analyse de l'œuvre en entier, nous allons prendre deux exemples qui témoignent d'une façon évidente du fait que le choix du destinataire détermine les autres facteurs de l'écriture.

Notre premier exemple sera la traduction de l'*Essai sur l'Homme* de Pope. La première traduction est née à Vienne en 1772 et il retraduit l'ouvrage trente ans plus tard, dans sa solitude provinciale. Les paratextes des deux poésies désignent explicitement le destinataire choisi. En 1772, Bessenyei s'adresse au lecteur cultivé capable de juger librement des questions philosophiques. Il accompagne la traduction (d'ailleurs très libre) d'abondantes notes qui, au lieu de simplifier le texte original, le rendent plus complexe et plus dense. Il complète en effet le texte du philosophe anglais par ses commentaires en prose et par quelques poésies, il fournit à son lecteur la solution d'une lecture individuelle: « Chacun sent soi-même la liberté de son âme, et j'avais l'intention d'écrire mes pensées de telle manière que je puisse être rectifié par tout homme susceptible de penser et de sentir, d'ailleurs un lecteur a le droit de juger comme il veut, puisqu'il démontre ainsi la liberté de son esprit » (KÖ, 135).

Nous pouvons constater le changement du destinataire dans la traduction de 1803 par le fait que les notes s'y raréfient. De surcroît, le narrateur utilise ses notes, au lieu de rendre plus polémique le texte traduit, pour expliquer les pensées de l'écrivain anglais, trop difficile à comprendre pour un lecteur "inculte", "provincial". Le traduc-

² Wolfgang Iser, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, Bruxelles, 1985, 60-64.

³ Jean-Pierre Seguin, *Diderot, le discours et les choses*, Lille, 1981, 213-219; « L'illusion du destinataire chez Diderot: un aspect de la stratégie persuasive », *Stratégies discursives*, Lyon, 1978.

teur hésite entre deux possibilités: éviter entièrement les notes ou bien expliquer l'ouvrage du début à la fin,⁴ mais il décide enfin d'abandonner les notes et de rendre claires les poésies en elles-mêmes. Il représente sa relation avec le destinataire choisi dans l'annexe de la traduction. Cette annexe met en relief la difficulté qui se pose au traducteur: « Je n'écris point au lecteur sage, cultivé, mais au lecteur inculte (...) qui ne me comprend pas si je laisse le texte sans transformation » (KÖ, 428). Cette tâche ne le rebute point, au contraire, l'écrivain âgé s'intéresse davantage au service qu'il peut rendre à ses lecteurs qu'à la célébrité.

*

Le deuxième exemple où le changement de destinataire est particulièrement intéressant dans deux textes de caractère similaire est celui du "périodique".

En 1779, Bessenyei publie *A Magyar Néző* (Le Spectateur Hongrois) dont le titre évoque les périodiques européens de l'époque,⁵ mais que nous considérons comme un libelle, car le texte entier a été écrit d'un seul jet. L'auteur y défend le progrès contre certains de ses compatriotes qui veulent figer l'histoire, continuer à utiliser le latin au lieu du hongrois dans la littérature et dans les sciences. Il ébauche l'histoire des mœurs, des coutumes et des lois hongroises et universelles pour y démontrer les changements advenus au cours du temps et pour prouver que les mœurs ne s'adoucissent que grâce à la civilisation. Ce destinataire critiqué n'est que rarement évoqué au cours du récit, son lecteur implicite, représenté par l'emploi de la 2^e personne du singulier, constitue un public beaucoup plus large, et le narrateur, qui s'identifie plus d'une fois avec ce destinataire compréhensif (en utilisant la 1^{re} personne du pluriel) essaie de convaincre ce dernier par les exemples qu'il énumère.

Deux ans plus tard, il publie un périodique en allemand, en sept parties, sous le titre *Der Mann ohne Vorurtheil in der neuen Regierung* (L'homme sans préjugé sous le nouveau gouvernement). Dans ce périodique allemand l'auteur concentre ses pensées, pareillement à l'ouvrage hongrois, sur la question du progrès, et on ne peut que noter entre les deux ouvrages l'identité d'exemples et de citations qu'il puise dans l'histoire mondiale et religieuse; il en va de même pour les références.⁶ Le parallélisme s'arrête pourtant ici puisque l'auteur ne s'adresse plus au public hongrois peu instruit, pour lequel il traduit les citations que dans le texte allemand il laisse en version originale, en latin ou en français. Le texte a un double destinataire, il s'adresse aux deux: d'une part il vise les souverains, de l'autre son "ami-lecteur".

⁴ « Je voudrais à tout prix éviter les explications, j'ai des remords, mais je me sens obligé ici de faire des ajouts ». « J'aurais voulu expliquer l'œuvre du début à la fin car il arrive (le texte de Pope) trop tôt au lecteur hongrois peu cultivé qui ne connaît aucune langue étrangère » (KÖ, 399, 401).

⁵ On peut considérer comme modèle "The Spectator" de Steele, Addison et Pope; périodique ayant eu une influence immense en Europe. Il est également connu en Hongrie au XVIII^e siècle. Voir: György Kókay, *A magyar hírlap és folyóiratirodalom kezdetei. 1780-1795* (Les débuts de la presse hongroise), Budapest, 1970, 19, 71.

⁶ Voir par exemple: *A Magyar Néző* (Le Spectateur Hongrois), Budapest, 1932, 53 et INYM, 278, 373.

Le narrateur peut être identifié à Besseneyi qui présente à travers l'homme sans préjugé sa situation et celle de ses amis philosophes à Vienne. Il imagine qu'il remplit le rôle du conseiller du roi et se charge de le soutenir contre le clergé qui l'attaque à cause de son édit sur la tolérance; il se place en même temps dans le rôle du "médium" entre le souverain et ses sujets. Tandis que le souverain apparaît par intermittence comme destinataire, la présence de l' "ami-lecteur" est permanente. Il est présenté comme un véritable partenaire qui accompagne le narrateur dans un voyage intellectuel: le narrateur, comme nous le voyons dans la première épigraphe, conçoit un lecteur qui peut reconstituer ses pensées désordonnées et même donner suite à la réflexion entamée par l'auteur. Ce lecteur représenté est un modèle, un idéal que le narrateur a l'intention de former par sa manière d'écrire: « L'homme ne réfléchit que si on l'incite à le faire, et son âme ne peut pas s'élever tant qu'il ne sait réfléchir par lui-même » (INYM, 350).

*

Les œuvres philosophiques de György Besseneyi et les paratextes de ses ouvrages fictifs sont basés sur des sujets très variés relevant du domaine de l'épistémologie, de la morale, de la politique et de l'histoire. La préoccupation de l'auteur n'est pas simplement la communication des connaissances, mais bien plus la persuasion, la captation d'un lecteur installé à l'intérieur du texte même. Ce trait est typique du style des Lumières. J.-P. Seguin pose par exemple la caractéristique du « discours à thème didactique » de Diderot comme « un genre à forme fixe » à cause du retour régulier de certaines formes d'expression (apostrophe, interrogation, impératif, etc.) et de « l'imitation soutenue du contact personnel, obsession de persuader un interlocuteur qu'il se crée à soi-même ».⁷

Cette communication est fondée dans l'œuvre de Besseneyi sur la représentation d'un auteur-narrateur qui fait participer son lecteur à la production du texte qu'il lira. Le pacte qui les relie, au lieu d'être une compromission contraignante, signifie une entière liberté entre les deux partenaires: « J'écris comme je peux; et toi, tu juges comme tu peux et comme tu veux » (INYM, 327). Il essaie d'assurer sa liberté d'auteur à tout prix: « Je m'offre par mon travail à mon Cher Lecteur, qu'il me dise son jugement: si sa parole juste et convenable peut m'éclaircir, je l'écoute, mais s'il m'attaque sans raison, je deviens sourd » (SZ, 297). L'auteur se résigne pourtant et accepte le défi que représente la satisfaction continue du lecteur.

Ses premiers ouvrages font déjà appel au lecteur: « j'espère capter l'approbation généreuse de mon lecteur plutôt par ma bonne volonté que par ma disposition d'esprit » (INYM, 90).

L'auteur implicite, dont la présence constante est suggérée au lecteur par les formes personnelles, essaie d'établir une communication avec le lecteur par toute une série de manœuvres: il se représente, montre sa situation, explique ses intentions, partage avec lui ses doutes.

Dans les années viennoises, l'acte d'écriture lui paraît être un devoir difficile et dont l'utilité lui semble incertaine: « Pourquoi j'écris tout cela? Peut-être pour rendre

⁷ Seguin, *Op. cit.*, 213-216.

les gens plus heureux par la lecture? ... Quelle faiblesse, et quelle immense témérité! Es-tu heureux, fortuné et paisible toi-même qui sais tout cela, le sens et l'écris? Que fais-tu d'autre sinon de communiquer ta tristesse et ta misère à ceux qui te comprendront... » (AH, 221). Malgré ce doute, qui est d'ailleurs le trait distinctif de la représentation qu'il fait de lui-même, la communication a de la valeur puisque le destinataire est caractérisé par une réflexion identique: « Je suis incapable de concevoir les œuvres et les limites de la nature, comme toi d'ailleurs. Je ne puis pas dire autre chose que ce que je peux comprendre ou imagine de comprendre » (PM, 542).

Le narrateur se représente comme un être dominé par une force surhumaine qui le pousse à écrire: « Il est difficile d'imaginer un homme qui soit plus paresseux que moi dans le monde. Par contre, tu n'as jamais vu un esprit plus inquiet que le mien, ni un écrivain aussi infatigable que moi. Une paresse physique terrible coexiste avec une fureur morale dans mon être. Je suis poursuivi par quelqu'esprit qui ne me laisse tranquille si je n'écris et si je ne réfléchis jusqu'à l'étourdissement. Tel est mon repos... » (PM, 496).

Le narrateur, dans le but d'attirer la sympathie de son destinataire, décrit sa situation: il ne se plaît pas dans le rôle du philosophe, il met en relief sa qualité d'"Homme" (RVD, I, 73). En voulant représenter son idéal, il énonce un dilemme: cet écrivain idéal devrait être un sage exempt de passions, de "folies", mais il doit être aussi un homme sensible qui ne cherche pas à concevoir de beaux systèmes mais qui mobilise tout son effort vers un seul but: contribuer à la réalisation du bonheur humain (RVD, II, 128; PM, 560-564).

Il dévoile toute sa vie devant son "ami-lecteur": le jeune homme consciencieux qui se tue pour devenir cultivé (« Réflexion, lecture!... je vous ai serré sur mon sein et vous avez bercé ma vie fatiguée dans vos bras », (RVD, II, 123-124) et le vieillard triste et solitaire dont « le cœur est vidé des plaisirs », qui sent « l'amertume morne de la mort même avant la fin de la vie humaine » (PM, 90).

Il montre à son lecteur la difficulté de la création, en présentant l'acte d'écriture par des métaphores. Le jeune homme se compare aux « pauvres habitants de la Guinée qui se penchent sur l'eau de la rivière qui emporte avec le sable quelques grains d'or, (il) se penche de même sur l'histoire ancienne de (sa) nation hongroise » (TB, 299). L'écrivain âgé, devenu « un pèlerin dans le désert »⁸ crée un narrateur résigné qui ne passe que deux heures à écrire pendant la journée.

Le narrateur est déterminé par sa nationalité hongroise bien qu'il s'avoue citoyen du monde, car il se sent obligé d'utiliser le hongrois pour exprimer des sujets auxquels cette langue n'est pas encore adaptée. Il ne manque pas de mentionner la particularité de sa situation quand il est condamné au silence. Ainsi ses ouvrages écrits pendant sa retraite, au milieu de ses terres, s'adresseront logiquement à la postérité et souligneront dans sa situation et qu'il est désabusé et que dire la vérité lui est plus important que jamais: « La quête de la fortune, du rang et du respect n'étouffe point la vérité que le Dieu des Cieux a imprimé dans le cœur (...) je consacre ces quelques heures qui me restent de la vie à chercher la vérité de la nature. Je ne crains point le jugement des hommes!... » (PM, 564).

Le narrateur ne se contente pas d'attirer la sympathie du destinataire par le dévoile-

⁸ *A Természet Világa* (Le Monde de la Nature), éd. par János Bokor, Budapest, 1898, 29.

ment de sa personne et de sa bonne volonté. Il renforce la fonction persuasive du texte en insistant sur sa relation avec le destinataire.

Il fait semblant de suivre ou de refuser les conseils d'un interlocuteur présent.⁹ « A propos de cette chose, est-ce que tu désires, Lecteur, que je remonte jusqu'à l'origine du monde (...) Ne m'oblige pas à retourner si loin, car je ne puis pas résoudre la question si tu me forces à écrire une histoire » (PM, 332). Le narrateur explique à son destinataire sa méthode d'écriture: comment et pourquoi il choisit certains événements ou sujets à représenter, comment il organise son récit. L'intérêt de son lecteur et sa méthode de pensée prévaut sur les choix narratifs de l'écrivain et sur la logique du récit qu'il construit. Il veut l'éduquer et lui donner des conseils utiles: « Si je ne peux pas discuter d'un événement avec toi, je l'abandonne » (RVD, II, 28). Il veut le protéger contre la crédulité en se proposant lui-même comme modèle: « La structure de la pensée de quelqu'un m'importe plus qu'une croyance aveugle en lui. Je te conseille de faire de même. Ne me crois ni moi ni personne d'autre si tu n'y trouves pas de véritable raison » (RVD, II, 182). Il établit un dialogue avec lui, l'incite à une discussion, le pousse à réfléchir et à juger, l'utilise comme témoin de sa réflexion, il exprime même ses sentiments et son étonnement.

Ce destinataire actif apparaît ainsi dans le récit par ses questions, ses objections: « Tu es fou, me diras-tu impatientement, comment les hommes pourraient-ils être différents?... Je ne m'effraie point de ce que tu m'aies appelé fou... » (INYM, 336). La fausse communication est poussée jusqu'à ses limites quand le narrateur prie son lecteur de lui faire parvenir la conclusion des réflexions qu'il tirera de la lecture du texte.¹⁰ Il lui dévoile son but et l'interroge comme s'il pouvait répondre: « Mais où en est la cause mon lecteur-parent? » « Dis-moi, où peut-on trouver la vraie foi chrétienne? » (RVD, II, 162; AH, 140).

Sa conviction de pouvoir persuader le lecteur l'emporte sur le doute et il se fatigue à l'excès pour réaliser son but: il cherche les exemples convaincants pris dans sa propre expérience, lui épargne les détails désagréables ou fatigants.

Un des procédés particulièrement intéressants de sa technique de persuasion consiste à se confier à l'imagination de son destinataire. Une analogie peut servir ainsi la compréhension et éclairer une problématique sur laquelle le destinataire n'a pas de connaissances suffisantes: une armoire pleine d'objets fragiles qu'il faut déplacer peut montrer au lecteur la difficulté que la transformation des lois, des coutumes, des mœurs d'une nation peut signifier pour un ministre (INYM, 179).

La forme personnelle dans laquelle une conversation est réalisée entre le narrateur et son destinataire ne domine pas tous les ouvrages philosophiques de Bessenyei. Nous montrerons dans ce qui suit quelques exceptions marquantes.

Dans ses traductions (où il respecte d'ailleurs très peu le texte original) le narrateur s'étirole et le destinataire apparaît rarement. Bessenyei traduit un extrait de l'*Essai sur*

⁹ Georges Daniel appelle ce phénomène "une métalepse du message" et le décrit ainsi: « Feindre que les paroles au style direct incluses dans le contexte de la situation d'écriture sont articulées par une personne logiquement inactualisable dans le présent de l'énonciation ». *Le Style de Diderot. Légende et structure*, Genève-Paris, 1986, 393.

¹⁰ « Après avoir comparé les intentions morales de ces mortels que j'ai énumérés, dis-moi, quelle est la conclusion que tu as tirée concernant le système de la nature » (INYM, 168).

les Mœurs de Voltaire, l'histoire de l'Europe au XI^e siècle auquel il ajoute une histoire parallèle de la Hongrie. Voltaire signale la présence du narrateur et de son lecteur de manière très indirectes: "on croit bien", "on prétend". Dans la traduction, Bessenyei utilise des formules telles que: "comme nous le savons", "on peut voir", "on dit" ("mint tudjuk", "úgy mondatik", "láttuk"). Ses quelques intrusions personnelles que nous trouvons dans le texte sont des rajouts et se rapportent à la Hongrie. Son histoire hongroise est déjà pleine d'exemples personnels (« Tu me dis que cela est possible; je n'en sais rien » (TB, 145).

Le destinataire explicite peut également reléguer au second plan le personnage du lecteur implicite, ainsi par exemple dans le libelle qu'il adresse à la haute noblesse hongroise (*Egy magyar társaság iránt való jámbor szándék* — L'Intention modeste de former une société hongroise).

Une autre exception au bon fonctionnement du couple lecteur-narrateur est représentée par un ouvrage très personnel: *A Bihari Remete* (L'Ermite de Bihar). L'auteur s'y dédouble: d'une part il est le narrateur qui présente l'Ermite, et de l'autre, il lui prête ses propres pensées; le narrateur livre la parole de l'Ermite à la 3^e personne du singulier, sans rien y ajouter. Mais dans les notes, où il expose ses explications, il se dévoile et présente les pensées énoncées comme les siennes: « Ce petit travail a été redevable à la langue de ce pays. Jamais on n'a réfléchi ainsi en hongrois dans un ouvrage imprimé. Les lectures, les expériences, la réflexion et les sentiments de toute ma vie ont composé ce petit travail... Jamais je n'ai été aussi pressé par ce que j'ai écrit que par ce travail » (PM, 474). La multiplication de soi-même exclut le fonctionnement de l'hypothèse du narrataire, ce qui nous suggère déjà que ce dernier peut également exprimer un autre lui-même.

Le lecteur implicite de Bessenyei est un personnage qui mérite la fatigue du narrateur, ce dernier s'intéresse à ses pensées et lui permet également de se libérer de ses doutes ainsi que de s'approcher de la vérité. Comme il a du bon sens, il peut même résoudre les questions épineuses: « Je plaide devant toi comme l'avocat des deux parties. Sois-en l'arbitre et juge! » (PM, 321).

Ce narrataire n'a pas toujours les mêmes caractéristiques: il peut être le Hongrois habitant à Vienne, le lecteur cultivé ou simple, le lecteur contemporain ou la postérité.

Le lecteur de mauvaise foi apparaît aussi. Il est vrai qu'il apparaît rarement sur scène et qu'il est toujours le même: ce personnage loue l'autorité, il est méfiant à l'égard des pensées progressistes (celles de l'écrivain) et craint les changements. Son rôle permet à l'écrivain de réfuter ceux qu'il considère comme les ennemis du progrès (INYM, 329, 331; TB, 172-174).

L'homme cultivé est le destinataire des premiers ouvrages et le public restreint de quelques textes de sa vieillesse.¹¹ L'évocation de ce destinataire lui permet de parler de sujets considérés comme interdits ou de communiquer des idées dans lesquelles il hésite ou bien il est indécis (INYM, 347-350).

¹¹ Il est apostrophé dans *A Bihari Remete* (L'Ermite de Bihar) (PM, 373); dans *Der Mann Ohne Vorurtheil* (L'homme sans préjugé) (INYM, 350) et quelquefois dans son histoire romaine (RVD. II, 190).

Le lecteur simple, le noble de province est généralement le destinataire des derniers ouvrages. Cet interlocuteur est également un partenaire intellectuel qu'il appelle son parent; on peut le considérer comme un autre soi-même, le noble provincial pourvu de bon sens mais inculte qu'il aurait pu lui aussi devenir sans les années viennoises pleines d'événements spirituels enrichissants.

Du point de vue de la fonction de ces discours, il ne faut pas non plus négliger l'importance des apostrophes. La présence du destinataire est continuellement évoquée par la 2^e personne du singulier ou par la 1^e personne du pluriel (où il est identique au narrateur), mais tous les textes analysés font aussi appel directement au lecteur et d'autres personnages sont également interpellés: les souverains, les citoyens, ses amis, les "paysans, pauvres débiteurs". Ces apostrophes, ainsi que les formes personnelles sont des figures qui agissent sur l'attention du lecteur, lui font accepter l'illusion qu'il y a quelqu'un qui lui parle.

Le narrateur suppose bien connaître son interlocuteur, avec souvent un goût, un raisonnement et des sentiments similaires aux siens, ainsi il est en mesure de lui communiquer des connaissances utiles: « Mon intention n'est pas de faire accepter à mon compagnon mortel mon esprit particulier, mais bien plus lui montrer sa propre nature... » (PM, 541). Leur relation est intime: le narrateur se réfère à des expériences communes ou similaires (« depuis notre enfance nous nous sommes habitués »). Cette intimité ne l'empêche point de provoquer son lecteur: « Je me fatigue continuellement, tracasse-toi aussi quelquefois, Lecteur! » (PM, 191).

Le narrateur s'identifie avec le destinataire qu'il dessine identique à lui-même, ainsi la 1^{re} personne du pluriel suggère une vérité généralement acceptée, une évidence: « Ami ce n'est pas notre partage de connaître la loi de l'univers. Adorons en l'auteur et végétons dans ce merveilleux labyrinthe, ou il nous a placé... » (sic! — lettre en français de Bessenyei (INYM, 160).

On peut remarquer un glissement de la situation du narrateur à celle du narrataire dans cette citation: « Mahomet gémit sous nos pieds ». La particularité de cette identification réside dans le fait que le pronom exprimant une communauté se rapporte aussi à des gens du passé. De pareils procédés obligent aussi le lecteur à une participation personnelle.

Le narrataire peut aussi devenir le prolongement du narrateur: participant de la réflexion, on lui confie la décision dans les cas délicats: « Je n'ai pas la possibilité de montrer audacieusement le chemin qui relie le cœur à l'âme et l'âme au cœur. Je présente seulement quelques expériences, craintivement, tâtonnant... que le lecteur en juge selon sa propre intelligence » (AH, 210).

*

La relation entre le narrateur et son destinataire est caractérisée dans les textes analysés par l'effet d'identité, d'interférence ou par le phénomène de l'appel à la participation. Le texte peut exprimer les doutes par le faux-dialogue de ces deux personnages, et par l'association scripteur-lecteur il suggère également l'idée de l'évidence.

Les formes personnelles assurent une unité à l'œuvre, témoignent de la préoccupation de l'écrivain de persuader son lecteur et rendent possible de présenter, à la place d'idées toutes faites, la formation de ses pensées philosophiques.

ABRÉVIATIONS des références d'ouvrages de György Bessenyei

- BIB = AH — *A Holmi* (Pot-pourri), éd. critique par Ferenc Bíró, Budapest, 1983.
BIB = INYM — *Idegen Nyelvű Munkák és Fordítások. 1773-1781* (Ouvrages en langue étrangère et traductions), éd. critique par György Kókay, Budapest, 1991.
BIB = KÖ — *Költemények* (Poésies), éd. critique par László Gergye, Budapest, 1991.
BIB = PM — *Prózai Munkák. 1802-1804.* (Œuvres en prose), éd. critique par György Kókay, Budapest, 1986.
BIB = RVD — *Rómának viselt dolgai* (Histoire romaine), éd. critique par Olga Penke, I-II, Budapest, 1992.
BIB = SZ — *Színművek* (Théâtre), éd. critique par Ferenc Bíró, Budapest, 1990.
BIB = TB — *Társadalombölcseleti írások. 1771-1778.* (Philosophie politique), éd. critique par Péter Kulcsár, Budapest, 1992.

La présence des auteurs français dans les lectures de la noblesse hongroise entre 1526 et 1671¹

Les historiens de la civilisation hongroise et tout particulièrement les historiens du livre sont trop enclins à contempler l'histoire du livre, de la bibliothèque et de la lecture au XVI^e et XVII^e siècles exclusivement des hauteurs de la Bibliotheca Corvina. Bien sûr, les contemporains avaient toutes les raisons de parler en superlatifs de cette magnifique collection, et la reconnaissance de la postériorité² est justifiée aussi, mais les recherches de ces quinze à vingt dernières années ont démontré d'une manière convaincante que la Bibliotheca Corvina et plus généralement la civilisation (l'architecture, les arts décoratifs, la culture écrite et les modalités de sa consommation: la lecture) de l'époque de Mathias avaient été bien préparées et n'ont pas disparu aussi définitivement que l'on pourrait croire, vu l'histoire tragique de la Hongrie au XVI^e siècle. L'ère de l'humanisme ne se limite pas à la seconde moitié du XV^e siècle: la fondation de l'université à Pécs par Louis I^{er} (1367) et la double fondation de l'université de Buda (en 1395 et 1410) par l'empereur Sigismond n'auraient pas été possibles dans un milieu dépourvu de toute culture; la réévaluation de l'époque de Sigismond (de 1387 à 1410) du point de vue de l'histoire de la civilisation ne s'achève que de nos jours.³

L'histoire moderne des deux siècles après la mort de Mathias Hunyadi est à la portée de tous ceux qui s'y intéressent;⁴ la Principauté de Transylvanie a été l'objet

¹ Il est impossible dans le cadre d'une brève étude de présenter une bibliographie exhaustive; nous ne mentionnons que les documents publiés, les synthèses et les monographies. Nous nous efforçons de n'oublier aucune étude rédigée en langue accessible aux non hongrois.

² Synthèse moderne des recherches sur l'histoire de la Bibliotheca Corviniana: Csaba Csapodi, *The Corvinian Library. History and Stock*, Budapest, 1973; Csapodi 1984.

³ *Magyarországi Művészet 1300-1470*, I-II (Les arts de Hongrie 1300-1470, I-II), sous la direction d'Ernő Marosi, Budapest, 1987, A magyarországi művészet története, 2 (Histoire de l'art de Hongrie, 2); Ágnes Kurcz, *Lovagi kultúra Magyarországon a 13-14. században* (La culture chevaleresque en Hongrie aux XIII^e et XIV^e siècles), Budapest, 1988; Elemér Mályusz, *Kaiser Sigismond in Ungarn 1387-1437*, Budapest, 1990; *Művészet Zsigmond király korában*, I-II (Les arts à l'époque du roi Sigismund), sous la direction de László Beke, Ernő Marosi, Tünde Wehli, Budapest, 1987.

⁴ *Magyarország története 1526-1686*, I-II (Histoire de la Hongrie 1526-1686, I-II), sous la direction d'Ágnes Várkonyi, Budapest, 1985. (Parue condensée en anglais, français et allemand).

d'une monographie entière,⁵ par contre, l'histoire des bibliothèques hongroises⁶ n'a pas intégré les acquis des deux dernières décennies et continue de se contenter du slogan rendant certainement compte d'une part de la vérité: « les muses se taisent au bruit des armes » (*Inter arma silent musae*); les auteurs de ce livre ont ignoré l'énorme quantité de documents accumulés pendant les années 70 et 80.

Je voudrais présenter l'état de la civilisation et de la culture hongroises aux XVI^e et XVII^e siècles, d'autant plus que les collections privées les plus importantes de l'époque font partie de ce panorama et constituent les éléments de base du réseau des institutions culturelles.

Les institutions culturelles de Hongrie aux XVI^e et XVII^e siècles

Bien que les grandes dates de l'histoire politique ne correspondent pas, en général, au tournant des grandes périodes de l'histoire de la civilisation, la défaite à Mohács (1526) et la prise de Buda par les Turcs (1541) ont apporté des transformations fondamentales dans l'évolution de la civilisation hongroise:

1) La cour royale a cessé d'exister

Le pays a perdu un centre d'organisation et d'attraction internationale prestigieux qui, grâce à un roi mécène, avait joué un rôle décisif dans le développement de la culture en Hongrie (exemple du roi Mathias). Ce rôle sera pris en charge, vers le milieu du siècle, par un réseau de cours seigneuriales. Quelques exemples importants (auxquels correspondent des bibliothèques privées considérables): la cour des Zrínyi à Ozaly (après la mort de György Zrínyi, un de ses fils, Péter garde le château comme centre du domaine seigneurial, l'autre s'installe à Csáktornya avec sa cour), celles de Batthyány à Némétújvár et à Szalónak, la cour des Nádasdy à Sárvár puis à Pottendorf, celle des Thurzó à Bicsé, des Perényi puis des Rákóczi à Sárospatak et des Eszterházy à Kismarton et à Fraknó. Il est à souligner qu'en Transylvanie la situation est différente, étant donné qu'une partie de la cour s'est installée à Gyulafehérvár (1541) privant ainsi l'institution de voïvodat, et la cour du voïvode de sa raison d'être. Après la sécularisation des biens de l'évêché catholique romain de Transylvanie (1551), la cour du prince de Transylvanie dispose, aux XVI^e et XVII^e siècles, des revenus de trois cours. C'est cette richesse particulière dans une région pauvre (même si on la compare au Royaume de Hongrie) qui explique au moins en partie que le caractère intellectuel de cette cour princière exerce une influence déterminante sur l'évolution de la civilisation en Transylvanie. Là, on ne constate le rôle accru des cours seigneuriales dans l'organisation de la vie culturelle qu'après la tragédie de 1658, après la destruction de la capitale princière par les troupes turques et tatares.

⁵ *Erdély története*, I-III (Histoire de la Transylvanie, I-III), sous la direction de Béla Köpeczi, Budapest, 1986. (Parue condensée en anglais, allemand et français).

⁶ Csaba Csapodi—András Tóth—Miklós Vértesy, *Magyar Könyvtártörténet* (Histoire des bibliothèques en Hongrie), Budapest, 1987. L'étude parlant de notre époque est publiée aussi en allemand: Csapodi 1984.

C'est à partir de cette date qu'apparaissent les cours seigneuriales comme celle des Bethlen à Keresd, des Teleki à Gernyeszeg et celle des Apaffi à Radnót.⁷

2) L'organisation intérieure de l'Église catholique a été perturbée

Le champ de bataille de Mohács a vu la mort des deux tiers du haut clergé (archevêque, évêques et abbés) hongrois. Les Turcs ont occupé un tiers du pays. La Transylvanie, où, comme je viens de le mentionner, on a sécularisé les biens de l'évêché, est considérée, ainsi que les régions dominées par les Turcs, comme un pays de mission, et seuls les franciscains, et à partir du XVII^e siècle les Jésuites, développent leurs activités. Le clergé séculier (privé du soutien et du contrôle de la hiérarchie) perd son influence ou se rallie aux Protestants. Le haut clergé gardant les titres, mais perdant ses fonctions, se masse sur le territoire du Royaume de Hongrie et met en place, à Nagyszombat et à Pozsony, les institutions dont il pourra profiter dans sa lutte victorieuse, au XVII^e siècle, contre les Églises protestantes devenues majoritaires dans le pays. C'est aussi le moment de la fondation de la première université, à Nagyszombat (1635), capable de fonctionner sans interruption pendant une très longue période.⁸ Les pertes des ordres religieux sont très importantes aussi à cause de la progression de l'occupation turque, mais le fait que la grande majorité des villes devient protestante en deux décennies, et que les ordres religieux seront purement et simplement délogés, est encore plus grave.

3) Les circonstances ne pouvaient pas être meilleures pour la progression de la réforme

La hiérarchie de l'Église catholique est en ruine; la majeure partie des villes étaient habitées par des Allemands qui ont adopté la religion luthérienne pratiquement d'un jour à l'autre; la noblesse hongroise, en partie par réaction à l'hégémonie habsbourgeoise, a choisi, elle aussi, la nouvelle religion. À la fin du XVI^e siècle, la grande majorité de la population des territoires hongrois appartenait déjà à l'une des religions

⁷ Les études de Tibor Klaniczay sur l'époque publiées en français: « La Transylvanie: naissance d'un État », *Ethno—Psychologie*, Revue de Psychologie des peuples. Actes du Colloque tenu au Centre d'Études Supérieures de la Renaissance (Université de Tours, 20-22 mai 1976) 1977, 287-301; « Réforme et transformations culturelles en Hongrie », *Les réformes, enracinement socio-culturel*. XXV^e colloque international d'études humanistes, Tours 1-13 juillet 1982. Études réunies par Bernard Chevalier, Robert Sauzet, Paris, 1985, 233-238; Klaniczay 1985.

⁸ À la fin du siècle, à l'époque de la première vague des Jésuites, ceux-ci fondent une université à Kolozsvár (Cluj), mais elle ne pourra fonctionner sans interruption: 1579-1603. Cf. Klaniczay 1985; Pour ce qui concerne l'histoire de l'université de Nagyszombat voir: Franciscus Kazay, *Historia universitatis tyrnaviensis Societatis Jesu...* Tyrnaviae, 1737; *Az Eötvös Loránd Tudományegyetem története 1635-1985* (L'histoire de l'Université Loránd Eötvös 1635-1985), sous la direction d'István Sinkovics, Budapest, 1985; *Trnavská Univryita v dejinách skolsiva a vzdelanosti*, sous la direction de Margita Krejcová, Bratislava, 1986; *Matricula Universitatis Tyrnaviensis 1635-1701*, publ. par Attila Zsoldos, Budapest, 1990, Fejezetek az Eötvös Loránd Tudományegyetem történetéből 11 (Chapitres de l'histoire de l'Université Loránd Eötvös 11).

protestantes; ces religions étaient organisées, et elles avaient réussi à mettre en place leurs propres réseaux d'enseignement. Mais ils ne sont pas arrivés à organiser leur propre enseignement supérieur, ce qui explique l'importance accrue de la fréquentation des universités étrangères.⁹

Les sources de l'histoire des bibliothèques et de la lecture aux XVI^e et XVII^e siècles

Le programme de recherches mis en chantier à Szeged, en 1980, afin de rassembler les documents qui témoignent de l'assimilation de la culture écrite¹⁰ insistait déjà sur la nécessité des études qui compareraient non seulement les lectures des différentes couches sociales et des différents groupes religieux mais aussi celles des différentes régions de la Hongrie. Bien sûr, de longues années laborieuses seront encore nécessaires pour élaborer une synthèse à partir de ces documents, mais leur description bibliographique¹¹ et leur publication en simple lecture¹², la décodification des différentes unités de registres puis leur mise sur ordinateur¹³ constituent déjà un bon point de départ. On a préparé la typologie des sources pour l'histoire de la lecture¹⁴, et paraissent les premières études profitant des données ainsi présentées.¹⁵ Les acquis de ces travaux, quoique les recherches pour la mise en valeur des sources doivent encore être poursuivies dans plusieurs domaines, m'autorisent d'ores et déjà à étudier, dans le

⁹ Voir certaines pièces de la série des livres *Fontes rerum Scholasticarum* (I-IV) et de *Peregrinatio Hungarorum* (I-IX).

¹⁰ Katalin Keveházi, « Aufarbeitung und Publikation von ungarischen Bücherverzeichnissen aus der Zeit vom 16. bis 18. Jahrhundert », *Wolfenbütteler Notizen zur Buchgeschichte*, 1985, 68-71; István Monok, « A XVI-XVII. század magyarországi olvasmányai » (Les lectures en Hongrie aux XVI^e-XVII^e siècles), *Csongrád megyei Könyvtáros*, 1985/1-2, 15-20; István Monok, « XVI-XVII. századi olvasmánykultúránk » (Notre culture de lectures aux XVI^e et XVII^e siècles), *Magyar Könyvszemle*, 1988, 78-82.

¹¹ KtFI-VIII.

¹² ADATTÁR 11-18.

¹³ La description de l'enregistrement des titres: Monok 1993, 59-60.

¹⁴ Monok 1993.

¹⁵ Voir entre autres: Viliam Cicaj, *Bányavárosi könyvkultúra a XVI-XVII. században* (La culture du livre dans les villes minières aux XVI^e et XVII^e siècles), Besztercebánya, Kőrmöcbánya, Selmezbánya, Szeged, 1993. Olvasmánytörténeti Dolgozatok (Études d'histoire de la lecture) IV; István Monok, « Olvasmánytörténeti forrásaink — értelmiségtörténet » (Les sources de l'histoire de la lecture en Hongrie — histoire de l'intelligentsia), *Az értelmiség Magyarországon a 16-17. században* (L'intelligentsia en Hongrie aux XVI^e et XVII^e siècles), sous la direction d'István Zombori, Szeged, 1988, 169-181; Károly Kokas, *Könyv és könyvtár a XVI-XVII. században Kőszegen* (Livre et bibliothèque aux XVI^e et XVII^e siècles à Kőszeg), Szeged, 1991. Olvasmánytörténeti Dolgozatok (Études d'histoire de la lecture) III; Gábor Farkas, *A 16-17. századi polgári könyvtárak típusai* (Les différents types de bibliothèques bourgeoises aux XVI^e et XVII^e siècles), *Magyar Könyvszemle*, 1992, 100-121; Tibor Grüll, *Könyv és könyvtár a XVI-XVII. századi Sopronban* (Livre et bibliothèque à Sopron aux XVI^e et XVII^e siècles), Szeged, 1994. Olvasmánytörténeti Dolgozatok (Études d'histoire de la lecture) VI.

cadre d'un article, les bibliothèques et les lectures d'une seule couche sociale, celle de la noblesse, en comparant les caractéristiques de l'érudition assurée par ces lectures à celle d'autres noblesses d'autres pays. Je m'efforcerai de définir — conformément à ce que suggère le titre de cet article — la proportion de la présence des auteurs français et non français, de présenter l'influence des courants intellectuels représentés par les auteurs français.

Il va de soi que dans le cadre de cet article, il me serait impossible de présenter une typologie méthodique des sources; je voudrais tout de même signaler que les recherches de ces quinze dernières années étendues sur tout le territoire de la Hongrie historique visaient essentiellement deux groupes de sources: premièrement, les différentes remarques manuscrites, surtout celles qui témoignent du possesseur dans les livres existants, et les collections privées reconstruites justement grâce à ces remarques; et deuxièmement, la mise en valeur des sources des archives témoignant de la possession des livres et de leur lecture.

Pour ce qui concerne la période entre 1526 et 1750, nous connaissons autour de 1500 listes de livres, et presque trois quarts de celles-ci faisaient partie des inventaires successoraux. L'étude des remarques des possesseurs nous a rendu possible une meilleure connaissance des lectures, et même des habitudes culturelles d'un certain nombre de personnalités importantes par la qualité de leurs textes écrits, tels András Dudith, Miklós Oláh, la lignée des superintendants luthériens en Transylvanie ou Boldizsár Batthyány et Miklós Zrínyi, grands seigneurs.

Collections de grands seigneurs et de gentilhommes

Les collections de la noblesse moyenne comprennent à peu près de 20 à 300 unités, celles des grands seigneurs entre 200 et 3 000 volumes. Parmi ces collections il y en a très peu dont les catalogues soient parvenus jusqu'à nous.¹⁶ Les informations dont nous disposons nous permettent d'affirmer que du point de vue du nombre des livres gardés dans les bibliothèques, les collections de livres de la noblesse hongroise ne se distinguent guère de celles des autres pays d'Europe.¹⁷ Mais les amateurs de livres

¹⁶ Voir notre annexe.

¹⁷ Afin de pouvoir comparer, voir: Henri-Jean Martin, *Livre, pouvoirs et société à Paris au XVII^e siècle*, I-II, Genève, 1969. Voir en particulier I, 529-534: « Les bibliothèques des gentilhommes »; André Stegmann, *L'Héroïsme cornélien*, Paris, 1968. (En particulier: 215-225: « La circulation du livre au XVII^e siècle »; Lawrence Stone, *The Crisis of the Aristocracy*, I, Oxford, 1965, 672-722: « Education and Culture »; Sears Jayne, *Library Catalogues of the English Renaissance*, London, 1983; Eva Pleticha, *Adel und Buch. Studien zur Geisteswelt des fränkischen Adels am Beispiel seiner Bibliotheken vom 15. bis zum 18. Jahrhundert*, Neustadt, 1983; Otto Brunner, *Österreichische Adelsbibliotheken*, Wien, 1949. Anzeiger der philosophisch-historischen Klasse des Österreichischen Akademie des Wissenschaften; Otto Brunner, « Österreichische Adelsbibliotheken des 15. bis 18. Jhs », *Neue Wege der Socialgeschichte. Vorträge und Aufsätze*. Göttingen, 1956. 155-167; Wolfgang Neuber, « Adeliges Landleben in Österreich und die Literatur im 16. und im 17. Jahrhundert », *Adel im Wandel. Politik, Kultur, Konfession 1500-1700*. Niederösterreichische Landesausstellung, Rosenberg, 12 Mai-28 Ok-

en Europe orientale n'avaient pas les facilités de ceux de l'Occident. Il ne leur était pas possible de choisir parmi les libraires de Paris ou de Bâle et d'y aller personnellement pour consulter les livres à acheter. Par conséquent, leurs bibliothèques n'étaient pas aussi homogènes. Un savant, un grand seigneur, un prélat, un pasteur ou un riche bourgeois étaient tous tributaires de beaucoup de points de vue du goût du libraire ambulant, du moine pérégrin, de l'alumnus, etc., sans parler du fait qu'ils n'avaient pas d'information sur le livre avant de l'acheter. Ils dépensaient leur argent pour acheter les livres qu'on leur conseillait ou dont on leur avait signalé l'existence. Il en résulte que leurs collections seront beaucoup plus hétérogènes, et on ne trouve pas de bibliothèque réellement spécialisée.

Ce qui caractérisait la noblesse hongroise (aussi bien tchèque que polonaise) est l'intérêt très accusé pour les historiens et les livres de droit. En outre, la proportion des livres en rapport avec la pratique quotidienne de la religion (surtout si on la compare aux exemples français, italiens et allemands) est très importante, même dans les collections ne dépassant pas le chiffre de vingt ou trente. On doit voir une rare exception en György Perneszi (mort en 1560) dont la bibliothèque de 62 volumes comprenait un nombre important d'auteurs français humanistes de l'époque. Il faut ajouter que le propriétaire lui-même exerçait une activité de mécène.

Comme le répertoire des livres joint à cette étude en témoigne, la présence des livres français dans la lecture de la noblesse moyenne aussi bien que dans celle des grands seigneurs est pratiquement insignifiante. Pourtant, nous avons inclus dans cette liste les ouvrages de Jean Calvin et de Théodore de Bèze. Nous avons cherché en vain les auteurs huguenots qui figurent souvent dans les listes établies après la mort des pasteurs calvinistes et des bourgeois transylvains (comme Daniel Toussaint, Catharinus Dulcis, Clément Dubois, Philippe Mornay, etc.).¹⁸ De même, Joseph Duchesne (Quercetanus), Jean Fernel ou Jacques Primerose très fréquents dans les bibliothèques des médecins et des pharmaciens ne se retrouvent que dans la bibliothèque de Rákóczi à Sárospatak et sur le fragment de répertoire de la bibliothèque de Péter Zrínyi.

L'absence aussi accusée des auteurs français s'explique avant tout par la rareté des sources. Nous ne disposons pas de documents qui ressemblent à des inventaires de bibliothèque chez les gentilhommes de ces régions majoritairement calvinistes. Par

tober 1990. Katalog des NO Landesmuseums, Neue Folge Nr. 151. En ce qui concerne les bibliothèques tchèques, voir l'annexe de l'analyse de Miroslav Flodr réalisée dans un autre but: *Die griechische und römische Literatur in Tschechischen Bibliotheken im Mittelalter und der Renaissance*, Brno, 1966. Quant à la situation en Pologne, voir: Wladislaw Czaplinski-József Dlugosz, *Zycie codzienne magnaterii polskiej w XVII. wieku*. Warszawa, 1976, surtout pp. 151-163: « Magnat a ksiazka »; Bogumila Kosmanowa, *Ksiazka i jej czienie w dawnej Polsce*, Warszawa, 1981, surtout pp. 227-255: « Dzieje ksiegozbiorn magnackiego ».

¹⁸ Les relations des Hongrois avec les huguenots français ont été globalement analysées par József Turóczy-Trostler, « Szenczi Molnár Albert Heidelbergben » (Albert Szenczi Molnár à Heidelberg), *Magyar irodalom — világirodalom* (Littérature hongroise — littérature universelle), Budapest, 1961, 109-155; Judit Vásárhelyi, *Eszmei áramlatok és politika Szenczi Molnár Albert életművében* (Les différents courants de pensée dans l'œuvre de Albert Szenczi Molnár), Budapest, 1985, 9-16.

contre, nous avons des informations sur certaines collections de livres chez les gentilhommes transylvains à la fin du XVII^e siècle, bien que leurs livres trahissent une très forte orientation théologique orthodoxe virulente, dans les Pays-Bas calvinistes. Les familles nobiliaires de l'époque étudiée ayant un rôle dans l'organisation ou dans le soutien d'une Église et dont on possède un catalogue de livres appartiennent en général à la religion luthérienne (comme György Thurzó). Ces listes ne nous informent pas non plus sur les livres scolaires, ce qui explique par exemple l'absence de Pierre de La Ramée. Pourtant, sur le seul inventaire de libraire (1583) qui nous soit parvenu on trouve trois de ses manuels.¹⁹ D'autres sources indépendantes de l'histoire de la lecture témoignent d'une influence française beaucoup plus profonde, mais cette intervention doit se limiter à l'analyse des documents relevant de l'histoire de la lecture. Je vous présente un seul exemple pour souligner l'insuffisance de l'étude de ce seul type de documents pour arriver à des conclusions généralisantes: l'inventaire de la maison d'Ausbourg de Szaniszló Thurzó contient la petite liste de livres que nous avons déjà mentionnée dans l'introduction. Sur cette liste il n'est mentionné aucun auteur français, ni en latin, ni en français, ni en italien. Or on sait que le propriétaire avait appris le français avec son frère Elek, et son professeur de français s'appelait Catharinus Dulcis.²⁰

Comme notre annexe le suggère, nous avons à étudier soigneusement les lectures de trois familles si nous voulons avoir quelque connaissance de la présence française dans la culture de nos grands seigneurs de l'époque: celles des Batthyány, des Zrínyi et de Miklós Pázmány.

Voyons d'abord les lectures de Boldizsár Batthyány (1535-1590). Les cours de Szalónak et de Némethújvár attiraient les humanistes hongrois et étrangers (entre autres Charles de l'Ecluse et Elias Corvinus).²¹ Le propriétaire a formé sa collection de livres en prenant en considération les conseils du petit cercle de savants pratiquement constamment présents. Il achetait ces livres en premier lieu chez Erhardt Widmar à Vienne et chez Jean Aubry à Francfort-sur-le-Main; du moins, on possède les factures livrées par ces libraires.²² Un seul catalogue est parvenu jusqu'à nous, celui qui date de la fin de la vie d'Ádám (1654), petit fils reconverti de Boldizsár, mais les inscriptions dans les livres de la bibliothèque existant aussi de nos jours, et tout particulièrement les factures, nous permettent d'isoler le fonds acheté par Boldizsár. Ce qui saute aux yeux en examinant cet ensemble, c'est le rôle particulièrement marquant de l'orientation française inhabituelle en Hongrie, surtout en ce qui concerne la présence d'historiens quasi contemporains. Chez les Batthyány, Erdődy, Istvánffy et en général

¹⁹ ADATTÁR 13.22-35.

²⁰ Cf. Ferdinand Justi, *Leben des Professors Catharinus Dulcis von ihm selbst beschreiben*, Marburg, 1899.

²¹ Cf. Béla Iványi, *Batthyány Boldizsár a könyvbarát* (Boldizsár Batthyány le bibliophile), ADATTÁR 11, 389-410; Ödön Szabolcs Barlay, « Boldizsár Batthyány und seine Humanisten-Kreis », *Magyar Könyvszemle*, 1979, 231-251.

²² Adattár 11, 410-435; Robert Evans, *The Wechel Presses. Humanism and Calvinism in Central Europe, 1572-1627*, Oxford, 1975; Theodor Tabernigg, « Die Bibliothek des Franziskanerklosters in Gussing », *Biblos*, 1972, 167-175.

dans les rangs de la noblesse du Sud-Ouest de la Hongrie et en Croatie, cette orientation franco-italienne, et surtout italienne, ne surprend personne, mais il est rare (même dans ce milieu) que quelqu'un lise en français *La République* de Jean Bodin et d'autres auteurs contemporains, comme le fait Boldizsár Batthyány. La majeure partie des chefs-d'œuvre de la littérature politique ne parviendront en Hongrie même à la fin du XVII^e siècle qu'en latin ou en italien. Il était le seul qui possédât dans sa bibliothèque, avant le dernier tiers du XVII^e siècle (en dehors de Miklós Pázmány, mentionné plus loin), une œuvre littéraire française proprement dite, « *Les œuvres de F. Rabelais* 16^e Relié doré », un *Discours de la Beauté*, et qui eût lu le roman courtois *Amadis de Gaule* en français.

Mais lui aussi lisait de préférence des ouvrages d'histoire; étant protestant, il s'intéressait aux guerres de religion. Il avait été témoin des événements d'Amboise (*Histoire des massacres de France; Histoire entière des troubles* etc.).²³

Les Zrínyi appartenaient au même milieu francophile que Boldizsár Batthyány (il avait épousé une Zrínyi). L'épouse, Dóra Zrínyi, et son frère György (1549-1603), envoyaient régulièrement leurs hommes de confiance à Venise pour acheter ce qui était nécessaire. Venise a constitué la place principale pour l'acquisition des livres. Quand il était informé de la publication d'un livre touchant aux problèmes vitaux de Hongrie, traitant par exemple des possibilités de se libérer des Turcs, Miklós Zrínyi le faisait acheter et en informait son beau-frère à Némétújvár. Il envoya à Batthyány, le 12 décembre 1571, dans une lettre, un livre parlant de la bataille de Lepante.²⁴ Le père du poète Miklós Zrínyi (1620-1664), le fils de György, poursuivit le développement de la bibliothèque, mais la Bibliotheca Zriniana est presque entièrement l'acquisition de Miklós. Seuls les livres dont il avait hérité ont été installés dans le château de Csáktornya; la majorité de la bibliothèque devait rester à Ozaly, chez Péter Zrínyi, frère de Miklós.

Miklós Zrínyi avait six ans quand son père mourut. Il eut pour tuteur Péter Pázmány, jésuite, archevêque d'Esztergom, qui mena à bien la réforme de l'Eglise, après le Concile de Trente. Le problème politique primordial pour Pázmány, comme pour de nombreux aristocrates, était de repousser les Turcs et de libérer la Hongrie. La grande question consistait à savoir si on devait s'appuyer sur les Habsbourg ou si on pouvait trouver une solution européenne, notamment dans le cadre d'une coalition anti-habsbourgeoise. Toute une génération bien définissable d'hommes politiques a adopté ses idées selon lesquelles il y avait d'autres solutions qu'une alliance à tout prix

²³ Entre le mois de février de 1560 et le début de l'année 1562, il séjourna en France: à Paris, à Amboise et à Orléans. Cf. Sándor Eckhardt, « Batthyány Boldizsár a francia udvarnál » (Boldizsár Batthyány à la cour française), *Magyarságtudomány*, 1943, 36-44; Ödön Szaboles Barlay, *Romon virág. Fejezetek a Mohács utáni reneszánszról* (Fleurs sur les ruines. Chapitres de la Renaissance d'après Mohács), Budapest, 1986, 192-196.

²⁴ ADATTÁR 11, 554.

avec les Habsbourg.²⁵ Il cherchait un soutien en France, à Venise et en Pologne, et au moins provisoirement, il put gagner à sa cause des princes de la Transylvanie aussi (Gábor Bethlen, György Rákóczi I^{er}) qui, en général, n'envisageaient pas d'alliance autre qu'avec les puissances protestantes. Miklós Zrínyi fut élevé sous son contrôle spirituel. On lui doit donc essentiellement que les actes et les écrits politiques de cet homme politique, chef de guerre et poète, avaient pour arrière-plan une culture politique sérieuse. Ses principales sources étaient des auteurs italiens (Francesco Guicciardini, Giovanni Francesco Lottini, Francesco Sansovino, etc.), mais deux ouvrages français doivent être considérés comme déterminants. Il s'agit, d'abord, de Jean de Silhon (1596-1667), qui en sa qualité de secrétaire de Richelieu et de Mazarin a pu rédiger son ouvrage sur *Le ministre de l'Etat, avec le véritable usage de la politique moderne*. Pour Zrínyi, les deux questions traitées dans cet ouvrage — qu'il a lu dans la traduction italienne de Muzio Ziccata — avaient une importance capitale: comment en finir avec les guerres civiles, et comment se débarrasser de l'occupation étrangère.²⁶ On trouve un autre ouvrage aussi de Silhon dans cette collection, mais cette fois en français (*Esclaircissement de quelques difficultez touchant l'administration du Cardinal Mazarin*).

Le second auteur est Philippe de Béthune (1561-1648) dont *Le conseiller d'État, ou recueil des plus générales considérations servant au manieiment des affaires publiques*, publié anonymement, se trouve dans la bibliothèque de Zrínyi traduits par le même Ziccata. Ce qui intéressait Zrínyi dans cet ouvrage est le problème de la coexistence avec des gens appartenant à une autre religion, et l'importance de la question de la raison d'État. Dans cette bibliothèque, l'autre parti était représenté aussi. On y trouve l'ouvrage (en italien, traduit par Maiolini Bisaccioni) du huguenot Henri de Rohan (1579-1638), émigré à Venise: *Le parfait capitaine*. Zrínyi lut non seulement des ouvrages de théorie politique, mais aussi des ouvrages d'historiens contemporains ou quasi contemporains. Nous retrouvons dans cette bibliothèque les ouvrages de Blaise de Monluc (1501-1577) et d'Enrico Caterina Davila (1576-1631) sur les guerres civiles

²⁵ Voir plusieurs études d'Ágnes Várkonyi dans son ouvrage intitulé: *Magyarország kereszt-útjain* (Les croisées de chemins de la Hongrie), Budapest, 1978, puis son article: « Pázmány és Erdély a törököt kiűző háború eszmei megfogalmazásában » (L'idéologie de la guerre de libération: Pázmány et la Transylvanie), *Az értelmiség Magyarországon a 16-17. században*, sous la direction d'István Zombori, Szeged, 1988, 87-93; Emil Hargittay—Ágnes Varga, « A hitvitáktól a gyakorlati politikáig Pázmány Péter politikai pályájának alakulása » (Des disputes théologiques à la politique pratique. La carrière politique de Pázmány Péter), *Irodalom és ideológia a 16-17. században* (Littérature et idéologie aux XVI^e et XVII^e siècles), sous la direction de Béla Varjas, Budapest, 1987, *Memoria Saeculorum Hungariae* 5, 311-336; Emil Hargittay, « A politikai elmélet Pázmány tevékenységének hátterében » (La théorie politique comme arrière-plan des activités de Pázmány), *Pázmány Péter emlékezete. Halálának 350. évfordulóján*, (Mémorial de Pázmány Péter. 350^e anniversaire de sa mort), sous la direction de László Lukács, Ferenc Szabó, Rome, 1987, 405-448.

²⁶ Voir: Tibor Klaniczay, « Korszerű politikai gondolkodás és nemzetközi látóköri Zrínyi műveiben » (Pensée politique moderne et large horizon international dans les œuvres de Zrínyi), *Irodalom és ideológia a 16-17. században* (Littérature et idéologie aux XVI^e et XVII^e siècles), sous la direction de Béla Varjas, Budapest, 1987, *Memoria Saeculorum Hungariae*, 5, 336-400.

en France, mais aussi l'ouvrage en latin de Gabriel-Barthélémy de Gramond (1590-1654): *Historiarum Galliae ab excessu Henri IV. ad annum 1629*. Quant aux guerres sous Henri III et Henri IV, c'est Pierre Mathieu (1563-1621) qui nous en informe, dans une traduction de Girolamo Canini.

Miklós Pázmány (1623-1667), qui avait fait ses études à Graz, Nagyszombat, Vienne et Olmütz, voyagea en Italie et à Paris. Il n'avait pas le talent de Zrínyi, mais les vues politiques de son oncle. La liste de ses livres témoigne que ceux-ci ne pouvaient pas ne pas exercer une forte influence sur le propriétaire de ces livres. Il est bien possible aussi qu'il ait tout simplement hérité ces ouvrages de Péter Pázmány. Contrairement à Zrínyi, il a lu le *Ministre d'État* de Silhon, en français, et il avait un certain nombre d'ouvrages présentant les activités de Richelieu; il possédait aussi quelques ouvrages sur l'art militaire. Il avait dans sa bibliothèque la traduction française des *Discours* d'Ammirato Scipione.

C'est probablement Péter Pázmány qui acheta ces deux ouvrages: *De l'usage des Passions* et *Les visions de Domino Francisco*, de Quevedo Villega.

Il faut bien souligner qu'à l'époque, il est le seul à posséder à la fois Boccaccio, Petrarca, puis Marcus Aurelius en français, et *Les Elegies Eclogues et Mascarades* de P. Ronsard.

Conclusion

Pour terminer, permettez-moi quelques remarques de synthèse. L'examen des documents rassemblés, et l'identification des volumes signalés par un ou deux mots, ne font que commencer. Ce n'est qu'après avoir achevé ce travail que l'on pourra réellement analyser la présence de telle ou telle culture nationale dans les inventaires de livres en Hongrie. Ce qui est certain, c'est que le nombre des livres et des auteurs à citer augmentera sensiblement.

Cette intervention avait pour but d'attirer l'attention sur les travaux en cours depuis plus d'une décennie, qui arrivent dans une phase pouvant éventuellement intéresser non seulement les spécialistes hongrois, mais ceux d'autres pays aussi. Nous pourrons peut-être rendre compte de phénomènes intéressants. Je pense que l'impact des courants de pensée européens (notamment français) dans les confins de l'Europe de l'époque pourra éveiller un certain intérêt.

Abréviations

- ADATTÁR 11 *A magyar könyvkultúra múltjából. Iványi Béla cikkei és anyaggyűjtése* (De l'histoire du livre en Hongrie. Études et enquête de Béla Iványi), publié par János Herner et István Monok, Szeged, 1983, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 11 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 11).
- ADATTÁR 12A Dernschwam-könyvtár. Egy magyarországi humanista könyvjegyzéke (La bibliothèque Derschwam. L'inventaire de livres d'un humaniste hongrois), publié par Katalin Keveházi et István Monok, Szeged, 1984, Adattár XVI-

- XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 12 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 12).
- ADATTÁR 12/2A Zsámboky-könyvtár katalógusa (1587) Gulyás Pál olvasatában (Le catalogue de la bibliothèque de Johannes Sambucus, interprété par Pál Gulyás), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1992, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 12/2 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 12/2).
- ADATTÁR 13 *Magyarországi magánkönyvtárak, 1533-1657* (Bibliothèques privées de Hongrie, 1533-1657), publié par András Varga, Budapest, 1986, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 13 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 13).
- ADATTÁR 13/2 *Magyarországi magánkönyvtárak II, 1580-1721* (Bibliothèques privées de Hongrie, II, 1580-1721), publié par Gábor Farkas, András Varga, Tünde Katona et Miklós Latzkovits, Budapest-Szeged, 1992, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 13/2 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 13/2).
- ADATTÁR 14 *Partiumi könyvesházak, 1621-1730* (Bibliothèques de Partium Regni Hungariae), Sárospatak, Debrecen, Szatmár, Nagybánya, Zilah, sous la direction d'István Monok et András Varga, Budapest-Szeged, 1988, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 14 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 14).
- ADATTÁR 15 *Kassa város olvasmányai, 1562-1731* (Les lectures de la ville de Kassa, 1562-1731), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1990, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez 15 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 15).
- ADATTÁR 16/1 *Erdélyi könyvesházak I, Klára Jakó, Az első kolozsvári egyetemi könyvtár története és állományának rekonstrukciója, 1579-1604* (Les bibliothèques de la Transylvanie, I, L'histoire de la première bibliothèque universitaire de Kolozsvár et la reconstruction de ses fonds de livres), Szeged, 1991, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 16/1 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 16/1).
- ADATTÁR 16/2 *Erdélyi könyvesházak II* (Les bibliothèques de Transylvanie, II), Kolozsvár, Marosvásárhely, Nagyenyed, Szászváros, Székelyudvarhely, publié par István Monok, Noémi Németh et Sándor Tonk, Szeged, 1991, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 16/2 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 16/2).
- ADATTÁR 17/1 *Jezsuita könyvtárak Magyarországon 1711-ig* (Les bibliothèques jésuites en Hongrie jusqu'en 1711), Kassa, Pozsony, Sárospatak, Turóc, Ungvár, sous la direction d'István Monok et András Varga, Szeged, 1990, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 17/1 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 17/1).
- ADATTÁR 18 *Nyugat-magyarországi könyvesházak* (Les bibliothèques de la Hongrie de l'Ouest), Sopron, Kábold, Kismarton, Kőszeg, Ruszt, sous la direction de Tibor Grüll, István Monok et Péter Ötvös, Szeged, 1993, Adattár XVI-XVIII. századi szellemi mozgalmaink történetéhez, 18 (Documents sur l'histoire des mouvements intellectuels aux XVI^e-XVIII^e siècles, 18).
- BIBL. ZRINIANA *A Bibliotheca Zriniana története és állománya* (History and stock of the 1991 Bibliotheca Zriniana), par Gábor Hausner, Tibor Klaniczay, Sándor Iván Kovács, István Monok et Géza Orlovsky, Budapest 1991, Zrínyi-könyvtár IV.
- CSAPODI 1984 Csaba Csapodi, « Ungarische Bibliotheksgeschichte vom Mittelalter bis zum Frieden von Szatmár (1711) », *Gutenberg Jahrbuch*, 1984, 332-357.
- KLANICZAY 1985 Tibor Klaniczay, « Les intellectuels dans un pays sans universités (Hongrie: XVI^e siècle) », *Intellectuels français, intellectuels hongrois, XIII^e-XX^e siècles*

- cles*, publié sous la direction de Jacques Le Goff et Béla Köpeczi, Budapest-Paris, 1985, 99-109.
- KtF I *Magángyűjtemények Magyarországon, 1551-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques privées en Hongrie, 1551-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1981, Könyvtártörténeti Füzetek I (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, I).
- KtF II *Magángyűjtemények Nyugat-Magyarországon, 1555-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája*, (Bibliothèques privées en Hongrie de l'Ouest, 1555-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1982, Könyvtártörténeti Füzetek II (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, II).
- KtF III *Magángyűjtemények Magyarországon, 1545-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája*, (Bibliothèques privées en Hongrie, 1545-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de János Herner et István Monok, Szeged, 1983, Könyvtártörténeti Füzetek III (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, III).
- KtF IV *Magángyűjtemények a királyi Magyarországon és az Erdélyi fejedelemségben, 1533-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Les bibliothèques privées au Royaume de Hongrie et dans la Principauté de Transylvanie, 1533-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de János Herner et István Monok, Szeged, 1985, Könyvtártörténeti Füzetek IV (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, IV).
- KtF V *Magyarországi magángyűjtemények, 1561-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques privées en Hongrie, 1561-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok, Szeged, 1989, Könyvtártörténeti Füzetek V (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, V).
- KtF VI *Intézményi gyűjtemények 1535-1721, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques collectives en Hongrie, 1535-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de Gábor Farkas, István Monok et Noémi Németh, Szeged, 1989, Könyvtártörténeti Füzetek VI (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, VI).
- KtF VII *Intézményi- és magángyűjtemények Magyarországon 1722-1750, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques collectives et privées en Hongrie, 1551-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction d'István Monok et András Varga, Szeged, 1990, Könyvtártörténeti Füzetek VII (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, VII).
- KtF VIII *Intézményi- és magángyűjtemények Magyarországon 1530-1750, Könyvjegyzékek bibliográfiája* (Bibliothèques collectives et privées en Hongrie, 1551-1721, Bibliographie des listes de livres), sous la direction de Viliam Cicaj et István Monok, Szeged, 1994, Könyvtártörténeti Füzetek VIII (Cahiers d'Histoire de bibliothèques, VIII).
- MONOK 1993 *István Monok, Könyvkatalógusok és könyvjegyzékek Magyarországon 1526-1720, Forrástipológia, forráskritika, forráskiadás* (Catalogues de bibliothèque et listes de livres en Hongrie, 1526-1720, Typologie, critique et publication des sources), Szeged, 1993, Olvasmánytörténeti Dolgozatok, V (Études d'histoire de la lecture, V).

Annexe

Bibliothèques nobiliaires dont la liste intégrale ou un fragment de liste nous est parvenue

- 1553, Ferenc Zay, 80 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13,9-10.
 1560, György Perneszi, 62 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 12-13.
 1571-1588, Boldizsár Batthyány, 154 titres (45 titres français), ADATTÁR 11, 410-433.
 1573, Pál Meli, 5 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 17.
 1586, Szaniszló, Thurzó, 71 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 489-490.
 1588, Imre Forgách, 171 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 3-9.
 1600, Kristóf Soós, 6 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 59.
 1600, la famille Verancsics, 13 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 14, 60.
 1603, István Illésházy, 101 titres (1 titre français), ADATTÁR 11, 149-151.
 1604, Balázs Török, 93 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 153-156.
 1610, György Thurzó, 353 titres (4 titres français), ADATTÁR 11, 505-535.
 1613, Pál Radvánszky, 7 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 95.
 1616, Pál Gosztonyi, 113 titres (2 titres français), ADATTÁR 13, 101-104.
 1618, Mihály et Imre Czobor, 48 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR, 13, 104-105.
 1629, György Hofman, 39 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 124-126.
 1635, István Baracska, 80 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 201-204.
 1644, István Pálffy, 13 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 151.
 1645, Ferenc Máriaassy, 155 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 238-243.
 1647, György Majthényi, 102 titres (1 titre français), ADATTÁR 13, 154-157.
 1647-1648, Ferenc Máriaassy, 77 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 495-498.
 1650, la famille Berényi, 170 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 259-263.
 1651, Ferenc Révay, 313 titres (1 titre français), ADATTÁR 13, 157-164.
 1651-1656, Ádám Batthyány, 268 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 268-278.
 1652, Zsigmond Ádám Forgách, 132 titres (1 titre français), ADATTÁR 13, 164-170.
 1654, Pál Petróczy, 23 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13, 175-176.
 1657, Sándor Mikulich I., 99 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 11, 305-309.
 1657, Sándor Mikulich II., 126 titres (2 titres français), ADATTÁR 11, 537-542.
 1658-1660, la famille Rákóczi, 924 titres (21 titres français), István Harsányi, Budapest, 1917.
 1662, Miklós Zrínyi, 424 titres (13 titres français), ADATTÁR 13/2, 11-34., BIBL. ZRINIANA 1991, 107-459.
 1664, István Koháry, 5 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 36-37.
 1665, Ferenc Bónis, 39 titres (1 titre français), ADATTÁR 13/2, 39-40.
 1666, András Dobai Székely, 31 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 40-41.
 1667, Miklós Pázmány, 382 titres (25 titres français), ADATTÁR 13/2, 43-52.
 1670, Imre Balassa, 8 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 53-54.
 1671, István Csáky, 294 titres (il n'y a pas de titre français), ADATTÁR 13/2, 58-65.
 1671, Péter Zrínyi, 95 titres (7 titres français), ADATTÁR 13/2, 55-57., BIBL. ZRINIANA 1991, 573-579.
 1672-1678, Ferenc Nádasdy, 400 titres (1 titre français), ADATTÁR 13/2, 73-80., 101-107.

Français et Hongrois dans la campagne de 1663-1664

Au début de l'année 1664, Louis XIV fait remettre par son ambassadeur de Venise une somme de dix mille écus à Miklós Zrínyi, comme marque de son estime pour le héros de la "campagne d'hiver". Son entreprise couronnée d'un succès formidable, Zrínyi devient l'un des personnages connus de l'Europe entière, de tout le monde chrétien. Les félicitations des souverains et des hommes d'état se suivent: « Il a couru icy quelque bruit que le Roy d'Espagne luy envoioit la toison d'or ».¹

Pour ce qui concerne le cadeau du roi de France, il n'est pas coutume d'accepter de l'argent d'un souverain étranger. La même année, les officiers français, rentrant par Vienne de la campagne turque de Hongrie, après la bataille de Szentgotthárd, sont solennellement reçus dans la cour impériale.

*« C'était... un concert de louanges et de belles paroles. Et ce qui fut très curieux c'était que le trésor impérial, qui était vide, trouvait cent mille livres à offrir aux généraux français; et comme ils répondirent un peu fièrement qu'ils ne prenaient l'argent que du roi seul, les florins se métamorphosaient en diamants et bijoux ».*²

Ainsi l'envoi de Louis XIV est de toutes façons remarquable. Aussitôt Zrínyi écrit une lettre à l'Empereur lui rendant compte de l'estimation du roi de France, pour éviter tout soupçon.³

En automne 1663 le Reichstag prend une décision favorable pour une guerre offensive contre les Turcs. Bien que les relations commerciales de la France avec la Sublime Porte connaissent un long passé, et soient restées importantes, la France ne peut se retirer, sans perte de réputation considérable, d'une grande ligue européenne embrassant toutes les forces de la chrétienté.

La première réponse de Vienne à la décision du Reichstag donne lieu à une certaine consternation; selon des nouvelles datées de la ville impériale, en septembre:

¹ Pierre de Bonsy au Roi, le 13.6.1664 (Paris, Archives des Affaires Étrangères - Correspondance Politique): AAE CP Venise t. 84. fol. 321.

² Robert à Le Tellier, le 7.11.1664 (Budapest, Bibliothèque Nationale Széchényi - Départements des Manuscrits): OSZK Kézirattár - Fol. Gall. 75/1. fol. 144.

³ Fol. Gall. 75/1. fol. 71.

« Beaucoup de gens s'étonnent icy de ce qu'elle / Sa majesté Impériale Léopold / refuse les troupes que le Roy de France a fait offrir à Ratisbonne a Son Altesse l'Archiduc de Salzbourg. »⁴

La ligue chrétienne est organisée par l'Electeur de Mayence; des participants actifs en sont les princes protestants allemands, ainsi que la France de Louis XIV; les réserves de la cour impériale sont plus que compréhensibles. Vienne voudrait conserver la paix avec la Porte, presque à tout prix, justement à cause des aspirations conquérantes du roi de France et des questions menaçantes de l'héritage d'Espagne.

Pour Louis XIV, plus qu'une entreprise commune de la Chrétienté, les possibilités de la politique de l'Est sont intéressantes; tout allié éventuel contre les Habsbourg attire l'attention de Versailles. Or, les chefs de la noblesse hongroise doivent se rendre compte, au début des années 1660 au plus tard, que pour l'Empereur, roi de Hongrie, libérer le pays de l'occupant turc est devenu et restera désormais une question secondaire. Le mécontentement grandissant des Hongrois offre une possibilité favorable pour le roi de France, de créer un "parti" pour la défense de ses intérêts dans le dos de l'Empereur; la campagne projetée est à la fois une occasion à ne pas manquer pour prendre contact direct avec les seigneurs hongrois.

La présente étude tente de marquer quelques éléments de l'histoire des relations franco-hongroises des années 1663-1664, à partir des documents français. Ces pièces devraient prouver que Louis XIV avait pris en considération et l'activité et la personne de Miklós Zrínyi, dès le début de l'année 1663, pour un rôle éventuel dans sa politique de l'Est. À partir des dépêches de l'ambassadeur de Venise, aussi bien que des lettres de Zrínyi, on peut bien voir, pendant toute l'année 1664 le contact est continu entre la cour de Versailles et le seigneur hongrois.⁵

Au cours des recherches que j'ai poursuivies aux Archives des Affaires Étrangères et aux Archives de Guerre de Vincennes (AG), j'ai pu comparer les documents de ces collections avec celles des volumes de la correspondance politique (série Autriche, Hongrie, Pologne, Turquie, Venise), et avec les relations des officiers français.

Au printemps de 1663, Pierre de Bonsy, ambassadeur de Louis XIV à Venise, écrit:

« ... l'esprit hongrois se trouvera toujours très disposé contre l'Empereur quand il se verront appuyez et il n'y a que la peur qu'ils ont du Turc qui est plus grande que l'aversion pour l'Empereur qui les contienne, mais si on pourrait mettre dans l'esprit du prince de Transilvanie de pretendre a la couronne de hongrie et faire entrer les Suedois en Pomeranie, l'Empereur se trouveroit bien des affaires sur les bras en

⁴ Auteur inconnu de Vienne, le 6.9.1663 - Fol. Gall. 75/1. fol. 26.

⁵ J'ai étudié les pièces des volumes de la correspondance politique, et de la correspondance des officiers français des troupes subsidiaires de la campagne de 1664, trouvées dans une collection de copies de la Bibliothèque Nationale Széchényi, OSZK Kézirattár Fol. Gall. 75.I-II; ainsi que les documents publiés dans l'ouvrage de Valtazar Bogisić, *Acta coniurationem Petri a Zrinio et Francisci de Frankopan nec non Francisci Nádasdy illustrantia*. Zagrabia, 1888.

mesme temps, les hongrois se prevaudroient de la conjoncture... et Votre Majesté sans paroistre s'ouvreroit la porte a des succez de grande gloire. »⁶

« ... Il est certain que si leur Royaume n'estoit pas divisé ils ne choisiroient autre Roy que de leur nation et l'Empereur qui l'apréhende, ne songera jamais quand il pourroit a recouvrir la partie qu'il n'occupe pas pour ne prendre entierement le reste se consentant que cette frontiere serve de digue pour retenir la furie des Turcs esloigne de ses Etats hereditaires. Cette nation ne desire rien avec tant d'ardeur que la rupture de l'Empereur avec le Turc et neantmoins si on en veoit a la conclusion, Le Royaume ne se fieroit pas au Roy, et ne voudroit pas attirer dans son sien les forces des allemands, d'un autre coté l'Empereur qui ne peut faire la guerre au Turc qu'avec l'espée des hongrois, ne portera jamais a une resolution vigoureuse qu'il n'ait dompté les hongrois entierement et qu'il ne les ait mis en estat de ne plus inquieter, a qouy il a dessein de s'apliquer apres la conclusion de son traité avec le Turc, en tenant dans la Hongrie une armée de dix ou douze mille hommes pendant quelques années s'il n'est occupé ailleurs et cette pensée l'obligera au prejudice mesme de la Chrestienté de conserver avec soin l'amitié du Turc. On trouvera toujours les hongrois disposés... les encourageant a entreprendre quelque chose de considerable contre l'Empereur. Ils ont le venin dans le cœur contre luy. ...mais on ne peut pas faire grand fondement sur cette nation inconstante, sans discipline et aisées a mettre en fuite... Il sera assés difficile d'en trouver qui veuillent s'exposer sans adveu dans un pays rempli des trahisons. »⁷

Telles sont les circonstances lorsqu'en Hongrie, la campagne commencée au printemps 1663 par le Grand Vizir, Köprülü, commence à donner les résultats espérés.

Le Palatin, avec les autres dignités de la noblesse hongroise, ont beau presser la Cour à l'action pour une défense efficace, les commissaires de Vienne, même dans le camp de Belgrade de Köprülü, ne font que des propositions de paix. Les départements hongrois, désespérés de l'inactivité de la cour impériale, sont de plus en plus souvent tentés de se soumettre: en premier lieu au prince Apafi, qui suit avec prudence l'armée turque. Le Grand Vizir, sûr de lui, poursuit sa marche vers le Nord de la Hongrie, et le 16 août bloque la forteresse de Érsekújvár, place d'une grande importance stratégique. Lorsque Zrínyi, nommé, avec un retard considérable, haut commandant des forces hongroises, peut joindre les six à sept mille hommes de Montecuccoli, pour essayer ensemble de lever le siège, il est déjà trop tard. Les défenseurs de Érsekújvár rendent la forteresse; la cour impériale, et les habitants de Vienne, pris de panique, se sauvent; Léopold transmet son siège à Linz. Le conflit de Zrínyi et Montecuccoli n'en devient que plus ouvert: les soldats de l'armée impériale, sans ressources, non seulement ne défendent pas les habitants des villages contre les ravages des Turcs et des Tartares, mais, par leurs mises à sac, obligent les paysans à se sauver.

Zrínyi remporte quelques succès contre les Turcs près de Komárom; puis, le 27 novembre, il met en déroute les armées turques et tartares dans la province de la rivière

⁶ Pierre de Bonsy au Roi, le 21.4.1663. - AAE CP Venise t. 83. fol. 28-32.

⁷ Pierre de Bonsy à Lionne, le 21.4.1663. - AAE CP Venise t. 83. fol. 28-32.

de Mura. Son frère Péter gagne en même temps une bataille contre les Turcs près de Károlyváros. À la fin de l'année 1663 la conception de Köprülü a échoué: soumettre la Hongrie royale, placer le pays dans une dépendance semblable à celle de la Transylvanie, et déclarer le prince Apafi roi de Hongrie et vassal du Grand Seigneur, prévenant ainsi une offensive de la coalition européenne en formation, grâce aux victoires des frères Zrínyi.

À ce moment la guerre du printemps à venir paraît inévitable; la cour impériale est également obligée de se mettre en activité. Lionne, secrétaire d'Etat des Affaires Étrangères de Louis XIV, informe le 25 janvier de l'année suivante Pierre de Bony:

« Je donnay avant hier a Mr le comte de Strozzi la reponse du Roy sur la demande qu'il est venu faire de la part de l'Empereur de quelques assistances contre l'ennemy commun, ... je ne scaurois ... si ce brave cavalier se trouva plus satisfait ou plus épouventé de l'excès de magnanimité de nostre jeune monarque lorsque je lui déclaré de sa part que ... Sa Majesté envoie en Hongrie des le commencement de mars, ... un corps de six mil hommes effectifs... 4 000 homme de pied, et... 2 000 chevqux et que Sa Majesté payera a ses depens l'entretienement dudit corps tant dans sa route que pendant le service quil rendra toute cette campagne. »⁸

Jeucourt, l'agent français à Vienne, écrit le 13 février:

« La nouvelle reçue cet ordinaire du secours que le Roi a accordé... pour l'Empereur réjouit ici tout le monde, ... en sorte qu'il ne se parle ici que de la générosité de nostre Maistre, de la prompte expédition de la chose et de sa manière toute royalle en cette occasion. »⁹

En même temps, dans l'Est de la Hongrie, la reddition des forteresses continue:

« ... la garnison de Sekelhit en ayant chassé le gouverneur et les officiers faute de paye depuis 14 mois a remis au prince Apafi cette place importante... ce qui reste en Transylvanie et l'Hongrie superieure tout fort en bransle comme tout le reste en grand danger si les resolutions de Ratisbone ne concluent a un grand et prompt secours. »¹⁰

« Nouvelle arriva icy le 4. de ce mois que la garnison de Clausenbourg a l'exemple de celle de Zekalhit a remis aussy cette place au prince Abaffi aprez en avoir chassé par force les officiers. »¹¹

⁸ AAE CP Venise. t. 84. fol. 43-44.

⁹ Lettre de Jeucourt, le 13.2.1664. -Fol. Gall. 75/1. fol.58.

¹⁰ Lettre de Jeucourt, le 2.1.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 48-49.

¹¹ Lettre de Jeucourt, le 6.2.1664. -Fol. Gall. 75/1. fol. 54.

Le résident impérial fait savoir, depuis le camp de Belgrade, que la campagne suivante sera menée par le grand seigneur en personne; l'effectif de l'armée peut atteindre les 300 000 hommes.¹²

Après les succès de la fin de l'année précédente, dans les provinces du Sud, Zrínyi s'apprête à une nouvelle entreprise. Déjà le 2 janvier, Jeucourt écrit:

*« le comte d'Holach marchait avec toutes ses troupes à dessein de joindre le comte de Zrin pour une entreprise considerable qu'on ne devine point. »*¹³

*« le comte de Zrin qui tient tout en allarme vers Canise, y continue l'assemblée de ses troupes ordinaires auxquelles le comte Budiani doit s'estre joint, aussy bien le comte d'Holach... pour quelque dessein qu'on ne sait point ».*¹⁴

*« Le comte de Zrin met tout en épouvante chez les Infidelles le long de la Drave ou il doit avoir surpris quelques places dont est Babocz. On assure mesme qu'il ait assiégé Sigeth qui seroit une entreprise de haute importance a quoy on ajoute que dela il a detaché 5 000 chevaux qui ont marché jusqu'a Cinq-Eglises, d'ou il a envoyé 2 000 commandés par le général major du comte d'Holach pour brusler et ruiner un pont des Turcs a Essek... ce qu'on croit qu'il a heureusement executé et qui seroit un succes bien considerable. »*¹⁵

On *« le tient fort de plus de 20 000 hommes et que ses troupes se grossissent journellement des paysans voisins... Il y a lettre de Gratz du 9: qui assurent que le comte de Zrin a bruslé la longueur d'une demye lieue du pont d'Essek; pris et pillé Cinq-Eglises; et qu'il presse Sigeth... »*¹⁶

*« Le comte de Zrin qui a tout rempli les nouvelles depuis quelques semaines est enfin de retour chez lui avec ses troupes apres avoir entierement desolé le pays ou il apassé... mais sans la prise de Sigeth... ni mesme l'avoir attaquée; ... cette armée est retournée si chargée de butin que toujours ce succes seroit considerable s'il n'avoit pas couté la perte d'environ 400 hommes. »*¹⁷

Une relation datée d'Alep, le 12 avril, constate:

« ... toutes les gazettes d'Europe nous ont chanté les plus glorieux récits du monde, le comte de Serin joue beaucoup mieux son rolle les Turcs le craignent plus

¹² *Ibid.*

¹³ Fol. Gall. 75/1. fol. 48-49.

¹⁴ Jeucourt, le 16.1.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 50.

¹⁵ Jeucourt, le 6.2.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 54.

¹⁶ Jeucourt, le 13.2.1664. - Fol. Gall. 75/2. fol. 11.

¹⁷ Jeucourt, le 27.2.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 61.

que ne fon la peste, et je scay de ... bonne part que la porte n'epargnera rien pour le faire perir. »¹⁸

Après les succès de la campagne d'hiver, on peut à juste titre espérer la réalisation des projets, les forces chrétiennes étant renforcées d'autres troupes auxiliaires; et même avant l'arrivée de l'armée principale turque, on envisage la libération du Sud de la Transdanubie, et la reconquête de Kanizsa. La cause des troupes alliées semble mieux assurée; le subside est voté au Reichstag.

« La nouvelle receue de ratisbonne de l'entiere resolution pour le secours contre les Turcs donne beaucoup de joye ici ».¹⁹

Au début du mois d'avril, M. de Lumbres, envoyé français à Varsovie, transmet la nouvelle de Vienne et Ratisbonne,

« que le pape envoie une Bulle contenant la permission d'aliener le quart des biens ecclésiastiques qui sont dans les Etats de l'Empereur pour les deniers en provenance estre employer en la guerre contre la Porte, ce que l'on croit devoir porter plus de 20 millions d'or et que le Roy d'Espagne leur a fit encore remettre un million d'or ».²⁰

Mais à la fin du mois d'avril, Jeucourt mande à Le Tellier, secrétaire d'Etat de Guerre:

« Ceux / les soldats / d'Italie font esperer aussy peu de secours du pape les soldats se sauvants par troupes de telle sorte qu'on le dit deia fort diminué. »²¹

« Le cadet du comte de Zrin qui doit incessamment partir pour se rendre auprez de son frere a ordre de faire en sorte que M.es les venetiens fournissent 6 000 hommes du coté de Friul pour les ioindre a quelques troupes crauattes. »²²

Louis XIV nomme au commandement des troupes auxiliaires le comte Coligny-Saligny et le général La Feuillade.²³ Dans l'ordre donné à Coligny le roi met un accent particulier sur la discipline du passage; l'instruction précise les détails des ressources des troupes, ainsi que leur composition par compagnie et par province.²⁴

¹⁸ AAE CP Turquie t.7. fol. 129-131.

¹⁹ Fol. Gall. 75/1. fol. 52-53.

²⁰ Relation de M. de Lumbres, le 4.4.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 100-102.

²¹ Lettre de Jeucourt à Le Tellier, le 25.4.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 69-70.

²² Jeucourt, le 7.5.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 73.

²³ AG A1 189. fol. 1.

²⁴ AG A1 189. fol. 23-26., 26-41.

« Sa Majesté désire que ses troupes vivent dans... la discipline requise, ... ordonne... user de la dernière severité envers ceux qui commetront quelque violence ou desordre. »²⁵

En Hongrie, la campagne est déjà commencée.

« Le comte de Souches marche maintenant en haute Hongrie pour donner ce semble de l'occupation aux Turcs en facilitant par une diversion l'entreprise de Canise dont on parle icy si hautement que personne n'en doute. ... On croit que les generaux qui sont a Ratisbonne, apparemment pour l'établissement des desseins de la campagne, ne tarderont pas s'en partir. Le comte de Montecuculi pour icy et les comte d'Holache et de Strozzi pour Stirie pour y joindre le comte de Zrin, qu'on dit de tenir avec le comte Budiany les avenues de canise gardées en les attendant et suivant la créance commune, le secours qui vient de la part du Roy, pour attaquer tous ensemble cette place. »²⁶

À ces nouvelles, Jeucourt ajoute le 9 avril:

« Toutes les lettres de Graz marquent l'entreprise de Canise par le Comte de Zerlin toute certaine et qu'outre l'artillerie et provisions de toutes choses qu'on y voiture incessamment, les troupes qui vont en Stirie et carinthie ont ordre de marcher à ce dessein, pour lequel on a moins d'esperance à cause de la grandeur de l'entreprise que de crainte pour un succès contraire dont les conséquences seront grandes. »²⁷

Mais, une semaine plus tard:

« L'entreprise de Canise ... se ralentit si fort par le flegme ordinaire de ces gents-ci et leur peu de résolution pour toute sorte d'executions, qu'on n'en croit plus rien, d'autant plus que la saison s'avance trop pour espérer de pouvoir prevenir les forces des ennemis »,²⁸

« il n'y a plus à douter du siège de Canise d'ou j'ai lettres du 6 de ce mois qui me marquent que les Comtes d'holac et Strozzi conduisent les attaques pendant que le comte de Zrin avec sa cavallerie bat l'estrade dans le pays des ennemis pour les observer et les empêcher tant qu'il pourra de secourir cette place qui ne paraît plus imprenable aux nôtres qui la poussent de bel air. »²⁹

Vers la fin du mois, les difficultés grandissent:

²⁵ AG A1 189. - passim.

²⁶ Lettre de Jeucourt, le 2.4.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 66.

²⁷ Fol. Gall. 75/1. fol. 67.

²⁸ Lettre de Jeucourt, le 16.4.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 68.

²⁹ Jeucourt, le 14.5.1664. Fol. Gall. 75/1. fol. 74.

« Nostre canon ne nous sert presque de rien parceque de quatre pieces de 24 qu'on nous a emenez il n'y en a que deux qui sont bons. »³⁰

« ...les approches des comtes de Serin et Strozzi ont esté plus lentement poussées, et seulement depuis huit jours ils en sentent les difficultez. Ils ont esté un peu maltraitez des Turcs le 21 de ce mois... Neantmoins avec tout cela il y a lieu d'esperer que dans vingt iours la place sera prise au cas que la grande armée nous les donne, que si l'on vouloit estre aussi diligent de faire ioindre les troupes de Montecucli avec les munitions dont nous avons besoin assurément que l'affront en demeureroit aux Turcs. »³¹

Le 28 mai, on apprend que le Grand Vizir a quitté Eszék, et poursuit son chemin vers Kanizsa.³² Le 3 juin, le Sieur Bardleben, comissaire des armées alliées allemande:

« Nous avons commencé avanthier a lever le siege de Canize... nous sommes presentement logez a une lieue du nouveau fort de Serin... si l'ennemy se fut advisé... il nous auroit fermé toutes les avenues par ou nous recevions nos vivres, et nous auroit contraints de nous retirer de devant la place avec beaucoup de dommage, et possibles avec une perte tres considerable. »

« Nous attendons avec la plus grande impatience du monde les troupes de l'Empereur et celles du Roy d'autant que si elles nous ioignent bientost, nous n'appre-henderons plus tant l'Armée des ennemys quoy qu'elle consiste en 200 000 hommes ... ils ont beaucoup d'artillerie, et qu'ils en attendent encore d'autres et que lorsqu'elle sera arrivée ils ne tarderont plus a attaquer de vive force le Fort de Serin. »³³

« L'on y attend nos troupes comme les Juifs font le Messie... M. le Comte de Zerlin ... adit que si messieurs les français ne venaient bientot... sa place estait en danger d'être perdue. »³⁴

Coligny, arrivant le 1^{er} juillet près de Vienne, écrit:

« Il court un bruit que l'Empereur a ordonné a ses generaux de donner bataille aux Turcs pour les chasser de devant le fort de Serin, je ne fais nul doubte qu'estants dans un pays que le Comte de Serin a sacagé l'hyver par ses courses, et cette campagne par le siege de Canise, l'armée des Turcs ne pastisse extremement dans ce poste la - particulièrement pour les fourages, et je suis persuadé qu'elle s'y ruinera mesme si

³⁰ Lettre de Hohenlohe, le 27.5.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 116-117.

³¹ Fol. Gall. 75/1. fol. 114-115.

³² Jeucourt, le 28.5.1664. - Fol. Gall. 75/2. fol. 29-30.

³³ Fol. Gall. 75/2. fol. 31-32.

³⁴ Robert, le 24.6.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 119.

cela dure encore dix ou douze jours, mais de croire que les impériaux veulent hasarder une bataille contre les troupes aguerries avec des troupes qui ne le sont gueres (car vous sçavez les temps qu'il y a que la paix est en Allemagne) c'est ce qui n'entre pas facilement dans l'esprit. »³⁵

« Je vous manday... la prise de Zerinwar... la garnison qui estoit dedans s'est tres mal deffendue... Cela donne suiet aux Hongrois qui sont tres mal affectionnez aux Allemands de les blasmer comme des laches. »³⁶

« J'ay parlé aujourd'huy a un gentilhomme de mons. le Comte de Serin... m'a fait connoistre... que l'Empereur est tres aise de la perte du comte de Serin et qu'il y a contribué de tous son possible, que les hongrois et les allemands ont une grande aversion les uns pour les autres. Et qu'en fin les choses sont en un estat tel que le prince de Lobcowitz chef du Conseil de guerre de l'Empereur a dit a un homme de condition qu'il n'y avait plus que le Roy qui pust retablir leur affaire en Allemagne. »³⁷

« ... il y en a de reste de savoir que les Chrétiens ont fait cette perte a la vue d'une armée considérable et d'une maniere honteuse au souvenir... Le Comte de Zrin... veut entierement renoncer au généralat des hongrois et Croates plutost que de n'estre pas secondé ou plutost contrecarré dans le tems propre a faire quelque chose; ... sa desunion avec M. Montecuculi a été suivant... d'un grand prejudice au reste. »³⁸

« Les Turcs sont toujours sur la riviere de Muher qu'ils font mine de vouloir passer aquoy les troupes de l'Empereur, de l'Empire des Alliez et des hongrois s'oposent vigoureusement, cette perte du fort Serin leur a beaucoup osté le courage, chacun espere que l'arrivée de celles du Roy pourra les rassurer un peu »,

écrit Gravel de Ratisbonne, le 17 juillet.³⁹

Quelques jours plus tard, Coligny trouve une situation déplorable:

« Nous avons amené nos troupes en ce pays au meilleur estat qu'on eust jamais pu esperer, mais nous allons joindre une armée qui est disparüe, et qui n'a plus que le nom, nous composerons tout seulz le Corps des alliez. »⁴⁰

« Il ne s'est jamais rien veu de plus beau que notre armée, c'est dommage que nous n'ayons seulement quinze mil hommes nous serions en estat de tout entrepren-

³⁵ AG A1 190. fol. 125-126.

³⁶ Bardleben, le 4.7.1664. - Fol. Gall. 75/2. fol. 53.

³⁷ Relation de Coligny, le 8.7.1664. -AG A1 190. fol.148.

³⁸ Jeucourt à Le Tellier, le 16.7.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 80-82.

³⁹ AG A1 190. fol. 160.

⁴⁰ Lettre de Coligny, le 21.7.1664. - AG A1 190. fol. 161.

dre... c'est une pitié de voir les troupes des alliez, de l'Empereur et de l'Empire, auprez des notres. »⁴¹

Le 30 juillet, c'est déjà la bataille qui commence:

« ... tout presentement le Canon Turc donne dans mon camp, ... je ne doute point que les Turcs ne tentent fortement le passage de la riviere de Raab, peut estre mesme dez aujourd'hui, Dieu nous en donne un bon succez. »⁴²

Le 1^{er} août, après la victoire remportée:

« Nous avons aujourd'hui pu voir deux choses fort opposées: la valeur des Français et la poltronnerie de ces troupes-ci. Aujourd'hui les Français ont sauvé l'Empire... Tous les Turcs que nous avons défaits aujourd'hui avoient chacun une tête d'Allemand pendue à leur ceinture; mais ils les ont bien payées et jamais je n'ai vu un si grand désordre que celui qui a été parmi ces gens-la, ni un si grand massacre en si peu de temps. »⁴³, écrit Coligny.

Dans ses Mémoires, plus tard, il rend justice aux troupes impériales:

« Les troupes de l'Empereur / celles de Montecuculi / doivent être exceptées du nombre des méchantes, car elles étaient fort bonnes; mais l'armée de l'Empire / celle du margrave de Bade / ne valoit rien, et celle de l'Alliance ne consistoit qu'en celle de France, car le reste étoit entierement ruinée. »⁴⁴

« Les Turcs ... sont venus en ce lieu cy qui est proche Saint-Gothard et sur la mesme riviere de Raab pour tenter... le passage, ... ou il y eut un fort rude combat... les Turcs... passerent d'abord la riviere avec assez de facilité et repousserent les Allemands qui plierent et s'enfuirent d'abord, en sorte que ... les Turcs passerent en fort peu de temps douze à quinze mille hommes en deça de l'eau de nostre costé ce qui eust causé la déroute et la défaite entière de l'armée impérialle sans nostre infanterie et cavallerie française... Après un combat fort opiniâtre et fort long... [les Français] non seulement empêcherent les Turcs de pousser plus outre la victoire qu'ils croyoient déjà à eux... et les obligerent de repasser l'eau les repoussant avec tant de chaleur que se précipiterent les uns sur les autres dans la riviere pour se sauver dont il s'ensuit qu'il s'en noya une infinité et nos Français... passerent eux-même la riviere les poursuivaient toujours, s'emparerent du poste qu'ils occupaient sur le bord de l'eau de l'autre costé et les obligerent de se retirer dans les hauteurs ou est leur camp...

⁴¹ AG A1 190. fol. 162-163.

⁴² AG A1 190. fol. 164.

⁴³ 1.8.1664 - Fol. Gall. 75/1. fol. 198.

⁴⁴ Mémoires de Coligny. - Paris - 1844. p. 99.

toute la gloire en demeure a nos troupes françaises et les Allemands ne nous la disputent point du tout »,

mande l'intendant Robert à Le Tellier.⁴⁵

Montecuccoli lui-même reconnaît les mérites des Français:

« mais sur tout on doit la louange de cet heureux succes au deux généraux françois Mrs de Coligni et de la Feuillade le premier s'estant posté partout pour donner aux siens les ordres nécessaires pour charger l'ennemy et le dernier qui commandoit la cavallerie ayant mis pied à terre pour assister l'infanterie qui a fait des mieux. »⁴⁶

L'ambassadeur français de Venise, et celui de Varsovie, rendent compte dans les mêmes termes enthousiastes de la grandeur du Roi, et de la gloire des troupes de Coligny.⁴⁷

« Les copies des lettres... font voir tant de générosité et tant de bonne conduite de nos françois dans le dernier combat, qui s'est donné en Hongrie contre les Turcs, que nostre Nation en reçoit un grand accroissement de gloire. »⁴⁸

« On attribue icy toute la gloire aux troupes de Vostre Majesté de la derniere victoire remportée sur les Turcs au passage de la riviere de Raab, et la Republique tient qu'elles seules ont sauvé l'Empire, puisque sans leur courage, Montecucoli se retiroit et couroit grande risque de perdre toute son armée, et pour conséquence la seule deffense de l'Empire... »⁴⁹

À la fin du mois d'août, Coligny fait savoir:

« ... Montecucoli a esté déclaré général des troupes de l'Empereur et commandera a tous les autres generaux - il en faisoit bien la fonction, mais il n'en avoit pas le titre, c'est l'affaire de St. Gothart qui luy a procuré cet avantage, et quand il parle aux françois il leur dit qu'il tient la vie et l'honneur d'eux, je ne scais s'il dit ailleurs la mesme chose, c'est un italien bien deniaisé. »⁵⁰

La grande bataille gagnée, tout le monde s'attend à une suite. Mais au lieu de cela:

⁴⁵ 2.8.1664 - Fol. Gall. 75/1. fol. 134-138.

⁴⁶ Rapport de Montecuccoli, le 2.8.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 127-130.

⁴⁷ M. de Lumbres, le 22.8.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 221-222.

⁴⁸ M. de Lumbres, le 2.9.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 238.

⁴⁹ Pierre de Bonsy, le 16.8.1664. - AAE CP Venise t. 85. fol. 80.

⁵⁰ Coligny, le 23.8.1664. - AG A1 190. fol. 230.

« ... L'on nous fait marcher ou séjourner sans nous en dire jamais les raisons et sans nous donner jamais la moindre part des desseins... »⁵¹

« Il y a eu un des généraux de l'Empire qui a donné son avis par écrit; cet avis portait qu'il serait bon de gagner une grande bataille ou de prendre une place considérable, mais que le plus sur était, d'attendre jusqu'au mois de mai. Chacun a été gaillardement de son avis, car il faudrait être bien Allemand pour ne pas connaître que ce serait une bonne chose de gagner une bataille ou de prendre une grande place; mais c'est la difficulté d'y pouvoir parvenir. »⁵²

« Monsieur de Montecucoli fait tous les jours des propositions élevées jusqu'au ciel, comme d'aller donner bataille au Turc et d'autres choses semblables, et quand ce vient aux moyens d'exécuter tout cela, c'est de lui mesme que viennent toutes les impossibilités, son dessein pourtant étant toujours de nous faire donner dans le panneau et de faire paraître à la cour de l'Empereur qu'il ne tient qu'aux Français qu'on ne donne bataille. C'est un des plus artificieux esprits que j'aie jamais connus. mais nous, qui avons découvert ses menées et ses fourberies, lui mettons tout et si souvent le marché à la main qu'il faut, de par tous diables, qu'il confesse que c'est lui qui ne peut et ne veut rien faire. »⁵³

« Nous lui prêchons tous les jours que ce n'est pas a nous a savoir ce qu'ils perdront ou ce qu'ils gagneront a une bataille; que quand le roi aura perdu ce qu'il a à perdre de troupes en Hongrie, il en aurait grand regret, mais que cela n'ébranlerait pas sa couronne et qu'ainsi il ne faut point qu'il nous vienne faire tous les jours des rodomontades et nous charger de ce qu'il n'entreprend rien et qu'on nous donne du pain, nous sommes prêts à marcher. Cela l'embarrasse beaucoup. »⁵⁴

Le commissaire de l'Empereur et le grand vizir avaient signé déjà le 10 août le traité de paix à Vasvár. Dès que la nouvelle vient au jour, la consternation est générale:

« Quoy que l'on ayt publié de tous costés une cessation d'armes entre les Chrétiens et les Turcs, le bruit court toutefois icy que l'Archevesque de Presbourg a escrit aux comtes de Zerín, Bathiany et nadasdi que l'on ne devoit pas faire un grand fondement sur cette armistice: Mais plustost se preparer a resister aux ennemys: veu que les Hongrois tant de deça que dela le Danube exerçoient contre eux toute sorte d'hostilités. Nous verrons ce qui en arrivera et si les Turcs n'auront point recours au droit du talion; s'ils ne romperont point la paix, ou s'ils ne remettront point à un temps qui leur sera plus favorable a en tirer la raison. L'on appréhende toujours de plus en plus à cette Cour que le Résident Reininger n'ayt un peu précipité la conclusion de la

⁵¹ Robert, le 18.8.1664. - AG A1 190. fol. 221.

⁵² Coligny à Le Tellier, le 26.8.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 200.

⁵³ Coligny à Gravel, le 29.9.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 201.

⁵⁴ Lettre de Coligny à Le Tellier, le 30.9.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 201.

paix, veuque son secrétaire et Pazoldo son adjoint escrivent que l'armée des Turcs estoit dans la derniere misere, que les janissaires et les Spahis avoient menacé le grand Vizir de la hâcher en morceaux sil les laissoit davantage dans le miserable estat ou ils se trouvoient, et sil ne faisait pas la paix. ... Le Résident s'excuse sur ce qu'il dit avoir eu des ordres expres et un pouvoir spécial d'accorder les conditions: Mais il est certain qu'il aurait bien pu mieux mesnager les intérets de l'Empereur qu'il n'a pas fait. »⁵⁵

Le chevalier de Grémonville, ambassadeur français à Vienne depuis peu, écrit:

« Les Hongrois crient fort contre cette paix, disant que l'Empereur leur a mis les fers aux pieds dans le temps qu'il avait la plus belle occasion d'établir la sureté du Royaume. »⁵⁶

À Varsovie, courent des bruits selon lesquels l'Empereur s'attribue le mérite du traité de paix,

« Il parle de ce traité, comme ... fort avantageux a toute la Chrestienté, et lequel d'ailleurs il estoit obligé de faire pour n'estre point secourus des Princes Chrestiens. ... cela ne se peut dire généralement de tous les Princes Chrestiens apres le secours que le Roy nostre maistre luy a envoyé qui a esté le plus qu'il n'esperoit et que toute l'Europe avoue avoir esté la principale cause des victoires remportées sur les Turcs. »⁵⁷

« Tout le monde est scandalisé de cette paix cy qui n'a esté communiqué a personne - et les hongrois font ce qu'ils peuvent pour la rompre, par les courses qu'ils continuent de faire sur les Turcs qui ne sont pas gens a demeurer en reste. »⁵⁸

En Hongrie, la sympathie désormais témoignée aux Français est celle des éventuels alliés. Lors d'une réception solennelle, les seigneurs hongrois expriment leurs sentiments de reconnaissance et d'hommage.

« ... apres le conseil il fut question de disner, je me trouway vis a vis du festinant qui estoit un bon et ancien archeveque de presbourg, qui but et rebut tant a la santé des françois qui 'posueront animam suam profratribus suis', que quoyque goutteux et impotent de tous ses membres, il fit quitter le Déz a tout le monde... il me dit vingt fois 'excelentissime domine nemo animam suam dat pro fratribus suis et tamen vos illustrissime et generosissime gallii fecistis hoc et dedistis animas vestras pro conservacione hungariae vivat et semper vivat rex invectissimus gallorum qui est conservator noster'. Il me dit mille belles choses a la louange du Roy que je ne scaurois vous redire

⁵⁵ Auteur inconnu, Vienne, le 12.10.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 212-213.

⁵⁶ Grémonville au Roi, le 18.10.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 214.

⁵⁷ M. de Lumbres, le 27.10.1664. - AAE CP Pologne t. 19. fol. 285.

⁵⁸ Lettre de Coligny, le 26.10.1664. - AG A1 190. fol. 376.

parceque je ne les entendois pas trop bien moy mesme, et que je suis un meschant Latin, cet archevesque est fort puissant en hongrie. »⁵⁹

« Monseigneur... je ne sçais pas si vous estes informé de la retraite de M. le Comte de Serin, ... l'Empereur luy ayant ordoné de se retirer chez luy, ... lon dit qu'on luy a donné cet ordre a cause de bons accueils et grandes civilitez quil rendoit a tous les françois blessez qui s'estoient retirez en cette ville. »⁶⁰ écrit Robert au début de septembre.

Depuis le début de l'année, le contact entre Louis XIV et les frères Zrínyi est maintenu. Remerciant le Roi de son cadeau, Miklós Zrínyi demande à l'ambassadeur de lui donner conseil sur la manière dont il pourrait exprimer sa gratitude envers Louis XIV.⁶¹

« La pensée généreuse... en faveur de M. le Comte Nicolo de Zerín, est assurément digne de sa Roiale magnificence et capable d'animer de plus en plus ce brave capitaine a signaler sa valeur pour la deffense de la chrestienté. Il est presentement en Hongrie, ... et on y seroit fort disposé a luy en offrir la couronne, sil la vouloit accepter. »⁶²

Quelque temps après l'arrivée du cadeau du roi, Péter Zrínyi s'adresse dans une lettre au souverain français, pour lui offrir leurs services. Louis XIV ne répond qu'à la fin du mois de juillet:

« J'ay bien voulu vous tesmoigner... que comme personne n'estime plus que moy le mérite et la valeur de deux si braves et si illustres cavaliers qui signalent tous les jours leurs pieté et leur zele pour la desfence de la Chrestienté par des actions memorables; j'ambrasseray touiours avec grand plaisir toutes les occasions de vous donner a l'un et a l'autre des marques de ma bienveillance. »⁶³

La correspondance se poursuit pendant toute l'année. Aux mois d'août et de septembre, Pierre de Bonsy signale plusieurs lettres de Miklós Zrínyi.⁶⁴

« ...ils estoient resolu de se mettre sous la protection de Votre Majesté... Ils se considerent entierement exposez a la jalousie de la cour de Vienne et se croyent capables de susciter quelque révolution dans la Hongrie au prejudice de l'Empereur,

⁵⁹ Lettre de Coligny, le 5.9.1664. - AG A1 190. fol. 268.

⁶⁰ Rapport de Robert, le 2.9.1664. - AG A1 190. fol. 267.

⁶¹ Bogisić, nr. CCLXXIII; CCLXXIV; CCLXXV - p. 227-229.

⁶² Pierre de Bonsy au Roi, le 26.1.1664 - AAE CP Venise t. 84. fol. 45.

⁶³ Lettre de Louis XIV, le 25.7.1664. - AAE CP Hongrie t. 2. fol. 71.

⁶⁴ Lettres de Pierre de Bonsy au Roi et à Lionne, le 9.8.1664; le 23.8.1664; le 6.9.1664; le 13.9.1664; - AAE CP Venise t. 85. fol. 68; fol. 87; fol. 112; fol. 122.

par la disposition qu'ils voyent dans l'esprit de toute la noblesse mescontente et dembrasser toutes les ouvertures de nouveauté qui se presenteront pour changer de Roy. ... Si Vostre Majesté les juge dignes de ses bonnes graces et capable de luy rendre quelque service ils s'engageront par un traité secret avec Vostre Majesté... pour donner des preuves assurées de leur fidélité ils envoyeroient leur fils uniques auprez de Vostre Majesté si elle l'agreoit... J'ay creu de ne devoir pas rebuter la pensée de ces Messieurs... estant persuadé que l'on pourroit se prevaloir du degoust qu'ils ont de l'Empereur pour les gagner a executer dans le temps qu'on jugeroit a propos ce qui ne seroit pas moins honteux que prejudiciable a la maison d'autriche si on luy ostoit la couronne de Hongrie à quy on trouvera les hongrois toujours disposez quand ils se croiront appuyez de Vostre Majesté. »⁶⁵

La réponse du roi est datée du 17 octobre:

« S.M. considerant... l'engagement ou se trouoit l'Empereur de soustenir les armes a la main les interets de la Chrestienté contre l'ennemy commun, ne jugea pas conuenable ni honneste d'entendre a de pareilles ouuertures... Auiourd'hui que les affaires publiques ont pris une face toute differante par la conclusion preceptitées de la paix de l'Empereur avec la Porte, S.M. croit aussi deuoir changer de sentiment, et considerans que l'Empereur assisté puissamment comme il estoit de tous les Etats de l'empire et de Sa Majesté même et dans la conioncture d'ailleurs d'une bataille gagnée qui auoit reduit l'ennemy a ne pouuoir plus que de perdre dans la continuation de la guerre, ne peut auoir eu dautre plus pressant motif de faire une paix sans necessite aucune et a des conditions honteuses, que celui de se mettre en estat de causer des embarras a S.M.... Sadite Majesté croit aussi que sans auoir en effect aucun mauuais desseing contre l'Empereur nyintention de luy nuire, s'il n'est le premier a luy en donner le sujet, la prudence et la bonne politique veulent et l'honestete mesme qui se doit garder enuers proches parens et bons amys, ne le deffend pas que Sadite Majesté se mette de son coste a l'estat de repousser et d'arrester, par des moyens indirects, les prejudices que d'autres contre toute - raison lui voudroient causer en ses interets. Sadite majesté veut donc bien a present entendre a la proposition des dits Contes de Serin de les engager a son service, aux conditions dont ils se sont expliqués... Et qu'afin que ce qui se passera et se pourra conclure demeure toujours dans un secret impenetrable, Sa Majesté ... voudra qu'ils envoient a Venise une personne de leurs entiere confiance... Le principal obiect... c'est d'engager lesdits Comtes a exciter des troubles et des revolutions dans la Hongrie par le moyen des chrestiens mescontents du gouvernement de la Cour de Vienne, toujours neantmoins a l'exclusion des turcs que la pieté de S.M. ne lui permettra jamais vouloir mesler en quelque façon que ce soit dans cette affaire et cela seulement afinque si l'Empereur se porte un jour a causer des embarras au Roy, S.M. ayt un moyen en main de luy en faire perdre l'envie de les occasioner en donnant de l'occupation a ses armes dans ses propres Estats... tout ce qui peut regarder l'establissement d'un parti formé en Hongrie contre

⁶⁵ Pierre de Bonsy au Roi, le 27.9.1664. - AAE CP Venise t. 85. fol. 150-153.

l'Empereur que S.M. put faire agir a point nommé, dans le cas d'une nécessité pressante ou l'Empereur l'y obligerait par sa conduite. »⁶⁶

Les négociations se poursuivent, toujours à Venise; le prochain compte-rendu est du 15 novembre, et émane de Pierre de Bonsy:

« ... leur dessein seroit de se mettre entierement sous sa protection et de procurer par la la liberté au Royaume de Hongrie qu'ils estiment tres dispose a eslire un Roy... et tout a fait perdu et esclave s'il reste sous la domination de l'Empereur... ils manquent d'argent et qu'ils seroit necessaire que les dites Comtes fissent quelque levée de troupes en Croatie pour pouvoir les employer et receussent de V.M. l'assistance entiere pour les maintenir, et quelque effet aussy de sa libéralité pour eux-mesme, les despences et les pertes qu'ils ont faites sans aucune recompense de l'Empereur les ayant ruinez et endettez sans quoy ils ne demanderoient rien a V.M.... La description... tombe ensuite sur l'appuy que le Royaume de Hongrie cherche pour jouir de ses privileges, et que lesdits Comtes voyant leur ruine, celle de leur patrie et de leurs enfans assuré, puisque l'Empereur nonseulement les abandonne et accable d'Injustices mais encor leur lie les mains et leur oste le moyen de faire paroistre leur valeur. Ils cherchent a servir leur patrie, et la chrestienté sans dessein d'aucune trahison ny meschante action mais au contraire par des voyes qui soient louées de tout le monde repétant touiours que si le Royaume de Hongrie demeure a l'Empereur, ils sont perdus. ... les Comtes de Serin voudroient faire eslire V.M. roy de Hongrie, faire changer la face des affaires et servir V.M. en tout ce qu'elle voudrait. »⁶⁷

Au même moment, un jeune noble hongrois, Miklós Bethlen, arrive à Vienne, et cherche contact avec le chevalier de Grémonville:

« Il y a trois jours que le sieur Betlen arriva de Transylvanie, et... me vint voir le soir mesme, ... il estoit parti de son pays le 1er septembere, ou l'on ne sait point encore la paix pour venir trouver le Comte de serin a dessein d'apprendre auprez de lui la guerre comme pour remarquer la disposition des affaires de Hongrie... il avait vu le Sieur Vitnyédy... qui lui avait appris les mecontentemens que son maitre [Zrínyi] recevoit de l'Empereur et le dessein qu'il avait de s'en venger dans la premiere occasion favorable, qu'il ne pouvait consentir aux conditions de la paix non plus que la meilleure partie des Seigneurs de Hongrie, ... étant parti ce matin pour se rendre en diligence a Ciatourme m'ayant laissé un chiffre pour m'crire plus surement, ... il me dit que l'Évesque de Presbourg lui avait juré qu'il se laisserait plutot écorcher que de consentir a la paix. Pour le palatin de Hongrie il l'a vu dans des sentiemens de laisser faire la fortune, et de ne se déclarer jusques a ce qu'on ait lu les dispositions de la diete. Elle a été intimée a Presbourg pour le vingt-cinq de ce mois... Il y a eu diverses particulieres assemblées dans le pays dans lesquelles on a parlé de ne point

⁶⁶ Lionne à Bonsy, le 17.10.1664 - Venise t. 85. - citée par Bogisić, nr. CCLXXXV. p. 241-244.

⁶⁷ Pierre de Bonsy au Roi - AAE CP Venise t. 85. fol. 227-235.

recevoir les conditions de la paix de faire plutôt la guerre au Grand Seigneur et à l'Empereur afin de les obtenir plus avantageuses pour la sûreté de leur religion et liberté; et lorsque je vis la dernière fois le Comte de porcia... il me dit qu'ils [les Hongrois] étaient des inconstants qui ne savaient ce qu'ils voulaient qu'ils avaient engagé la guerre qu'étant déclarée ils ne l'avoient plus voulu faire et la voulaient à présent que la paix était faite... Enfin toute l'application de l'Empereur est d'établir par la force un Gouvernement plus absolu dans la Hongrie... on diffère tous les jours la distribution des quartiers d'hiver, parce qu'on est bien aise que les troupes demeurent dans ce royaume pour empêcher les cabales, qui s'y préparent... L'Ambassadeur de Venise m'a dit d'attendre ici le Comte de Serin, que pour le persuader de se mettre à la tête des Hongrois en le flattant de se faire élire leur Roy pour tâcher par ce moyen d'obliger les Turcs à renvoyer les corps d'avance dans ces frontières... Il me dit que le comte Serin lui avait promis de venir icy dans cinq ou six jours, mais lui avait recommandé surtout que leur abonnement fut secret. J'ai été bien aise de ce rencontre puisqu'il sert au dessein commun. »⁶⁸

« Les Hongrois ayant refusé de se rendre ici le mois passé, l'Empereur... trouvait plus à propos de faire une assemblée à Vienne, à laquelle ils ont consenti de n'avoir aucune autorité de rien conclure et d'écouter seulement ce qu'on leur voudrait proposer... il n'y a que le Comte de Serin qui pourrait faire beaucoup par la réputation qu'il s'est acquise par l'amitié qu'il a avec l'Évêque de Strigonie, le plus accrédité dans le pays et le plus capable d'y faire une faction. Mais d'autre côté le Comte Serin n'est point aimé des principaux seigneurs et n'a pour amis que les protestants parmi lesquels il n'y a que la basse noblesse... Il est certain que tout le pays est un sous-levement, le Comte de Serin et l'Évêque de Strigonie sont en pleins de haine et de vengeance et les seuls qui ont plus de moyens de s'en bien servir... C'est sur ce fondement ce me semble qu'on doit travailler pour nourrir la défiance et empêcher l'établissement de l'autorité. »⁶⁹

« On attend de moment à autre le Comte de Serin, l'Évêque de Strigonie et le Palatin de Hongrie, comme tous les Seigneurs qui doivent assister à l'Assemblée ».⁷⁰

Zrínyi veut partir pour Vienne le 19 novembre. Le 18, à la partie de chasse fatale, ce n'est pas seulement sa vie, mais aussi toute une période de l'histoire hongroise qui s'achève...

⁶⁸ Grémonville au Roi, le 6.11.1664. - Fol. Gall. 75/1. fol. 217-220.

⁶⁹ Grémonville, le 13.11.1664.- Fol. Gall. 75/1. fol. 221-222.

⁷⁰ Grémonville, le 23.11.1664. Fol. Gall. 75/1. fol. 224.

**”Pro Christo et contra inimicos ejus”
(Buda, 1686)
Document**

La pièce que nous allons publier (*Lettres patentes de Comte de Saint-Empire accordées aux comtes de Maigret par l'Empereur Léopold, le 23 avril 1687*) est un document particulièrement intéressant de l'histoire de Hongrie de la fin du XVII^e siècle; un témoignage qui présente l'événement tant attendu par les Hongrois et par toute l'Europe chrétienne depuis près d'un siècle et demi: la reprise de Buda, capitale du Royaume de Hongrie, tombée sous la domination turque en 1541.¹

L'histoire de cet affrontement spectaculaire des ”deux Empires” (conformément à sa portée historique), est très bien documentée et ne manque pas de sources contemporaines. L'ensemble de la période a été étudié minutieusement et a fait l'objet de nombreuses monographies savantes. Des éditions de documents ont été régulièrement mises à la disposition des spécialistes et d'un public intéressé plus large.²

Néanmoins, les lettres patentes de comte de Saint-Empire de la famille de Maigret constituent une source originale et précieuse de cet événement, tout en restant la pièce maîtresse de l'histoire d'une famille bourguignonne et la preuve de son ascension dans la hiérarchie de l'aristocratie européenne. Il est évident que François-Guillaume de Maigret, par son comportement héroïque, a contribué grandement au succès de l'attaque décisive de l'armée chrétienne. Cette prouesse exceptionnelle lui a permis en même

¹ Nous tenons à remercier tout particulièrement le Comte Jean-Louis de Maigret, d'avoir bien voulu mettre à notre disposition toute la documentation de ces textes. Ses conseils, ses explications, ses commentaires nous ont été particulièrement précieux. Nous remercions également le Comte Yves de Maigret pour ses précisions et M. Branko Vuillemin, qui a attiré notre attention sur l'existence de ces documents et qui a fait les premières démarches pour nous organiser la possibilité de consultation des archives.

² De la littérature abondante, à titre d'orientation bibliographique, nous ne citons ici que les ouvrages suivants: János Ifj. Barta, *Budavár visszavétele* (La reprise de Budavár), Budapest, 1985, avec une liste des documents les plus importants (p. 253); *Magyarország története* (Histoire de la Hongrie) III/2, 1536-1686, (bibliographie, pp. 1622-1628, 1871-1876); Béla Köpeczi, « *Magyarország a Kereszténység ellensége* ». *A Thököly-felkelés az európai közvéleményben* (« La Hongrie, ennemie de la Chrétienté ». Le soulèvement de Thököly dans l'opinion publique européenne), Budapest, 1976; Árpád Károlyi—Imre Wellmann, *Buda és Pest visszavívása 1686-ban* (La reconquête de Buda et de Pest en 1686), Budapest, 1936; Lajos Némethy, « *Kik voltak az elsők Budavárában* » (Qui étaient les premiers dans la forteresse de Buda), *Századok*, 1886, 580-589; *Lotharingiai Károly hadinaplója Buda visszafoglalásáról, 1686* (Journal de guerre de Charles de Lorraine sur la reprise de Buda, 1686, édition bilingue hongrois-allemand), Budapest, 1986, éd. par József Kun, trad. de l'allemand par Károly Molnár, étude de László Nagy.

temps d’assurer, par la faveur impériale qui lui accordait le titre de comte de Saint-Empire, la consolidation de sa lignée dans la jouissance des titres et des biens déjà obtenus par sa famille.

La forteresse de Buda assiégée fut prise finalement par l’assaut au cours d’un combat particulièrement violent et dans des conditions désastreuses pour la ville. Nombreux sont les témoignages qui indiquent, comme notre document, que le succès devait également arriver par l’héroïsme individuel des combattants (la dernière grande attaque a eu lieu le 2 septembre 1686). Comme on le sait, l’armée des coalisés de la Sainte-Ligue (près de 65 mille soldats) composée de contingents de l’Empire, de volontaires venus de toute la Chrétienté et de Hongrois (15 mille) voulant participer à la reconquête de leur pays, fut placée sous le commandement de Charles de Lorraine. Pour les sujets de l’Empereur, cet affrontement ”gigantesque” des Empires (du côté turc, près de 15 mille soldats devaient assurer la défense de la ville fortifiée), est apparu comme une occasion unique de partager la gloire tant espérée des vainqueurs, d’obtenir la faveur impériale, des biens matériels et des titres prestigieux en récompense de leurs services rendus.

Il est à remarquer, que les Français de Bourgogne, depuis leur participation dans la bataille malheureuse de Nicopolis (1396) ont toujours prêté une attention particulière à la lutte anti-ottomane, qui s’est enracinée dans leur tradition guerrière. Pour une partie des Français de Bourgogne, devenus sujets de l’Empire, la participation à ces entreprises militaires a été l’acte le plus naturel. Leur carrière militaire, l’ascension de leur famille, ont été souvent et intimement liées au service de l’Empereur, dépositaire et chef incontesté de la lutte ”contre l’Infidèle”.

Sans aucun doute, François-Guillaume de Maigret a été un vaillant représentant de cette noblesse bourguignonne, prêt à ”sacrifier sa personne” au service de l’Empereur et la quête de la gloire allait de pair avec ses objectifs personnels. La documentation extrêmement riche de la famille de Maigret permet la reconstruction remarquablement précise de son histoire dont nous allons présenter seulement les grandes lignes.³

La famille de Maigret est une vieille famille bourguignonne de la région de Dôle (Comté de Bourgogne) dont l’ancienneté est documentée clairement depuis le début du XIV^e siècle (1307), par la mention de Guyot de Maigret, écuyer, portant pour armes « *d’azur, à fasce d’or, accompagnée de trois coquilles de même, deux en chef et une en pointe* », armes, qui ont été enregistrées à Thionville, le 2 août 1689, au registres de Lorraine; armes, que nous retrouvons intégrées dans la belle composition du blason des lettres patentes.⁴

Les Maigret ont possédé plusieurs fiefs et seigneuries en Bourgogne. L’ancienneté de la famille, selon la tradition orale, remonte au XII^e siècle, mais les documents antérieurs au XIV^e siècle ont disparu. En revanche, comme le prouve une recherche

³ L. De Magny, (publ.) *Archives de la Noblesse. Recueil de Généalogies de maisons nobles de la France*, III, Paris, 1894, 17-51. L’ensemble des documents se trouve dans les Archives de la Famille de Maigret, gardé traditionnellement par le Chef de famille (Arch. Maigret).

⁴ Voir ci-joint. Blason de dessin légèrement modifié par rapport à celui des lettres patentes. Présenté dans les *Archives de la noblesse et du Collège Héraldique de France*, ANCH, III, Paris, 1896, 2. Le blason que nous présentons est tiré du document original (Arch. Maigret).



faite sur la noblesse de Bourgogne en 1669, la lignée des Maigret est attestée de façon claire et documentée dès le début du XIV^e siècle.⁵

Un événement décisif est survenu dans la vie de la famille au XVI^e siècle (en 1530), quand Charles-Antoine de Maigret, « ayant eu un duel malheureux » se réfugia au duché de Limbourg, dans les Pays-Bas. La carrière de la famille est ensuite très attachée au service de ses membres dans l'armée impériale: c'est ainsi que Jean III de Maigret, chevalier, « officier supérieur dans les armées impériales » a été créé premier comte de Maigret en 1587, par l'Empereur Rodolphe, titre, qui sera confirmé dans notre document. Désormais l'étoile de la famille brille de plus en plus haut: nouvelles seigneuries, dignités et succès (par conséquent montée en grade) dans l'armée impériale s'ensuivent.

Au cours des dernières décennies du XVII^e siècle, la famille de Maigret entre dans une période particulière et décisive de son histoire: les deux mariages de Jean V de Maigret assurent deux descendance mâles, et la branche cadette, représentée par

⁵ Plusieurs membres de la Maison de Maigret ont été inhumés dans l'église de Chavanne; la famille a été propriétaire de plusieurs fiefs et seigneuries dans cette région. Les Maigret portent, mis à part les titres de comtes du Saint-Empire, de comte de Maigret et de Neau, de barons de Stockem, les titres de Seigneurs de Chavanne, de Raveling, de Prangy et de la Pinodière, la famille étant enracinée en Bourgogne, au Pays-Bas, en Autriche et en Lorraine. *ANCH*, III, Paris, 1896, 2-16.

François Guillaume de Maigret, sera couverte de gloire grâce surtout à la prouesse exceptionnelle de celui-ci et aura tendance à dominer l’histoire de la famille.⁶

C’est une volonté évidente, qui semble trouver sa confirmation même dans le texte de notre document, et qui explique peut-être la présentation détaillée des mérites des anciens membres illustres de la Maison de Maigret. Par ce résumé de ”l’histoire familiale”, qui est désormais fortement liée au bénéficiaire des lettres patentes de 1687, François-Guillaume devient le personnage central de la famille de Maigret dont les privilèges anciens sont confirmés dans ce texte établi *pour lui* et ceci *dès 1587*, donc un siècle plus tôt. Le titre de comte de Saint-Empire et le privilège accordé à *toute la descendance* de porter ce titre, ne fait que couronner les efforts de François-Guillaume de Maigret.⁷

La documentation des loyaux services du bénéficiaire des lettres patentes est très complète: un certificat rédigé en espagnol, signé par Charles V de Lorraine, qui répète les éloges de l’Empereur concernant la fidélité et l’efficacité exceptionnelle du « Sergent général de bataille comte de Maigret » a été soigneusement joint à la documentation peu après la rédaction des lettres patentes de Léopold, le 1er mai 1687.⁸

En effet, le comte de Maigret, *général-major des armées impériales* a été un des principaux lieutenants du duc Charles, et depuis cette époque, les Maigret restent très attachés au service des Ducs de Lorraine et à la maison de Habsbourg-Lorraine. Les descendants de François-Guillaume ont porté, gardé, défendu et — le cas échéant — ont fait confirmer leur titres par leurs souverains, notamment par l’Impératrice Marie-Thérèse en 1756.⁹

François-Guillaume est décédé à Bruxelles en 1690, et de son mariage conclu en 1674 sont nés un fils (mort prématurément, à l’âge de 10 ans) et une fille. Le titre de comte, les autres titres et les privilèges décrits dans les lettres patentes, avec toute la documentation soigneusement conservée et augmentée par la branche cadette, ont été remis en 1804 à la branche aînée, par la veuve de Louis de Maigret décédé sans enfant en 1793.¹⁰

⁶ Sur l’autorité et les ambitions de François-Guillaume de Maigret voir De Magny, *op. cit.*, 17-51. (avec quelques imprécisions.)

⁷ Première édition de la traduction française du texte latin: De Magny, *op. cit.*, ”Pièces justificatives”, 17-22, l’original est dans les Arch. Maigret.

⁸ Traduction française du texte espagnol signé par le Duc Charles V de Lorraine, concernant les services du « Sergent général de bataille comte de Maigret ». En revanche, d’après l’édition citée plus haut, le Duc Charles ne mentionne pas François-Guillaume de Maigret dans son *Journal de Guerre* où il parle des chefs les plus importants de l’attaque et cite les noms suivants des officiers tombés ou blessés: le marquis de Spinola, tué, Michèle d’Asti blessé mortellement et un certain ”Major Magni”, « blessé, mais il revint avec ses pansements ». Pour le certificat délivré par le Duc, voir De Magny, *op. cit.*, 23-29, l’original est dans les Archives de la Famille. Les événements sont brièvement relatés dans le *Journal de guerre* de Charles de Lorraine, *op. cit.*, 208-214.

⁹ François-Servais-Joseph de Maigret obtient de l’Impératrice-Reine Marie-Thérèse les lettres patentes confirmant pour lui le titre de comte de Saint-Empire, le 6 décembre 1756, De Magny, *op. cit.*, 41-45, l’original est dans les Arch. Maigret.

¹⁰ De Magny, *op. cit.*, 58.

Cette présentation de l'histoire de la Maison de Maigret laisse conclure, malgré sa brièveté, que le destin des comtes de Maigret n'a été lié qu'une seule fois à l'histoire de la Hongrie: en 1686.¹¹ Mais c'était un moment décisif aussi bien pour la Hongrie que pour l'Empire et pour les serviteurs mobilisés de l'Empereur. Il est fort possible que François-Guillaume ait été *parmi les tout premiers* qui pouvaient se maintenir sur les murs de Buda, comme la description très imagée de notre texte l'indique.¹²

De toute manière, le document que nous publions ici, pourra certainement contribuer à la meilleure connaissance des acteurs principaux de la reprise de Buda, de l'histoire de cette guerre sans merci et des conditions précises de son déroulement. Et, en même temps, c'est une page intéressante de l'histoire des relations franco-hongroises, dont l'étude plus détaillée apportera certainement des précisions complémentaires.

Le texte français des lettres patentes mis à notre disposition, est la première traduction complète et conforme (datée le 17 octobre 1770) de la version originale rédigée en latin le 23 avril 1687. L'original a été signé et scellé par l'Empereur Léopold. Le sceau est en cire rouge entouré de cire blanche et enfermé dans une boîte en or, attachée par deux cordons d'or. Les belles armoiries baroques aux couleurs très vives ont été conservées dans un étui de velours rouge. Sur le couvercle de la boîte une très belle parure avec le dessin du sceau impérial, avec l'écriture « *LEOPOLDVS D. G. EL. RO. IMP. SEMP. GER. HVNG. BOH.z. REX. ARCHID. AVST. DUX. BVRG.z. COM. TYR.* »

Les renseignements apportés par le texte peuvent être divisés en deux parties liées par la personne du bénéficiaire. La première partie importante est consacrée aux mérites des anciens membres de la famille de Maigret, aux services rendus à l'Empire et aux qualités personnelles de François-Guillaume avant sa participation à la campagne de Hongrie. Ensuite nous avons la description de ses exploits, de sa témérité et de ses prouesses lors de la reprise de Buda, actes qui lui ont valu la faveur impériale.

Il est à souligner que cette présentation renoue également avec une vieille tradition médiévale de la rédaction des lettres patentes des rois de Hongrie: de façon originale, ces documents contiennent une partie spéciale, une "*narratio*", réservée à la présenta-

¹¹ Une prise de contact a eu lieu entre la ville de Budapest et la Maison de Maigret à l'occasion des cérémonies liées au "bicentenaire" de la reprise de Buda. La lettre d'invitation manuscrite du Maire-adjoint de Budapest, Károly Gerlóczy, adressée au comte Gaston de Maigret, a été soigneusement conservée dans les archives de la famille (les lettres d'invitation et le programme commémoratif organisé à la "Redoute" par la Ville de Budapest et la Société Historique Hongroise, « en la présence de Sa Majesté », dans les Arch. Maigret).

¹² Les spécialistes de l'histoire militaire sont d'accord pour dire que la prise de la « Courtine qui est entre le grand et le petit bastion » a été l'étape décisive de l'attaque, une prouesse exceptionnelle qui a valu, d'après notre texte, un titre de comte de Saint-Empire. Sur la problématique "des premiers" voir Némethy, *op. cit.*, 580-589, et Barta, *op. cit.*, 215-220.

tion détaillée des mérites du bénéficiaire et de sa famille. De ce point de vue, la rédaction des lettres patentes de comte de François-Guillaume n'est pas étrangère à la tradition hongroise.¹³

Remarquons que le sceau de l'Empereur est le « sceau qu'il utilise comme roi de Hongrie », et que les personnages mentionnés dans le texte, pour certifier son authenticité, appartiennent à la haute noblesse hongroise et portent les titres les plus prestigieux du Royaume de Hongrie — ce document (signé par Petrus Korompay, évêque élu de Nyitra et par Joannes Maholányi) est un produit de la chancellerie royale hongroise.¹⁴

Lettres patentes de Comte du Saint-Empire pour François-Guillaume, comte de Maigret.

« LÉOPOLD, par la Grâce de Dieu Elu Empereur des Romains, toujours Auguste, Roy D'Allemagne, de Hongrie, de Boheme, de Dalmatie de Croitie, D'Esclavonie, de Servie, de Gallitie, de Lodomerie, de Cumanie et de Bulgarie; Archiduc D'autriche, Duc de Bourgogne, de Brabant, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, Marquis de Moravie, Duc de Luxembourg et de la haute et basse Silesie, de Wirtemberg et de Thek, Prince de Suabe, Comte de Habsbourg, de Tirol, de Ferrete de Kybourg et de Gorice, Landtgrave D'alsace; Marquis du Saint-Empire Romain, de Bourgovie et de la haute et basse Lusace; Seigneur de la Marche D'Esclavonie, du Port Naon et de Salins etc.

A vous notre féal, cher, généreux, illustre et Magnifique François-Guillaume Comte de Maigret et de Neau, Baron de Stockem, Marechal hereditaire de la Province et du Duché de Limbourg, General Major de nos Armées Imperiales et Colonel d'un Regiment d'Infanterie, salut et accroissement continuel de notre grace Imperiale et Roiale.

Ayant une pleine connoissance et voulant egalement faire connoitre a la posterité la plus reculée, que, depuis plus de trois siecles, plusieurs heros issus de votre ancienne et noble famille de Maigret, ont rendu de fideles et signalés services aux Empereurs Romains, aux Rois, Ducs de Bourgogne et a notre Auguste Maison D'autriche, en considération desquels leur nom et Maison fut décoré pour toujours du titre de Comte, ainsi que nous avons très gracieusement accordé, ratifié et confirmé a Jean Comte de

¹³ En ce qui concerne les particularités de la tradition hongroise des "narratio", voir l'article d' Elemér Mályusz, « La chancellerie royale et la rédaction des chroniques dans la Hongrie médiévale », *Le Moyen Âge*, Revue d'Histoire et de Philologie, 75, 1969, n° 1-2, 51-86 et 219-254.

¹⁴ L'empereur-Roi Léopold a multiplié les donations après le succès de l'armée des coalisés. Entre autres, Miklós Bercsényi, le futur compagnon de Rákóczi dans la lutte pour l'indépendance hongroise, a obtenu son titre de comte pour son comportement héroïque lors de l'assaut de Buda. (Son fils László rentrera plus tard au service de la France, organisera les régiments de hussards et sera nommé maréchal de France.) Voir les lettres patentes de baron (1639) et de comte (21 juin 1689) des Bercsényi éditées par Kálmán Thaly, *A Székesi Gróf Bercsényi Család 1525-1835* (La famille de Comte Bercsényi de Székes), I-II, Budapest, 1885, I, 339-345 et József Zachar, *Franciaország magyar marsallja, Bercsényi László*, "Korok és embelek", Budapest, 1987.

Maigret, Grand veneur de notre serenissime Cousin le Roi D'Espagne en la Province de Limbourg et son grand Drossard en la ville de Baelen, de meme qu'a tous ses descendants portant son nom et ses armes, de se servir des a present et pour toujours du titre de Comte du Saint-Empire Romain, Comte de Maigret et de Neau, Baron et Seigneur de Stockem, Marechal hereditaire de la Province et du Duché de Limbourg; de le posseder et d'en jouir avec tous les honneurs, graces, privileges, indultes, libertés, prerogatives, droits et immunités dont les autres Comtes du Saint-Empire Romain, de nos autres Roiaumes et Provinces jouissant du meme titre de droit ou d'ancienne coutume, ont usé et joui, useront et jouiront a perpetuité, en toute terre et en tous lieu tant en jugements et assemblés publiques que hors d'iceux, comme aussi en leurs armes, blasons, dans les combats serieux et badins, jeux de lances, tournois, duels, monomachis, exercices et actions militaires, cachets, rideaux, tapis, anneaux, drapeaux, boucliers, tentes, maisons et sepulcres.

Et qui plus est, François-Guillaume Comte de Maigret et de Neau-Baron de Stockem, on nous a fait un rapport extremement avantageux de votre courage et de votre valeur, et de tous les beaux exploits et actions illustres qui eterniseront a jamais votre memoire, et qui, depuis l'an 1656 jusqu'a la prise de Bude, que vous avez servi, tant au Pays-bas Espagnols, qu'en hollande, en Bourgogne, dans l'Empire Romain, en Autriche et en hongrie; et que vous avez assisté a differentes batailles et a plusieurs sieges, vous ont rendu tres digne de notre bienveillance Imperiale et Roiale, et particulierement lors qu'etant aux sieges D'utrecht, de Donquerque et des villes et forteresse de Bourclavelochem, Frisiven, Noerden et Vourden et qu'etant Capitaine des gardes de Monsieur le Prince D'orange General de la Republique de Hollande notre alliée, vous commandiez un Regiment D'infanterie, et donniez du secours ou l'on en avoit besoin.

De plus etant aux sieges de Maestrech, des Villes de Charleroy et Audenarde; et aux attaques du fort de Fauquemont et de la Ville de Bonne; et aux Batailles données prés de Seneff et du Chateau S.Denys vulgairement dit Castian et en diverses autres attaques et Combats vous vous y etes tellement distingué, que, selon les informations particulieres que nous avons fait prendre chez les Generaux, sous lesquels vous avez servi, et qu'ils nous ont donné de la meilleure maniere possible, vous vous etes acquité par tout, et en toute rencontre de votre devoir en brave et vaillant officier.

Ce qui nous a aussy apparu dans la suite au secours donné a la Ville de Saint Guillain a l'occasion duquel, comme vous aviez été premierement requis par le Sieur Diefeldt ambassadeur de Hollande de la part du Prince de Waldeck Général des armées de cette république et en permission du Duc de Villa Ermosa Gouverneur general des Flandres et de Bourgogne, vous avez été choisi entre autres dudit prince de Waldeck, ainsy que nous en avons été suffisamment informé par son rapport, pour assister le dit Prince Waldeck dans cette occasion, lequel vous avoit aussi promis pour récompense de vos services et secours, le premier régiment allemand qui vaquerait, mais l'affaire trainant en longueur, le dit Seigneur Prince D'orange donna au nom de leurs hautes Puissances un Régiment Hollandois.

Mais l'an 1684 la paix ayant été faite pour vingt ans entre les Princes Chretiens, vous etes entré a notre services Imperial du consentement des Generaux Hollandois, et l'année suivante nous vous avons nommé Colonel et General Major de notre Armée

Impériale; dans l'Exercices desquelles charges vous avez donné tant de marques d'Experience et de Valeur, qu'on ne peut sans iniustice vous refuser le titre d'un vrai General D'armée, et singulierement par rapport a la grande part que vous avez eue a la Victoire et au triomphe de la glorieuse prise de la Ville de Bude Capitale de notre Roiaume de Hongrie.

En effet, malgré toute la resistance de l'Ennemi, et au mepris d'un feu continuel de Canon et de Mousqueterie, d'une grêle de bombes et de grenades, des pierres, de carcasses, de cloux, de faulx et D'herissons; malgré l'artifice, la fraude et tous les stratagemes que Mars ait jamais pu inspirer a des hommes qui sont dans le desesper; vous etes parvenu avec un courage intrepide a la Courtine qui est entre le grand et le petit bastion, vous l'avez emporté par la force et la constance de votre Valeur; et vous vous y etes genereusement soutenu. Cet exploit, au rapport de tous nos Généraux et Officiers est une des actions la plus remarquable qui ait jamais été, ou qui sera jamais, et merite tant d'eloges, que l'on doit avec raison vous attribuer la meilleure part de la Victoire et de la prise de cette Ville et de sa Citadelle.

Car vous ne vous etes pas donne de relache tant en attaquant la Ville, qu'en repoussant de toutes vos forces le secours que les Turcs vouloient y faire entrer; jusques l'a qu'apres en avoir tué plusieurs et avoir eu la main gauche fracassée et le Corps tout ensanglanté par neuf blessures differentes de dards et de fleches; malgré les forces ottomanes, la presence du grand Visir et de toute son Armée, malgré l'abondante effusion du genereux sang Chretien; Bude enfin et sa Citadelle, qui avoient opiniatement resisté a huit sieges differens furent emportés d'assaut, delivrés du joug Barbare sous lequel elles gémissoient depuis 1529 que Soliman les avoit usurpées, et retournerent sous notre Domination Impériale et Roiale le 2 septembre 1686.

Or comme la Majesté Imperiale et Roiale brille d'autan qu'elle est plus attentive a recompenser dignement ceux qui l'ont merité, et particulierement ceux qui ont consacré leur vie pour defendre ses Domaines et son autorité; A ces causes et en consideration de votre Valeur, et de toutes les actions illustres et memorables cy dessus enoncées, et pour temoigner combien elles nous sont agréables, et le cas nous faisons, nous avons resolu de vous donner un gages particulier de notre manificence Imperiale.

Nous donc, de notre propre mouvement, science certaine, de notre pleine gré et déliberation, et par la plenitude de notre puissance Imperiale et Roiale, nous vous gratifions donnons et accordons, a vous François-Guillaume de Maignet et de Neau, Baron de Stockem, major de nos Armées et Colonel d'un Régiment d'infanterie et a votre femme, a vos enfants et a tous ceux qui naitront de vous a jamais le pouvoir et le droit de prendre les titres de comtes immatriculé du comte de Saint-Empire, de Maignet et de Neau, de Baron de Stockem, de Marechal hereditaire de la province de Limbourg, et voulons qu'ils soient réputés tels depuis l'an 1587 avec les prérogatives et droits susdits y annexés; que de tous les honneurs, privileges, indultes, libertés, prerogatives, droits et libertés, dont les Comtes du St. Empire Romain ceux de nos Roiaumes et provinces ont us et joui, usent et jouissent de droit ou d'ancienne coutume, en toute terre et en tous lieux, tant en jugemens et Dietes que hors d'iceux.

De plus, pour reconnoître et conserver eternellement le souvenir de votre grandeur d'ame, de votre bravoure et de vos fideles services, par la meme autorité Impériale et Roiale et par la plenitude de notre puissance, nous augmentons ainsi et

confirmons vos armes ou armoiries, et vous permettons a vous et a vos descendans, de vous en servir et d'en jouir, conjointement ou separement suivant votre seul plaisir, tant en la maniere ordinaire; qu'avec l'augmentation que nous y faisons;

Scavoir: un Ecu ecartelé de quatre quartiers, supporté de deux sauvages tenans leurs masses en mains avec cette inscription en latine: pro Christo et contra inimicos ejus, tellement embelli et ajusté qu'il y ait a la gauche par le haut une aigle Imperiale noire en fond d'or, par en bas un lion de gueules ayant les pieds de devant avances pour attraper son proye en champs d'argent, et a la droite par en haut un lion de sable en champ d'or ayans pareillement les pieds de devant pres d'enlever sa proye, et par en bas une croix d'argent en champ de gueules, et au milieu: vos armes de naissance ordinaires, et pardessus ces escus une couronne d'or les fermans et l'escu meme garny de bordures a la mode Imperiale, blanches et de gueules, et de plus pour le Comté de Neau, une lune divisée d'or en champ de sable, et pour la Baronnie de Stockem, sept etoiles d'or, en champ d'azur, une en chef, une en coeur, une en pointe, et quatre en sautoir, le tout tel qu'il est représenté et peint avec ses propres couleurs a la tete ou au commencement de nos presentes lettres.

Decernant, ordonnant et statuant fermement, par notre present Edit Imperiale et Roiale, que vous François-Guillaume Comte de Maignet et de Neau, Baron de Stockem, et tous vos Enfans, heritiers, descendans et successeurs legitimes des deux sexes, nés et a naître, puissiez et puissent librement, paisiblement et sans aucun trouble, empement ou contradiction, avoir et porter les susdittes armes ou armoiries, en toutes et chaque honnetes et decentes actions, exercices et expeditions, tant serieuses que badines, dans les jeux ou combats de Lances soit a pied, soit a cheval, dans les guerres, duels, combats singuliers et de quel autre genre qu'il puissent etre de prés et de loin en vos Ecussions, banniers, Drapeaux, boucliers, tentes, mausolés, sepulchres, monumens, bijoux; bagues, colliers, brasselets, cachets, edifices, murs, fenestres, portes, lambris, tapisseries et meubles; enfin en quelle maniere que ce puisse etre, soit que la chose fut necessaire ou que vous le voulussiez ainsi, et de meme que les ont et les portent les autres Comtes et barons du Saint-Empire Romain et de nos autres Roiaumes et Domaines.

De plus vous declarons, vous et vos successeurs capables et idoines de posseder et recevoir toutes les graces, libertés, exemptions, fiefs, privileges, immunités de toute sorte de devoirs et charges, réelles personnelles, ou mixtes; enfin de jouir de tous les droits dont jouissent dequel façon que ce soit de droit ou de coutume tous ceux qui par nous, ou nos predecesseurs Empereurs des Romains et Rois ont été revetus de pareilles dignités, ornemens et fiefs nonobstant toutes choses a ce contraires, et meme en vertu des presentes, nous vous garantissons, confirmons, augmentons et amplifions tout ce que dessus.

En memoire et stabilité perpetuelle de quoi, nous avons gracieusement trouvé bon de vous accorder et donner nos presentes lettres privilegiales munies du scel secret pendant, dont nous servons en qualité de Roy de Hongrie, a vous, dis-je François-Guillaume Comte de Maignet et de Neau, et a tous vos heritiers et descendans mâles et femelles.

Donné en notre Ville de Vienne en Autriche le 23 avril de l'an de notre Seigneur 1687, de nos regnes de Rome le 29eme, de Hongrie et autres le 32eme et de Boheme

31eme, par notre feal et bien amé le Reverend Pierre Korompay, Eveque et Comte Supreme et perpetuel de la Ville et Comté de Nittrie, notre Conseiller et Chancelier de notre dit Roiaume de Hongrie. Du temps des tres Reverends et Venerables Peres en Jesus Christ, Messieurs Georges Szecheny, Archeveque de L'Eglise metropolitaine de Strigonie, frere Martin Borkovich Archeveque des Eglises de Colocz et de Bach canoniquement unies, Georges Fenyessy Eveque d'agrie, le susdit frere Martin Borkovich administrateur de L'éveché de Zagrabie, Pierre Korompay cy devant nommé elu Eveque de la ditte Eglise de Nittrie, Leopold de Kolonich, Cardinal-Prêtre de la Sainte Eglise Romaine eveque de Javarin, frere Augustin Benkovich Eveque de Varadin, Etienne Kada elu eveque de Transilvanie, frere Paul Szecheny elu Eveque de Weszprim, Nicola Balogh Eveque de Weitzen, Michel Duornikovitch elu Eveque de Csanadie, le Siege episcopale de Cinq Eglises etant vacant, François Jany elu Eveque de Sirmich, Godefroy Capaun elu Eveque de Samandrie; André Peterfy elu Eveque de Novosmont, François Cziculiny eleu Eveque de Scopia; le Comte Valentin Drugeth de Homonna elu Eveque de Corbavie; Jacques Hasko elu Eveque de Rosona, Alexandre Mikulicz elu Eveque de Tine, Mathias Radonay elu Eveque de Scardon, les sieges episcopaux de Segna et de Modrusch etant vacants, frere Nicolas Plumbeo Eveque de Bosnie, gouvernants heureusement les Eglises de Dieu.

Item du temps de Speciaux et Magnifiques le Comte Paul Esterhazy de Galantha, Palatin perpetuel de Frakne dans notre dit Roiaume de Hongrie; Comte Nicolas Draskovith de Trakostyan juge de notre Cour Roiale, le Comte Nicolas Erdeody de Monyorokerek Gouverneur de nos Roiaumes de Dalmatie, Croatie et Esclavonnie cy dessus enoncés; le Comte Emeric Erdeody de Monyorokerek, Grand Chambellan, le Comte Etienne Zichy l'ainé Maître des huissiers de la Chambre, le Comte Georges Illyeshazy de la meme famille grand Maître D'hotel, le Comte Adam de Battyán grand echanson, le Comte Jean Draskovich notre Chancelier et Seneschal en Hongrie; et le Comte Jean Palffy D'Erdeod comte de Posonie, et tous les autres en tres grand noble jouissant des Comtés et autres titres honorables de notre Roiaume de Hongrie, dont nous avons fait tant de fois mention. Sont signés a L'original des presentes Ecrites sur parchemin, Leopoldus avec paragraphe, plus bas Petre Korompay el. Epps. Nittriense, et encore plus bas Joannes Maholany aussy avec paragraphe; et est eppendu le Cachet de Sa Majesté comme Roy D'hongrie dans une Boete de Vermeille.

Pour copie authentique traduite de L'original Latin en françois et y trouvée conforme par moy Notaire Roial sousigné de la residence de la Ville de Virton Duché de Luxembourg et Comté de Chiny ce dix sept octobre mil sept cent septante. »

(signé: B. Tinant)

Ferenc TÓTH

Étudiant en doctorat d'histoire sous la direction de MM. Jean Bérenger, (Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris III) et László Nagy (Université Attila József de Szeged)

Voltaire et un diplomate français d'origine hongroise en Orient

L'activité de François, baron de Tott en Turquie dans le miroir de la correspondance de Voltaire avec Catherine II

L'abondante correspondance de Voltaire passe pour un trésor inépuisable d'informations sur les événements majeurs de son temps. Ce philosophe fut l'un des correspondants les plus assidus du XVIII^e siècle. Il entretenait des relations épistolaires avec beaucoup de personnages éminents de l'Europe des Lumières. Parmi eux on retrouve aussi des souverains comme Frédéric II, roi de Prusse, et Catherine II, la tsarine de Russie. Ces despotes éclairés" étaient charmés des lettres flatteuses du philosophe et demandèrent son avis sur plusieurs questions politiques délicates. Pendant la guerre russo-turque de 1768-1774, le volume de la correspondance de Voltaire avec Catherine II augmenta. Les événements de la guerre offraient mille occasions de s'écrire à ces deux esprits éclairés. L'activité d'un certain chevalier de Tot (sic!) a fait couler beaucoup d'encre. Ce monsieur qui portait un nom à consonance hongroise mérite notre attention. L'étude de cette relation épistolaire nous permet non seulement d'élargir nos connaissances sur la pensée parfois incohérente de Voltaire, mais elle nous amène aussi à découvrir une histoire assez peu connue, celle des survivants de l'émigration hongroise en France à la fin de l'Ancien Régime.

L'auteur

Qui était ce fameux baron de Tott? Il s'agit d'un gentilhomme d'origine hongroise chargé de missions diplomatiques, en particulier dans l'Empire Ottoman. Son père, András Tóth, fut un ancien combattant de la guerre d'indépendance hongroise du prince Rákóczi.¹ En 1711, après l'échec des kouroutz", partisans du prince Rákóczi, András Tóth se réfugia sur le territoire turc avec Miklós Bercsényi, un des dirigeants de la guerre d'indépendance. Les réfugiés y vivaient dans une petite colonie hongroise au sud de la ville de Bucarest; un village roumain appelé *Berceni* rappelle même, de nos jours, leur mémoire.² Ayant appris les langues turque et tartare, l'importance du réfugié hongrois s'accrut bientôt. En 1720, László Bercsényi, le fils de son protecteur, l'invita en France où il entra dans son régiment de hussards. Il y fut officier jusqu'à sa mort. De temps en temps, il effectuait des voyages en Turquie pour chercher des recrues

¹ Voir sur la vie d' András Tóth: József Zachar, *Idegen hadakban* (Dans des armées étrangères), Budapest, 1984, 221-229.

² *Ibid.*, 222.

parmi les réfugiés hongrois retirés en Moldavie et Valachie.³ De même, il fut chargé de missions secrètes auprès des émigrés hongrois qui résidaient dans la ville de Rodosto, la résidence du prince Rákóczi exilé située à proximité de Constantinople, et qui espéraient de la France une assistance militaire et financière pour recommencer leur lutte pour l'indépendance de la Hongrie.⁴ Entre temps, il se maria avec Marie-Ernestine de Pesselier, dont il eut deux enfants, André et François. C'est son fils cadet, François, qui fit plus tard une brillante carrière, et dont l'activité constitue le sujet de notre présente étude.

Il naquit le 17 août 1733 dans le petit village de Chamigny, situé dans la vallée de la Marne.⁵ Dès l'âge de dix ans, il entra dans le régiment de hussards Berchény où il servit auprès de son père durant la guerre de Succession d'Autriche (1740-1748). En 1747 il fut nommé sous-lieutenant. Son père l'emmena en Turquie lors de son voyage de 1755 avec le chevalier de Vergennes, nommé ambassadeur de France à Constantinople.⁶ Le but officiel de son voyage était l'étude de la langue turque, pour pouvoir remplacer plus tard son père en Orient.⁷ Après la mort de son père, survenue en 1757, il resta en Turquie durant la guerre de Sept Ans (1756-1763). Retourné en France, en 1763, il servit dans le régiment de hussards Berchény. En 1766, il fut envoyé à Neuchâtel avec une mission secrète dont le but était le rattachement de ce petit État à la France. L'objectif de la diplomatie française fut divulgué et Tott dut bientôt quitter Neuchâtel.⁸ Les connaissances qu'il avait acquises durant son séjour en Turquie devinrent fort intéressantes aux yeux du gouvernement français en 1767, année où il fut nommé consul de France en Crimée, auprès du khan des Tartares. Sa mission secrète comprenait une activité permettant l'entrée en guerre de l'Empire Ottoman contre la Russie et en faveur de la Pologne, alliée orientale de la France menacée d'une invasion russe.⁹ Notons ici que son frère aîné, André de Tott, se trouvait à cette époque à Saint-Pétersbourg et entretint une correspondance secrète avec François, qui résidait en

³ Archives du Service Historique de l'Armée de Terre (ASHAT), série A1 3403 fol. 37., 100 et 66; 3407 fol. 7-30.

⁴ Archives Diplomatiques de Nantes (ADN), série Saint-Priest 158 (Correspondance de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, avec András Tóth).

⁵ Voir sur la vie de François baron de Tott: Edgár Palóczy, *Báró Tóth Ferenc, a Dardanellák megerősítője* (François baron de Tott, le fortificateur des Dardanelles), Budapest, 1916.

⁶ « La mort de Sultan Mahamout et celle de M. Désalleurs déterminèrent la mission de M. de Vergennes à Constantinople. J'eus ordre de l'accompagner, pour y apprendre la langue et m'instruire sur les mœurs et le gouvernement des Turcs. Embarqués à Marseille sur un bâtiment marchand nolisé par le roi, nous fîmes voile dans les premiers jours d'Avril 1755, et notre navigation traversée par les vents contraires ne nous permit d'entrer dans le détroit des Dardanelles que vers le 18 mai. » *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares*, I, Amsterdam, 1785, 1.

⁷ Voici un extrait de la lettre du 18 septembre 1757 de Vergennes au duc de Choiseul: « Un de ses fils, officier dans le régiment de Berchini est avec moy, M. Rouillé et M. Le Comte d'Argenson Luy avoient permis de m'accompagner, comptant qu'il pourroient Se former et se rendre capable de remplacer un jour M. son pere dans les commissions dont il avoit Eté chargé dans le pays-cy. » ADN, série Saint-Priest 35, fol. 233.

⁸ E. Palóczy, *op. cit.*, 25-36.

⁹ ADN, série Saint-Priest 207 (Correspondance de Vergennes avec Tott 1767-1768).

Crimée.¹⁰ Suite à une incursion des cosaques sur le territoire turc, ravageant un petit bourg nommé Balta, la Porte prit des mesures sévères: l'ambassadeur de Russie à Constantinople, Obreskov, fut arrêté et emprisonné dans le château des Sept-Tours. Aussitôt, le gouvernement russe expulsa André de Tott, dont quelques lettres chiffrées avaient déjà été interceptées par les autorités russes.¹¹ François resta encore à côté du khan et l'accompagna pendant les campagnes de 1769 avec les troupes tartares. Après la mort du souverain tartare, il se rendit à Constantinople. A cette période, après la défaite de la marine turque à Tcheshmé, la capitale ottomane était à la merci de la flotte victorieuse de l'amiral Orlov, qui s'en approchait rapidement. La terreur s'empara des troupes turques résidant dans la capitale, ce qui aggrava encore la situation déplorable dans laquelle se trouvait la ville.¹² Tott commença par redonner courage aux soldats turcs, puis fit faire des réparations dans le système de fortification. La menace russe passée, il entreprit des travaux de grande envergure dans ce domaine. Il fit mener à bien les réparations nécessaires dans les anciens forts gardant les détroits de la mer de Marmara, c'est-à-dire le Bosphore et les Dardanelles, et en fit élever de modernes, qui assuraient l'étanchéité militaire des détroits. L'historiographie islamisante hongroise du début de notre siècle le surnomma le fortificateur des Dardanelles", puisque les combats particulièrement sanglants à cet endroit, durant la Première Guerre Mondiale, ont prêté une actualité à son travail.¹³ Mais le baron de Tott ne s'arrêta pas là. Appuyé par le gouvernement français, il envisagea la modernisation de toute l'armée ottomane. Comme son prédécesseur au début du XVIII^e siècle, le pacha Bonneval, il commença par l'artillerie, cette arme savante et particulièrement développée dans l'armée royale française. Sous la direction d'ingénieurs aussi éminents que Bélidor et Gribeauval, l'artillerie française atteignit un niveau de perfection remarquable dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle. Les succès des artilleurs français des guerres révolutionnaires et napoléoniennes avaient été préparés dans cette période. Il n'est donc pas étonnant que Tott visa en premier lieu la réforme de cette arme de l'armée turque. Il avait des ingénieurs à sa disposition et put en peu de temps aménager un atelier de fonte pour fabriquer des canons à la française. L'autre innovation de Tott fut l'introduction d'un corps d'officiers d'élite, à la manière du corps d'artilleurs français, au sein de l'armée turque.¹⁴ Ce corps d'artillerie à tir rapide (« sürat topchuları ») devint vraiment la haute

¹⁰ André de Tott fut un ami de l'aventurier Jacques Casanova, qui nous a laissé des informations précieuses sur son séjour en Russie: Jacques Casanova, *Histoire de ma vie*, III, Paris, 1993, 421.

¹¹ La lettre du 23 décembre 1768 de l'ambassadeur de France à Constantinople, Rossignol, relate ainsi l'expulsion d'André de Tott: « (...) On attribue icy la rupture entre les deux empires aux intrigues de la France, d'ou vous pouvez juger, Mgr., de quel œil nous sommes vus. La haine et l'animosité contre nous sont excessives; elles ont poussé l'Impératrice à faire donner ordre au Baron de Tott de partir en vingt quatre heures. Le pretexte est la conduite que son frère qui a été en Crimée a tenue avec les confederés, et il est parti depuis quinze jours (...). » ADN, série Saint-Priest 232, fol. 8. Voir sur la carrière diplomatique d'André de Tott: Archives du Ministère des Affaires Étrangères, Personnel 1ère série vol. 67.

¹² Jean Bérenger — Jean Meyer, *La France dans le monde au XVIII^e siècle*, Paris, 1993, 250.

¹³ Voir à ce sujet: E. Palóczy, *op. cit.*

¹⁴ Robert Mantran (sous la dir.), *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989, 423.

élite de l'armée turque. La formation des artilleurs était comparable à celle qui existait alors en France: enseignement axé sur les sciences exactes, et particulièrement sur les mathématiques. Pour subvenir aux besoins de l'enseignement des artilleurs, Tott fonda une école de mathématiques à l'imitation des écoles militaires françaises contemporaines.¹⁵ Le baron devait beaucoup à la bienveillance du jeune sultan, Mustapha III, qui lui confia des travaux aussi impressionnants que le rétablissement du canal de Suez. Après la mort de celui-ci, le changement de régime mit fin à l'activité réformatrice de Tott, qui allait quitter bientôt la Turquie, en 1776.¹⁶ Arrivé en France, il ne voulut pas quitter les affaires étrangères. Il proposa un projet d'occupation de l'Égypte qui fut fort bien accueilli à Versailles, malgré les réticences du Ministre des Affaires étrangères, le chevalier de Vergennes.¹⁷ Finalement, le baron de Tott fut chargé de l'inspection des Échelles du Levant et de la Barbarie, ainsi que des comptoirs et consulats français du Moyen-Orient, en 1777. Il reçut aussi une mission secrète: faire une reconnaissance détaillée de l'Égypte. Tott remplit bien cette fonction et fit même un projet d'occupation d'Égypte dont la réalisation fut différée.¹⁸ Vingt ans plus tard environ, le projet fut repris par l'expédition malheureuse de Napoléon Bonaparte. Retourné en France, ce diplomate chevronné se mit à rédiger ses mémoires, publiés pour la première fois en 1784 à Amsterdam. Les *Mémoires du baron de Tott sur les Turcs et les Tartares* connurent cinq éditions en deux ans et passaient pour un livre à très grand succès à la fin de l'Ancien Régime.¹⁹ Ils furent également traduits en anglais, allemand, danois et néerlandais. À la veille de la Révolution, le baron était le commandant militaire de la ville de Douai.²⁰ À la suite d'une émeute en 1790 il émigra en Suisse d'où, acceptant l'invitation de Tivadar Batthyány, il se rendit en Hongrie dans le petit village de Tarcsa (aujourd'hui Bad Tatzmannsdorf en Autriche). Il y mourut le 24 septembre 1793.²¹

La correspondance

Les réformes du baron de Tott eurent très rapidement des échos dans les "médias" de l'époque — revues, gazettes, etc... — qui en firent un personnage mondialement connu. Les nouvelles de l'eupéanisation de l'armée turque suscitèrent de vives inquiétudes parmi les membres de l'élite russe. L'impératrice, qui, comme nous allons le voir, avait une très forte personnalité, éprouva des moments de chagrin et d'anxiété de ne jamais voir ses troupes victorieuses entrer solennellement dans la ville de Constan-

¹⁵ Georges Castellan, *Histoire des Balkans (XIV^e-XX^e siècle)*, Paris, 1991, 210.

¹⁶ E. Palóczy, *op. cit.*, 137-138.

¹⁷ François Charles-Roux, *Le projet français de conquête de l'Égypte sous le règne de Louis XVI*, Le Caire, 1929, 18-21.

¹⁸ ASHAT, série MR (Mémoires et reconnaissances) 1677.

¹⁹ Henry Laurens, *Les origines intellectuelles de l'expédition d'Égypte, L'orientalisme islamisant en France (1698-1798)*, Istanbul-Paris, 1987, 63-67.

²⁰ Archives Municipales de Douai, série BB 28, fol. 55.

²¹ E. Palóczy, *op. cit.*, 179-182.

tinople. Le philosophe Voltaire, qui représentait en quelque sorte l'opinion de l'intelligentsia éclairée européenne, ne cessait de rassurer la souveraine russe sur la justesse de la cause des armes russes.

Pendant nos recherches, nous avons consulté l'édition récente de la correspondance de Voltaire, parue aux éditions Gallimard.²² En ce qui concerne les lettres de la tsarine, nous avons eu recours à une édition plus ancienne, les *Œuvres complètes* du philosophe, imprimées à Paris en 1784.²³ Les références essentielles sont donc tirées de ces deux éditions. Celle de la Pléiade, augmentée par les recherches plus récentes, est certainement plus complète et plus fiable. Toutefois, la consultation d'une édition regroupant la correspondance de ces deux personnages nous était également utile.

Voltaire vivait à Ferney, en Suisse, dans la période de la gloire" du baron de Tott (1770-1774). Notons ici que Voltaire l'avait déjà rencontré avant sa mission en Crimée, puisque dans une lettre du 11 avril 1767 à la marquise de Florin, il s'interroge sur le but du voyage de Tott à Neuchâtel: « Je prie le grand Turc de me dire pourquoi le baron de Tott est à Neuchâtel. Il me semble qu'il n'y a nul rapport entre Neuchâtel et Constantinople ». ²⁴ Nous avons même trouvé une lettre du philosophe au baron de Tott, datée de cette époque (le 23 avril 1767). Elle mérite d'être publiée ici intégralement:

« Monsieur,

Je m'attendais bien que vous m'instruiriez, mais je n'espérais pas que les turcs me fissent jamais rire. Vous me faites voir que la bonne plaisanterie se trouve en tout pays.

Je vous remercie de tout mon cœur de vos anecdotes, mais quelques agréments que vous ayez répandus sur tout ce que vous me dites de ces Tartares circoncis, je suis toujours fâché de les voir les maîtres du pays d'Orphée et d'Homère. Je n'aime point un peuple qui n'a été que destructeur et qui est l'ennemi des arts.

Je plains mon neveu de faire l'histoire de cette vilaine nation. La véritable histoire est celle des mœurs, des lois, des arts, et des progrès de l'esprit humain. L'histoire des Turcs n'est que celle des brigandages; et j'aimerais autant faire les mémoires des loups du mont Jura auprès desquels j'ai l'honneur de demeurer. Il faut que nous soyons bien curieux nous autres Velches de l'Occident, puisque nous compilons sans cesse ce qu'on doit penser des peuples de l'Asie qui n'ont jamais pensé à nous.

Au reste, je crois le canal de la mer Noire beaucoup plus beau que le lac de Neuchâtel, et Stamboul une plus belle ville que Genève, et je m'étonne que vous ayez quitté les bords de la Propontide pour la Suisse. Mais un ami comme M. du Peyron vaut mieux que tous les vizirs et tous les cadis.

J'ai l'honneur d'être, etc... »²⁵

²² Voltaire, *Correspondance*, Paris (collection Pléiade), VIII (1983), X (1986), XI (1987): Voltaire Pléiade.

²³ Voltaire, *Œuvres complètes*, tome 67. Lettres de l'Impératrice de Russie et de M. de Voltaire, Paris, 1784: Voltaire 1784.

²⁴ Voltaire Pléiade VIII, 1067.

²⁵ *Ibid.*, 1100.

Selon le témoignage de cette lettre, il est évident qu'il existait une relation épistolaire entre les deux personnages, du moins pendant le séjour du baron à Neuchâtel. Ensuite, cette relation fut certainement interrompue à cause du départ de Tott en Crimée.

Le nom du baron réapparut en 1770, lorsque les premières nouvelles de son activité à Constantinople furent publiées dans les gazettes européennes. Voltaire exprima vivement son indignation dans sa lettre du 20 novembre 1770 à l'Impératrice de Russie:

« Je suis un peu affligé en qualité de Français d'entendre dire que c'est un chevalier de Tot qui fortifie les Dardanelles. Quoi! c'est ainsi que finissent les Français, qui ont commencé autrefois la première croisade! Que dirait Godefroi de Bouillon si cette nouvelle pouvait parvenir jusqu'à lui dans le pays où l'on ne reçoit de nouvelles de personne? »²⁶

Il est intéressant de remarquer que Voltaire considérait que le baron de Tott était français. Pourtant, Tott se plaignit dans ses mémoires que son nom étranger empêcha sa carrière.²⁷ D'autre part il existait également une famille noble française, appelée *du Tot* en Normandie, qui s'éteignit en 1755 avec la mort de Jean-Alexandre du Tot, marquis de Varneville.²⁸

Les lettres suivantes de Voltaire sont pleines de confiance pour la Russie. Celle du 1^{er} février 1771, par exemple: « Votre empire est dans la vigueur de son accroissement, et celui de Moustapha dans sa décadence. Le chevalier du Tot ne le sauvera pas de sa ruine. »²⁹

Le personnage de Tott nous apparaît ici comme une figure anachronique qui agit contre le mouvement naturel de l'histoire. Cette image est bien apparente dans la lettre du 30 avril 1771 également: « Je ne sais si le chevalier du Tot sera le premier canonnier de l'univers, mais je me flatte que le trône ottoman pour lequel j'ai très peu d'inclination ne sera pas le premier trône. »³⁰

Avec les retards dus au voyage, les réponses de l'Impératrice arrivaient aussi à Ferney. Méprisant les Turcs et les Français, inspirée de sa langue maternelle allemande, elle les appelait *Velches* (Gaulois en allemand); elle prévut une mort cruelle pour le baron, dans sa lettre du 14 mars 1771:

« Les Velches, Monsieur, qui vantent le génie de Moustapha, vantent-ils aussi ses prouesses? Pendant cette guerre je n'en connais d'autres, sinon qu'il a fait couper la tête de quelques vizirs, et qu'il n'a pu contenir la populace de Constantinople, qui a roué de coups sous ses yeux les ambassadeurs des principales puissances de l'Europe lorsque le mien était enfermé aux sept tours: l'internonce de Vienne est mort de ses

²⁶ Voltaire *Pléiade*, X, 486.

²⁷ « (...) le Ministère qui avait eu des vues sur moi, venait d'être changé en France. Un nom étranger, nul appui, huit ans d'absence passés à Constantinople, rien de tout cela ne me promettait de grands succès à Versailles. » *Mémoires du baron de Tott...*, *op. cit.*, II, 1-2..

²⁸ De La Chenay-Desbois-Bodier, *Dictionnaire de la noblesse*, 19, Paris, 1876, 43.

²⁹ Voltaire *Pléiade*, X, 601-602.

³⁰ *Ibid.*, 613.

blessures. Si ce sont-là des traits de génie, je prie le ciel de m'en priver à jamais, et de le réserver tout entier pour Moustapha et le chevalier Tott son soutien. Ce dernier sera étranglé à son tour: le vizir Mahomet l'a bien été, quoiqu'il eût sauvé la vie au sultan, et qu'il fût le beau-fils de ce prince. »³¹

Deux mois plus tard, le 31 mai 1771, elle constata avec satisfaction que les réformes de Tott n'avait pas ébranlé la position des troupes russes: « Apparemment que les Turcs ne font pas grand fond sur les canons du sieur Tott, puisqu'ils ont enfin relâché mon résident, lequel, si on en peut croire les discours du ministre de la Porte, doit se trouver à présent sur le territoire autrichien. »³²

A partir de l'année 1772, on peut remarquer que le discours de Voltaire est devenu plus nuancé. Désormais, il souligna aussi les qualités du baron de Tott, sans nier les effets négatifs de son service en Turquie. Le 1^{er} janvier 1772, faisant référence aux articles de l'Encyclopédie relatifs à la Russie, il écrivit ainsi: « (...) les articles de Russie donneront du lustre à leur édition, en dépit des canons fondus par M. du Tott. Ce monsieur du Tott, au reste, est un homme de beaucoup d'esprit. C'est dommage qu'il ait pris le parti de Moustapha. »³³

Dans le même esprit, la lettre du 12 août 1773 opposa le génie de Tott et l'ignorance de l'élite turque:

« Le chevalier de Tott, qui a beaucoup de génie, quoi qu'il ne soit point ingénieur, fortifiera toutes leurs places sur la mer Egée et sur le Pont-Euxin, quoique Moustapha et son grand vizir ignorent que ces deux petites mers se soient jamais appelées Pont-Euxin et mer Egée. »³⁴

Avec cette comparaison Voltaire voulait certainement souligner plutôt l'impuissance des Turcs que le talent militaire de Tott.

Trois mois plus tard, le 19 novembre 1773, il noircit son portrait dans un poème satirique, intitulé "La Tactique", dans une lettre à Claude-Henri de Fuzé de Voisenon:

Allez, au Belzébuth détestable libraire,
Portez votre Tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
Dans leur propre science instruit les infidèles.³⁵

Cet ouvrage poétique a été déjà maintes fois cité, voire traduit en hongrois, par les biographes hongrois de François baron de Tott, qui, de manière étonnante, ont totalement négligé l'ensemble de la correspondance du philosophe.

La lettre suivante de Catherine II, du 7 janvier 1774, suggère de nouveau la supériorité absolue de la Sainte Russie sur les Turcs et leurs alliés français: « Il se peut

³¹ Voltaire 1784, 149.

³² *Ibid.*, 164.

³³ Voltaire Pléiade, X, 918.

³⁴ Voltaire Pléiade, XI, 436.

³⁵ *Ibid.*, 520.

que ce sultan soit un esprit supérieur, mais il n'en est pas moins battu pour cela depuis cinq ans, malgré les conseils de M. de Saint-Priest et les instructions du chevalier Tott, qui se tuera à force de fondre des canons et d'exercer des canonniers. Il a beau être vêtu de caftans et d'hermines, l'artillerie turque n'en sera pas meilleure et mieux servie; mais toutes ces choses sont des enfantillages auxquels on donne beaucoup plus d'importance qu'ils ne méritent. Je ne sais où j'ai lu que ces tours d'esprit sont naturels aux Velches. »³⁶

En 1773, l'Impératrice de Russie devait affronter un défi interne: la révolte de Pougatchev. La vive fantaisie de Voltaire ne tarda pas à rapprocher la révolte populaire russe de l'activité militaire du baron de Tott à Constantinople: « La lettre du 19 janvier (...) m'a fait connaître M. Pugatschew. C'est apparemment le chevalier de Tott qui fait jouer cette farce. »³⁷

Catherine II, dans sa lettre du 15 mars 1774, refusa de façon spirituelle cette supposition: « Monsieur, les gazettes seules font beaucoup de bruit du brigand Pugatschef, lequel n'est en relation directe ni indirecte avec M. de Tott. Je fais autant de cas des canons fondus par l'un que des entreprises de l'autre. M. Pugatschef et M. de Tott ont cependant cela de commun, que le premier file tous les jours sa corde de chanvre et que l'autre s'expose à chaque instant au cordon de soie. »³⁸

Voltaire, de son côté, approuva la sentence de l'Impératrice de Russie à la fin de sa réponse, datée du 7 mai 1774: « Aussitôt je l'ai fait partir pour Lubek, où je voudrais bien aller avec lui, attendu que Lubek est sur le chemin de Pétersbourg, mais je suis condamné à mourir à Ferney en faisant des vœux pour que les Turcs soient bien battus, pour que les canons de M. le baron de Tott crèvent et pour que M. Pugatschew soit incessamment pendu. »³⁹

Enfin, le traité de paix fut signé à Kütchük-Kaynardja, le 21 juillet 1774.⁴⁰ De cette façon, le baron de Tott disparut des gazettes contemporaines. Néanmoins, le souvenir du baron resta encore présent pendant un bon moment dans l'opinion publique. Le 19 octobre de cette année, Voltaire recommanda ainsi un jeune gentilhomme à la tsarine: « Votre Majesté ne doit point être surprise qu'il désire passionnément d'entrer à votre service. Tout ce qui doit affliger ce jeune officier c'est que vous ayez sitôt accordé le paix au sultan, car il aurait bien voulu lever le plan de Constantinople et contrecarrer le chevalier du Tott. »⁴¹

En fin de compte, le baron de Tott quitta la Turquie puisque le nouveau régime, établi après la mort du sultan Mustapha III, était hostile aux réformes préconisées par cet officier français d'origine hongroise. Si le baron évita le cordon de soie, contrairement à la prédiction de Catherine II, il n'en fut pas moins maltraité par l'opposition du feu sultan. Il partit de la Turquie le cœur plein d'amertume. Dans ses *Mémoires*, il

³⁶ Voltaire 1784, 287.

³⁷ Voltaire *Pléiade*, XI, 623.

³⁸ Voltaire 1784, 291.

³⁹ Voltaire *Pléiade*, XI, 678.

⁴⁰ Lucien Bely, *Les relations internationales en Europe, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, 1992, 575.

⁴¹ Voltaire 1784, 297.

condamna sévèrement le despotisme turc. Dorénavant, il appuya l'idée du partage de l'Empire Ottoman et encouragea le gouvernement de Versailles, comme nous l'avons montré plus haut, à occuper la province la plus riche de l'empire: l'Égypte.

Au terme de cette étude, la figure du baron de Tott nous apparaît sous différents angles. D'un côté, il fut perçu comme un personnage diabolique agissant contre la chrétienté européenne. De l'autre côté, c'était un génie incontestable dans la mouvance d'une puissance ennemie, au lieu de servir la bonne cause représentée par l'Impératrice de Russie. Cette dernière conception affirmant la supériorité des Européens sur les Orientaux, développée plus tard dans les *Mémoires* de Tott également, devint le principe fondamental des idéologies de la colonisation.

De toute manière, le personnage emblématique du baron de Tott incarnait en quelque sorte la politique orientale française servant de bouc émissaire aux yeux des ennemis de la France. Néanmoins, la splendeur et la misère de ce gentilhomme d'origine hongroise reste un mystère de l'histoire de l'époque des Lumières. Selon notre opinion, les "médias" contemporains européens qui ont fait un héros ambigu du baron de Tott, et qui l'ont laissé tomber après la fin de la guerre russo-turque, étaient, en majeure partie, les responsables de sa fortune dans la correspondance de Voltaire et Catherine II. D'autre part, les idées maintes fois citées de Voltaire sur la tolérance et son engouement pour l'Empire Ottoman marqué par son célèbre ouvrage *Candide ou l'optimisme* (1759) devraient être également repensés, ou du moins complétés, à l'aide des sources secondaires, comme la présente correspondance.